

# ANTICIPATION

**G.-J. ARNAUD**

*LE CYCLE DES GLACES*

**GRAND PRIX DE LA  
SCIENCE-FICTION FRANÇAISE 1982**

## **LE RÉSEAU DE PATAGONIE** La Compagnie des Glaces



**fleuve noir**

*Georges-Jean Arnaud*

---

*LA COMPAGNIE DES GLACES*

---

*TOME 9*

***LE RÉSEAU DE PATAGONIE***

*(1982)*



## CHAPITRE PREMIER

La vieille machine à vapeur renâclait devant la faible pente. Par trois fois, elle avait patiné sur les rails verglacés, finissant par reculer jusque sur le plat de la petite vallée encaissée entre deux anciennes montagnes recouvertes de glace. Seuls les sommets trop aigus restaient dénudés jusqu'au roc de couleur rouge.

— D'abord on manque de puissance, décréta Condor, et ensuite les rails sont trop glissants. Videz le bac à cendres de la machine pour aller jeter le contenu sur les voies. Moi, je me charge de faire remonter la pression dans cette foutue chaudière.

— Tu n'y arriveras pas, lui lança Manuêlo en sautant sur la glace. Il y a des fuites un peu partout. Regarde ces manchons de glace, ces stalactites.

— Justement. La glace obture les fuites. Je vais le découper maintenant.

— Tu sais que c'est le dernier. Si nous n'en trouvons pas, là-haut à Managa, tu nous condamnes à une mort rapide.

Condor ne répondit pas. C'était un colosse qui n'envisageait pas qu'on puisse discuter ses paroles. Il était le dernier Patagon à avoir vu vivant un Condor parce que son grand-père en élevait pour les exhiber dans les foires. Mais le dernier mâle était mort de maladie et peu après la dernière femelle, sans avoir pondu un seul œuf.

Il passa dans le tender et allongea le cadavre sur le billot. C'était celui d'un homme de taille moyenne métissé d'Indien, les yeux bridés, les pommettes hautes. D'un coup de hache, Condor le décapita. Puis il le démembra méticuleusement sans gaspiller ses coups. Le plus difficile, c'était le tronc. En général, il le découpait dans le sens de la longueur en deux parties égales, en quatre coups de hache. De ces deux parties il en faisait six autres. Ainsi on

pouvait les transporter sans peiner jusqu'au foyer de la locomotive. Celle-ci datait de cinq cents ans au moins, ayant été retrouvée dans un musée, cent cinquante ans plus tôt, exposée dans plusieurs stations de Patagonie avant que Condor et les siens ne la volent voici quelques mois. Désormais elle fonctionnait au cadavre. Il fallait d'abord obtenir un bon feu par n'importe quel moyen, bouses de lama, bois subglaciaires ou même fuel quand on en trouvait. Ou encore de l'huile de phoque ou de baleine venant de l'Antarctique. Condor et ses amis avaient pu un jour immobiliser un convoi de deux cents wagons-citernes sur le grand réseau de Patagonie. Le temps que les gardes de la Panaméricaine interviennent, ils avaient crevé un container isotherme. L'huile, en s'échappant, se gelait et ils avaient pu en emporter chacun une sorte de cylindre de plusieurs kilos. L'huile ne gelait jamais à cœur mais en surface devenait très dure, l'intérieur formant une sorte de gélatine.

Trois hommes l'aidèrent à transporter les morceaux du dernier cadavre pendant que les autres répandaient les cendres plus haut. Le manomètre commença de vibrer, l'aiguille monta et, sans prévenir, Condor ouvrit la vapeur en direction des deux pistons. Les roues patinèrent follement puis accrochèrent. La vieille Pacific se hissa peu à peu vers le sommet du col, les hommes sautant en marche. Normalement on devait apercevoir la verrière de Managa tout de suite après le dernier tournant.

Condor était le chef de station d'un petit village nommé Hedigo. Lorsque le courant fourni par la grande centrale de Magellan avait été détourné dans sa plus grande partie pour creuser le grand axe subglaciaire Nord-Sud, Condor avait été d'une lucidité visionnaire, comprenant que désormais la Panaméricaine, représentée par sa principale actionnaire Lady Diana, ne fournirait plus de courant avant plusieurs années, sacrifiant délibérément des millions de personnes à sa politique de grandeur. Le premier, il avait songé aux cadavres lorsque, dans la semaine qui suivit, un quart de la population d'Hedigo Station décéda. Il parvint à convaincre les familles de lui confier les corps. Pendant un mois, il entassa les cadavres dans un ancien entrepôt extérieur non climatisé. Il fit même récupérer les corps dans un rayon de plus en plus grand autour de la station dont il était le chef. Rapidement, toutes les

sources d'énergie devinrent rares ou disparurent. On creusa, à la main faute de laser, sous la station, mais en vain. Il aurait fallu un puits de cinq cents mètres pour atteindre le sol de la planète, sans aucun espoir d'y trouver une forêt, de la tourbe ou même du pétrole.

Depuis quelque temps, il devenait difficile et dangereux de trouver des cadavres. Alors que le nombre de décès augmentait bien évidemment. Les survivants, désormais, échangeaient leurs morts contre de la nourriture ou une énergie de remplacement. La bande de Condor organisée militairement avait dû à plusieurs reprises attaquer des isolés qui possédaient des stocks de cadavres. Au début, Condor affirmait que la loi de la majorité devait justifier leur violence, mais depuis peu ce genre d'éthique n'était plus acceptable et d'ailleurs il s'en moquait. Les morts tués en défendant leurs cadavres devenaient à leur tour produits énergétiques. C'était dans la logique des temps glaciaires.

— La verrière, dit Manuêlo qui penchait sa tête encapuchonnée de fourrure hors de la locomotive.

Il portait aussi un masque en plastique moulé directement à chaud sur son visage, alimenté en air tiédi par un tuyau souple qui plongeait dans le reste de ses vêtements.

— Soyez prêts, dit Condor. Malgré mes calculs de probabilités, il peut rester des survivants mais j'en doute. Voici quinze jours qu'aucun convoi n'est passé sur cette ligne secondaire. Ils doivent être tous morts.

— À combien estimes-tu le nombre ? demanda un certain Pecho.

— Trois cents. Mais ils ont dû en brûler également. Mettons la moitié, ce sera déjà un grand coup.

Le sas était fermé et, comme il se manœuvrait à la main, deux hommes descendirent pour pousser les portes de cette écluse thermique sur des rails qu'il fallut dégager avec une pioche en bois dur, l'acier finissant par éclater car il n'était plus de qualité.

Soudain une voix sortit d'un haut-parleur disposé dans le sas :

— Stop ! Pas un geste de plus. Nous sommes en train de vous viser avec nos fusils et notre mitrailleuse. Un pas de plus et nous tirons. Que voulez-vous ?



Condor descendit de la machine et s'approcha du sas, aperçut l'orifice d'un parlophone acoustique et répondit :

— Nous achetons les cadavres. Nous les payons jusqu'à dix dollars pièce si leur nombre est élevé. Vous devez en posséder.

— Nous les échangeons seulement contre de la graisse de porc, de la farine de soja ou de poisson. Si vous n'avez que des dollars, passez votre chemin.

— Nous venons de brûler notre dernier cadavre pour arriver jusqu'ici, répondit calmement Condor tandis que ses hommes marquaient visiblement leur nervosité angoissée, et vous comprenez bien que nous allons être poussés au désespoir si vous ne nous aidez pas. Nous sommes six bien armés et habitués à nous battre.

Il y eut un silence. Puis la même voix s'éleva à nouveau :

— Nous voulons monnayer votre départ. Cinq cadavres, c'est tout ce que nous pouvons faire pour vous. Dernièrement nous en avons vendu un grand stock mais vous n'êtes pas les seuls sur le marché, ajouta l'homme non sans ironie.

— Que voulez-vous dire ? fit Condor perplexe en considérant le haut-parleur comme si l'homme était devant lui.

— Il est venu des agents de la Panaméricaine nous proposer un troc sur une base intéressante. Ils nous ont apporté des vivres à longue conservation et des médicaments. Il y a aussi une horde de Roux qui propose du poisson gelé. Mais ils servent de rabatteurs aux agents de la Compagnie.

— Voilà qui est étrange, dit Condor. Je suis agent de la Compagnie et je n'ai jamais entendu parler d'un tel trafic. Combien en avez-vous vendu ?

— Soixante-dix. Je pense que la Compagnie est en train de les stocker quelque part pour construire ensuite un grand crématoire qui fournira de l'électricité. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

— Combien restez-vous dans cette station ?

Silence qui s'éternisa un peu trop. Condor se pencha vers Pecho et lui demanda de contourner la station avec deux hommes pour pénétrer par le sas nord.

— Je crois qu'il bluffe et qu'ils ne sont pas très nombreux. S'il reste cinquante cadavres, ça vaut la peine et, de toute manière, il ne

nous laisse pas le choix.

— Nous sommes dix-sept puissamment armés. Vous n'avez aucune chance, lança la voix comme si l'inconnu avait entendu.

— Nous pouvons détruire le sas. La température deviendra alors insoutenable, répondit Condor.

— Nous avons miné la voie. D'ici nous pouvons la faire sauter et vous serez coincés. Il y a cinq cadavres disposés dans le vieux wagon proche de l'entrée. Prenez-les et disparaissent.

Condor vit Pecho et les deux autres faire un grand détour le long de la verrière. Celle-ci était surchargée de glace jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Une glace compacte où ne paraissait aucune meurtrière de guet.

— D'accord. On se sert.

Il leur faudrait un cadavre pour retourner à Hedigo Station, resteraient quatre cadavres. Un maigre butin. Il avait espéré rapporter de quoi distribuer un corps par famille de la petite cité.

— Vous ne pouvez pas faire un geste ? Nous sommes vraiment démunis. Nous avons une serre de culture hydroponique et sans chaleur nous ne pourrions pas faire germer le soja.

— Chacun a ses problèmes, répondit la voix.

— Vous êtes le chef, le porte-parole de cette communauté ? demanda Condor.

— Les autres vous surveillent depuis les wagons proches du sas. Si vous essayiez d'entrer, ce serait un véritable traquenard.

Des canons de fusil qui apparaissaient çà et là attirèrent l'attention de Condor. Plus loin il y avait une mitrailleuse.

Pecho revint haletant annoncer que le sas nord était bloqué, qu'il fallait casser les vitres pour entrer. Mais il attendait un ordre formel.

— Allez-y, dit Condor. On attaquera ensemble dans un quart d'heure.

Les quinze minutes furent occupées par le transport des cinq cadavres dans le tender. Puis ils attaquèrent avec une soudaineté inouïe mais les fusils tonnèrent et l'un des hommes tomba mort d'une balle en pleine poitrine. Une mitrailleuse lourde ancienne crépita, s'enraya, crépita à nouveau puis se tut. Dans le haut-parleur

il y eut des jurons, des soupirs, des bruits de ferraille. Condor alla seul jusqu'au wagon qui servait de poste de commandement. Il le contourna, pénétra par une portière située à l'autre bout de ce wagon de train express. Il se demandait comment il avait pu arriver dans cette station perdue de Patagonie où n'auraient dû se trouver que des voitures incapables de rouler. Il remonta le couloir central.

Une silhouette apparut et il tira le premier sur cet être vêtu de fourrures, se rua dans le compartiment occupé par l'homme à la mitrailleuse. À côté de lui il y avait un pourvoyeur. Il les tua tous les deux, ne découvrit qu'ensuite qu'il y avait un homme et deux femmes. Les seuls survivants de ce village perdu. Ils avaient disposé des fusils un peu partout, les manœuvrant à l'aide de fils de fer. Il y avait effectivement des mines sur les voies.

Trois wagons étaient bourrés de cadavres. Une centaine en tout et ce fut la joie délirante de la bande. Le cadavre de leur compagnon fut embarqué avec les autres. On trouva également des vivres en quantité, des fûts d'huile de phoque, des bouses de lama. Un petit loco fonctionnant à l'huile animale dut être abandonné au grand regret de Condor.

Les vivres emballés soigneusement devaient être ceux que les soi-disant agents de la Panaméricaine avaient échangés contre des cadavres. Condor les examina avec attention. Jusqu'à présent il n'avait jamais entendu dire que la Compagnie pensait à transformer les corps en énergie.

— On peut goûter ? demanda Pecho.

— Tout à l'heure. Il faut qu'on retourne à Hedigo Station. Je ne suis pas tranquille ici.

— Il y a des Roux pas loin. J'ai aperçu des excréments. Ils doivent surveiller le coin. Pourquoi achetaient-ils aussi des cadavres ? Pas pour se chauffer puisqu'ils peuvent vivre à poil sur la glace.

— Ils sont peut-être anthropophages, dit Manuêlo tranquillement.

— Ils ne l'étaient pas jusqu'à présent, dit Condor.

— Nous non plus, murmura Pecho... Et pourtant il y a de plus en plus de cas.



La vieille machine roula jusqu'à la plate-forme tournante pour se retrouver dans le sens du retour.

## CHAPITRE II

Leouan dormait nue sur la couchette que Lien Rag venait de quitter ; mais peut-on être véritablement nue quand une fourrure fauve ruisselle de la poitrine jusqu'à mi-cuisses avec des remous plus sombres à hauteur du pubis et des seins qui, de leurs pointes durcies, violettes comme des fruits de l'ancien temps écartaient les mèches de laine ? Il ne pouvait oublier Jdrou, la femme rousse qui avait donné le jour à son fils Jdrien, mais Leouan était la vie. Une vie à la fois sophistiquée et sauvage et cette fille qui lui servait d'interprète auprès des Roux de la Zone occidentale perdait son vernis de culture étrangère lorsqu'elle faisait l'amour. Il retrouvait le parfum de Jdrou, la même sexualité sans tabous.

Il ne savait plus que faire. Retourner en Panaméricaine sous les ordres de Lady Diana pour continuer à forer ce tunnel démentiel qui devait réunir le pôle Nord au pôle Sud à même le sol ancien de la terre, se ramifier en branches multiples, en artérioles qui puiseraient dans les anciennes ressources comme dans les richesses englouties sous la glace, les dépôts énergétiques, pétrole, charbon, forêts, grands troupeaux du Texas ou de l'Argentine ? Des millions de tonnes de viande presque fossile. Des parcs de voitures automobiles qui pouvaient fournir des dizaines de matières premières. Des œuvres d'art que l'on pouvait retrouver, tout le génie et la malfaisance de l'homme solaire de jadis. Un projet ambitieux, démentiel qui entraînerait la disparition du tiers, certains disaient la moitié, de l'humanité glaciaire à cause du détournement d'énergie.

Les Roux installés sur la banquise de la mer du Nord exploitaient des puits de gaz sous-marin, acceptaient de le vendre à la Panaméricaine mais sous certaines conditions. Lien Rag devait négocier ces achats mais avait l'impression que Lady Diana l'avait

provisoirement éloigné des chantiers du Tunnel nord-sud. Il se doutait des raisons de cette sorte d'exil mais n'avait encore aucune certitude. La grosse femme commençait des détournements importants d'énergie dans le sud de la concession, en Patagonie précisément où certaines stations ne recevaient plus de courant électrique et cela en totale infraction avec les Accords de NY Station. Ces accords qui, en même temps qu'ils réservaient au rail la circulation des hommes, des biens et des énergies, imposaient aux grandes compagnies de fournir un minimum de courant électrique et de ravitaillement.

Leouan dut entendre le bruit de la douche car elle le rejoignit sous l'eau tiède et appuya son front contre sa poitrine. Il manifesta un désir subit mais elle somnolait trop pour s'en rendre compte. Il la prit dans ses bras et elle ronronna tendrement. Il la souleva pour la pénétrer et elle sourit dans son demi-sommeil. Comme avec Jdrou, il connaissait une puissance génésique incroyable. Aucune femme du Chaud ne lui apportait autant que Jdrou et maintenant Leouan.

Elle ne s'éveilla que lorsqu'il l'étendit à nouveau sur la couchette pour l'essuyer. Elle l'attira sur elle et l'enfouit en elle d'un coup de reins habile.

— Tu es convoqué devant le conseil révolutionnaire, dit-elle plus tard.

Une surprise l'attendait dans cette salle glacée où les Roux dirigeants paraissaient souffrir de la chaleur. En fait, il faisait zéro degré et cette température moyenne avait été l'objet de discussions internationales pour les rencontres diplomatiques. L'ex-lieutenant Skoll de la Sécurité Transeuropéenne l'attendait avec un sourire de bonheur sur le visage. Skoll était aussi un métis. Comme Leouan, comme le fils de Lien Rag, Jdrien.

— Je te parlerai plus tard.

Il y eut de très éprouvantes et lassantes discussions sur les fournitures de gaz, sur les gazoducs, sur les matières premières que la Panaméricaine fournirait. Il y avait aussi les fournitures de verres puisque la capitale, Glass Station, ne vivait que de cette industrie.

Skoll sourit en découvrant l'intimité de Lien et de Leouan.

— Tu es fidèle à notre race ou à un souvenir ?

— Peut-être les deux.

— Allons manger quelque chose dans la cafétéria pour étrangers.

Vers la fin du repas, il consentit à parler de ce qui le préoccupait :

— Je reviens du sud de la concession Panaméricaine. Mission secrète auprès des Roux de là-bas. Ils sont en voie de disparition à cause de ce projet insensé de tunnel subglaciaire.

— Comment se fait-il ?

— Ils ne trouvent plus rien à manger. Les tribus qui péchaient sur la banquise doivent fournir des poissons gras contenant de l'huile ou de la graisse et sont exploitées. Celles qui vivaient sur les dômes, les verrières à gratter la glace n'ont plus de travail donc plus de nourriture. Enfin ceux qui vivaient le long des voies ferrées pour ramasser les détritiques sont les plus touchés. Et leurs cadavres se négocient. Mais les hommes du Chaud meurent aussi et leurs cadavres sont également vendus, troqués. La Panaméricaine est sur les rangs et crée un important trafic.

— Impossible, dit Lien, je serais au courant. Il a été question d'acheter des cadavres en Australienne, des cadavres conservés dans la glace depuis le début de l'ère glaciaire. Lors de l'arrivée du froid des millions, des dizaines de millions d'Indous sont morts auprès de leur fleuve sacré. Il y a aussi des millions de Chinois morts sur le littoral.

— La Compagnie construit des crématoires pour transformer ces corps en énergie. Plus au nord de Magellan Station. Dans une zone désertique. Et le machiavélisme de cette Compagnie est poussé jusqu'à un point incroyable. En réduisant la production de la centrale de Magellan, elle savait qu'il y aurait des morts, beaucoup de morts, de quoi alimenter une nouvelle centrale. Cette province va se dépeupler et permettre de récupérer d'autres sources d'énergie, des vivres, des matériaux de toute nature.

— Non, je ne vous crois pas, dit Lien, ce serait monstrueux. Que la Compagnie rachète des cadavres, d'accord... Mais en attendant que les compagnies d'Australasie lui fournissent ces corps anciens.

Skoll le regarda avec un sourire indulgent :

— Vous ne voulez pas l'admettre, Lien, mais cette femme est prête à sacrifier les trois quarts de l'humanité pour parvenir à ses fins. Sans vous elle ne pourrait pas construire ce fabuleux tunnel nord-sud. Elle peut forer à la verticale, ça oui, mais elle a besoin de votre expérience, de vos connaissances pour ensuite creuser au sol. Vous seul connaissez la nature de la glace à ces profondeurs. Surtout les nodules, ces masses plus compactes, plus dures qui dérivent dans une glace plus tendre.

— Je suis payé en conséquence.

— Vous êtes complice.

— J'ai besoin de cette puissance pour retrouver mon fils. Si à ce poste élevé je ne le retrouve pas, ce n'est pas en devenant l'ennemi de Lady Diana que je le pourrai. Vous savez qu'il a disparu.

— Yeuse aussi ?

— Yeuse a coûté dix millions de dollars au conseil d'administration de la Compagnie. Le prix de cent mille pelisses fabriquées en Sibérienne. Ce serait trop long à vous expliquer en détail mais Yeuse a perdu Jdrien. Elle m'a quitté, peut-être pour le retrouver mais je ne sais pas. Il semble qu'il y ait une piste vers l'est en Africana ou en Australasienne mais ce sont des rumeurs, des on-dit. Lady Diana aimerait bien mettre la main sur cet enfant, pour disposer d'un important moyen de chantage sur moi. Les Néo-Catholiques également.

Les missionnaires de Vatican II étaient admis en Zone occidentale et on disait qu'ils étaient à l'origine de l'évolution sociale des Roux. On disait aussi qu'eux seuls connaissaient la véritable origine des Roux mais que le secret était enfoui dans les caves de la Nouvelle Rome.

— Lien, il faut enquêter sérieusement. Lady Diana a condamné à mort, dans l'immédiat, des millions de Patagons, cent à deux cent mille Roux. Vous seul pouvez obtenir des preuves, des chiffres. On dit qu'une délégation de notables a tenté de se rendre à NY Station auprès de la commission permanente chargée d'appliquer les Accords, mais qu'elle n'est jamais arrivée à destination.

Lien se taisait, buvait de la bière légère que l'on fabriquait sur place. Elle ne contenait presque pas d'alcool et n'était servie que pour les étrangers. Les Roux ne pouvaient pas boire d'alcool.

Désormais ils portaient des shorts pour cacher leur sexe. Lien se souvenait qu'ils créaient autrefois le scandale sur le dôme et les verrières des villes avec leurs organes exposés. Ceux des hommes Roux avaient souvent une longueur supérieure à ceux des hommes du Chaud et cette différence entretenait la haine et le dépit des gens des stations, les fantasmes les plus divers également.

— La vie en société civilisée vous transforme lentement, dit-il. Vous perdez votre spontanéité. On dit qu'une certaine barbarie est souhaitable à l'homme. Allez-vous la détruire complètement en vous ?

— Nous avons acquis d'autres avantages, la sécurité, la nourriture suffisante. Nous pouvions disparaître parce que nous avons atteint le seuil où les hommes du Chaud risquaient de ne plus tolérer notre existence. Il fallait nous organiser.

— Je le regrette, dit Lien.

— Pour le pittoresque ? Pour votre érotisme ?

Lien rougit et regarda Leouan qui paraissait s'amuser de cette discussion.

— Je ne suis pas dupe, dit la métisse. Tu me désires surtout et tu ne m'écoutes pas souvent. Ton seul intérêt pour moi c'est l'érection de ton pénis.

— Tu te trompes, murmura-t-il. Je suis très amoureux de toi.

— Tu te trompes toi-même, répliqua-t-elle. Ce qu'il te faudrait, c'est Yeuse et moi en même temps.

— Non, c'est absolument faux.

Chaque fois qu'il revit l'ex-lieutenant Skoll, ce dernier lui parla de la Patagonie et des menaces qui pesaient sur cette province.

— Une centrale qui brûlera des cadavres aura besoin de matière première. Après la Patagonie ce seront les provinces de l'ancien Équateur. Lady Diana suit un plan précis, sait qu'elle va se procurer au moins quarante millions de cadavres sans les payer trop cher. Plus tard elle pourra obtenir ceux dont tu me parlais, de l'Australienne à un prix meilleur. Voilà ce qu'elle cherche. Et en même temps le tunnel s'étirera sous la glace, absorbant chaque jour plus d'énergie. Combien de centrales à fours crématoires lui faudra-



t-il ? Dix, vingt ? Peut-être davantage.

— Ce n'était qu'un projet, répliquait Lien, je ne peux pas croire qu'il en est au stade de la réalisation.

Pourtant, un jour, Lady Diana lui avait montré des photographies de cadavres indiens, asiatiques dans des wagons entassés par centaines. Elle avait cité des chiffres d'extraction, parlé de « mines » de cadavres. Et puis il y avait eu les premiers morts dans le sud de la Concession et elle avait réalisé que la matière première existait également sur place sans devoir la transporter sur des milliers de kilomètres.

— Tu dois faire quelque chose, Lien Rag, il n'y a que toi qui puisses entreprendre ce travail sans trop de risques. Sinon nous devons entrer en conflit avec la puissante Panaméricaine pour sauver nos frères du Sud.

## CHAPITRE III

Depuis le détournement de la production énergétique de la Centrale de Magellan, la petite station d'Hedigo ne voyait pas deux trains par semaine et, presque toujours, il s'agissait de convois privés ou spéciaux qui contournaient la petite bourgade par les voies extérieures, sans jamais s'arrêter. Condor avait l'impression que toute une partie de la Patagonie était oubliée, rayée des « Instructions ferroviaires » de la Compagnie. En vain il avait envoyé des télex, exigé des réponses, supplié qu'on fasse quelque chose pour son district, pour son village, mais il ne recevait aucune réponse et ses collègues éloignés dans la solitude glacée se trouvaient dans la même situation.

Chacun des chefs de station avait paré au manque d'énergie et de ravitaillement de la même façon, en commençant par échanger les cadavres contre quelque nourriture puis en les prenant de force dans les villages les plus éloignés. Mais la rareté du produit conduirait fatalement à des affrontements avec les stations voisines et Condor voyait arriver ce jour sans plaisir, mais également sans crainte.

Un après-midi, pour la première fois depuis des semaines, un télex tomba de la machine. La subdivision de Magellan lui demandait l'état de la voie 1917 à proximité de sa station. Pouvait-elle supporter encore de grandes charges, sinon fallait-il faire une proposition de remise en état ?

À bord d'une draisine, Condor alla sur les lieux en compagnie de quatre hommes armés, le télex pouvant être un piège. Il constata que la 1917 était réanimée par un courant très faible qui faisait fondre la glace, quoique toujours insuffisant. Il lui faudrait utiliser un brise-glace ; mais sans courant, c'était impossible. Sur des

kilomètres il ne releva aucun défaut majeur et retourna à la station. Celle-ci était sur le pied de guerre, croyant qu'on avait attiré Condor dans un piège.

Il envoya un télex demandant du carburant pour le brise-glace, reçut confirmation de son message et ce fut tout. Mais trois jours plus tard on annonça un convoi de quatre-vingt-deux wagons en route vers le nord qui emprunteraient la ligne 1917 depuis Arenas Station vers Chiloe Station.

— C'est la voie la plus difficile, avec des pentes accentuées et des risques de congères. Que veulent-ils bien fabriquer avec cette ligne ? dit Condor à ses hommes.

— Un convoi d'huile de phoque ?

— Possible et comme ils craignent les attaques, ils le détournent.

— On pourrait tenter notre chance.

— Il sera certainement étroitement surveillé.

— On doit quand même pouvoir vérifier le fret.

La subdivision envoya un brise-glace énorme escorté par un engin blindé qui terrifia la population avec ses doubles lasers et ses canons à missiles. Le brise-glace travailla sur des kilomètres dans une passe étroite que Condor connaissait bien.

La veille du jour où le convoi devait emprunter cette passe, Pecho, Manuelo et deux autres allèrent sur les hauteurs provoquer la chute de congères et, lorsque le convoi arriva, il se trouva immobilisé. Mais Condor comprit qu'il n'avait aucune possibilité de l'attaquer. Le train était gardé par une cinquantaine d'hommes équipés de pied en cap et durant les travaux de déblayage ils restèrent sur la glace en formation de combat. Depuis le haut de la passe, Pecho, emmitouflé dans ses fourrures, put observer l'intérieur des wagons de marchandises puisque ces derniers n'avaient pas de toit.

— Bourrés de cadavres jusqu'à la gueule. Plusieurs centaines par wagon, peut-être des milliers.

— Ils nous fauchent les cadavres ! rugit Condor. Maintenant c'est la Compagnie qui organise ce trafic. Il ne nous restera donc plus qu'à crever ? L'homme de Managa Station avait donc raison.

— Mais d'où viennent-ils ? demanda Pecho. Dans le sud sur la banquise les gens meurent moins de froid qu'ici. Ils ont de l'huile de phoque ou de poisson, de la nourriture. S'il n'y a que quatre à cinq cents cadavres par wagon cela en représente entre trente mille à quarante mille.

Un chiffre effarant. Où avaient-ils pu les trouver ?

— Des gens du coin, affirmait Pecho. Pas des Roux ni des étrangers. Tous des gens de Patagonie.

La situation à Hedigo Station devenait difficile. La serre à soja ne produisait pas le maximum et Condor devait distribuer des vivres de réserve. C'est alors que, pour aggraver leur misère, il y eut une épidémie inconnue qui en deux nuits provoqua une douzaine de morts.

Une partie de la population commença de soupçonner Condor et sa bande d'avoir répandu les germes d'une sorte de peste pour provoquer des morts et obtenir des cadavres à bon marché. Il y eut même un début de sécession dans le quartier le plus atteint par cette maladie inconnue. Condor s'y rendit seul et sans armes pour discuter avec ces gens-là. Les cadavres ne portaient aucune trace suspecte sauf peut-être une boursouffure du cou et Condor apprit qu'ils étouffaient pendant quelques minutes avant de mourir presque sur-le-champ. On lui affirma que c'étaient certains paquets de nourriture qui paraissaient provoquer cette asphyxie.

Les paquets en question contenaient une farine de pomme de terre et la bande de Condor les avait trouvés à Managa après avoir tué les trois derniers survivants.

— On ne peut pas savoir, dit l'un des habitants du quartier, mais il faudrait essayer cette nourriture sur un animal. Il y a des corbeaux et des rats au-dehors.

— Des Roux qui viennent la nuit fouiller le tas d'ordures.

— On peut essayer en effet, dit Condor. Nous verrons bien le résultat.

Il fallut attendre deux nuits pour trouver les cadavres de plusieurs rats. Mais, une heure plus tard, un chasseur de loups découvrit deux Roux morts à deux kilomètres. Ils tenaient encore dans leurs mains des paquets de farine de pomme de terre.

— Le type de Managa affirmait qu'il avait échangé des cadavres contre de la nourriture, des médicaments...

— Ne concluons pas si vite, conseilla Condor.

— La Compagnie empoisonne les gens de ce pays pour résoudre ses problèmes et récupérer de l'énergie. Un cadavre représente quatre gallons de pétrole, dit-on. Vous n'avez qu'à voir.

Condor, très ébranlé, ne parvenait pas à condamner la Compagnie dont il était encore le serviteur. Pourtant il y avait ces morts dans la station et les deux Roux trouvés sur la glace.

— Ils nous ont condamnés ! se mit à hurler une vieille femme aux yeux exorbités. Il y a longtemps qu'ils nous méprisent. Mon arrière-grand-père se souvenait de la construction des voies ferrées dans la région. Ils arrivaient à survivre à leur façon, enterrés dans la glace ou dans les montagnes, dans des grottes. Ils avaient encore des lamas, des animaux, ils cultivaient des pois et des fèves dans les cavernes. Ils sont arrivés, les prospecteurs de la Compagnie, avec leurs belles promesses d'électricité, de voies ferrées. Nos arrière-grands-parents survivaient au froid tant bien que mal et on leur proposait de vivre dans des villes, sous des verrières qui les abriteraient. On ne leur demandait que de cultiver des plantes dans des serres et d'élever des animaux de la même façon contre la chaleur et des calories. Je crois que certains ont résisté encore cinquante ans avant de venir ici ou dans d'autres stations. Mais ils nous méprisaient avec nos peaux trop sombres et nos mœurs simples. S'ils doivent sacrifier une population pour creuser leur maudit trou, ce sera nous et pas d'autres.

Condor retourna dans son logement très perplexe et effrayé par ce qui se passait depuis quelque temps. Si l'on devait se méfier des vivres emballés fournis par la Compagnie, il ne leur restait qu'une semaine de ravitaillement. La serre hydrophonique produisait peu par manque de chaleur. Peut-être auraient-ils dû sacrifier leur bien-être à la production de plants de soja.

— Nous ne pouvons pas rester ainsi, dit Pecho en le rejoignant dans son bureau. Nous tuons pour avoir des cadavres, nous brûlons ceux-ci pour nous chauffer, pour alimenter en vapeur la vieille loco, bientôt nous allons les dévorer et nous ne serons plus des humains.

— Que veux-tu que nous entreprenions ?

— Il faut que tu discutes avec les chefs de station. Les avertir déjà de ne pas consommer de produits manufacturés par la Compagnie. Donnez-vous rendez-vous dans un endroit neutre pour établir un plan.

— Ils nous attendront avec des fusils et se procureront des cadavres qui les prolongeront de quelques jours.

— Tu peux commencer les préliminaires avec le télex.

— La Compagnie sera alertée. Il y a, à Magellan Station, un ordinateur qui enregistre tout et qui donnera de lui-même l'alarme si certains mots correspondent à une mise en garde déjà enregistrée dans sa mémoire.

— Alors tu veux manger du cadavre ?

— Non, je ne le veux pas plus que toi, mais je ne veux pas courir de risques.

— Nous n'avons rien à attendre de l'extérieur. La commission des accords de NY nous ignorera longtemps. Pourtant la Compagnie est tenue de nous fournir du courant et des transports mais qui osera s'attaquer à Lady Diana ? Elle n'est pas la principale actionnaire, elle est la seule, l'unique actionnaire et possède tous les pouvoirs. Nous ne sommes pas des hommes pour elle mais quatre gallons de pétrole. Tu comprends cela ? Tu n'es que quatre gallons de pétrole. Environ deux cent mille calories ou encore deux cents kilowatts d'électricité.



## CHAPITRE IV

Depuis le putsch manqué de Wolky, le chef de la police de KMPolis, Yeuse n'habitait plus le Train Blanc du Gnome mais un petit logement dans la partie neuve de la cité qui se construisait sous un dôme gonflable. L'eau chaude du volcan Titan arrivait depuis quelque temps, fournissait de la chaleur et de l'électricité à la ville qui ne cessait de s'agrandir en dépit du Gnome qui aurait préféré que la population ne se concentre pas toute au même endroit. La vie quotidienne dans cette cité champignon était tout à fait normale mais en apparence seulement. On y gagnait et on y dépensait des sommes folles. Tous les aventuriers de la planète accouraient pour participer à cette expansion. Dans aucune des concessions il n'existait autant de possibilités. Le principal produit qui désormais pouvait être exporté provenait de la capture des baleines qui en trois cents ans avaient connu une certaine évolution. Elles sortaient des mers pour franchir, lentement, maladroitement des kilomètres de banquise où les attendaient les harponneurs. Pendant deux cents ans, après le refroidissement de la terre, on les avait négligées et elles s'étaient multipliées. Le Gnome pensait qu'il y en avait au moins une centaine de millions, peut-être davantage. Les phoques aussi pullulaient dans l'Antarctique.

Une compagnie de wagons-citernes climatisés venait de se créer et le Gnome, autrement dit le Kid, et le Mikado, son associé, touchaient des royalties sur chaque gallon de l'huile ainsi transportée.

Quand l'eau chaude du volcan Titan avait atteint la grande cité, les Harponneurs avaient craint une mévente mais le Kid leur avait assuré un prix de base, et l'huile avait été stockée en plein air. Jusqu'à ce qu'un gros groupe financier propose de fournir des

wagons-citernes pour acheminer l'huile vers l'Australasienne, l'Africana, la Transeuropéenne et plus tard vers la Panaméricaine. Mais, dans le sens est-ouest, le transport quadruplerait le prix de l'huile rendue en territoire panaméricain et le Kid hâtait la réalisation de son extraordinaire projet, la jonction à travers la banquise du Pacifique jusqu'aux anciens rivages du Pérou. Il existait un réseau vieux de deux cents ans mais pratiquement inutilisable. Le Kid faisait construire un immense viaduc en glace qui supporterait dix voies pour commencer. Plus tard il le doublerait, le triplerait et créerait le plus long des réseaux, près de dix mille kilomètres à travers la banquise. Yeuse travaillait dans un bureau de placement pour artistes en tout genre. On créait des théâtres, des music-halls, des cabarets pornographiques ou culturels mais la demande en comédiens-chanteurs ou illusionnistes était constamment supérieure aux possibilités. Elle gagnait bien sa vie et restait cependant proche du petit Jdrien.

L'enfant faisait des progrès considérables pour ses trois ans et ses possibilités télépathiques se développaient si fortement que le Kid exigeait qu'il fasse un effort pour communiquer par le langage au lieu de fouiller dans vos pensées et de projeter les siennes.

Jdrien n'avait pas pardonné à Yeuse d'être intervenue alors que l'agent secret de Lady Diana projetait de le kidnapper. Il croyait toujours que cet homme voulait le ramener auprès de Lien Rag, son père, et n'accordait plus une seule pensée tendre à la jeune femme. Elle en souffrait beaucoup au point de raréfier ses visites au Train Blanc. Le Kid, qu'elle continuait d'appeler le Gnome en souvenir du temps du cabaret *Miki*, s'absentait souvent pour aller surveiller les travaux de la Banquise, complètement à l'est, à deux mille kilomètres de KMPolis. Les gens ne disaient plus d'ailleurs K-M-polis en épelant les deux initiales du Kid et du Mikado, mais tout simplement Kamenepolis. Ainsi se créait puis se déformait le nom des villes.

Yeuse sortait quelquefois avec un certain Luz qui appartenait à cette nouvelle aristocratie que constituaient les chasseurs de Baleines, ou encore les Harponneurs. Leur métier les enrichissait follement et en quelques mois ils entassaient des fortunes.

Luz souhaitait épouser Yeuse car il était néo-catholique et le Kid

avait dû admettre la présence d'une église puis d'une deuxième dans sa ville. Les prêtres néos étaient environ une vingtaine mais pour le moment ils devraient se plier à deux décisions du Kid : ne pas essayer d'envoyer des missions vers les grands chantiers de l'Est, ne pas convertir les Roux installés à proximité de la mégapole.

La tribu de Roux vivant dans cette zone recevait tous les déchets de fonderies de baleines, les os, les débris de viande. De façon archaïque ils produisaient une huile de seconde qualité, qui pouvait alimenter des centrales électriques, et des blocs de déchets de viande exportés pour nourrir on ne savait trop qui.

Les Roux vivaient heureux dans cette Compagnie de la Banquise, protégés par la police et le Kid qui ne supportait aucun racisme à leur égard. Dans les écoles qui se créaient peu à peu, trop lentement aux dires du Kid, les Roux étaient présentés comme les frères du Froid et non comme des ennemis. Mais la population restait très réticente et lorsqu'un Roux s'aventurait par hasard dans les confins de la ville, toujours en zone froide cependant, il y avait fréquemment des incidents malgré les risques encourus. Le Kid avait déjà fait expulser sept personnes pour manifestations racistes.

La production d'huile de baleine devenait si importante qu'il en était le premier surpris et inquiet. Il aurait préféré que l'on s'intéresse plus à la pêche, à la récupération des nodules au fond de l'océan, aux industries de transformation mais l'économie de la Compagnie s'appuyait fortement sur l'huile.

Dans son temple hindou, le Mikado, provisoirement installé à Kamenopolis, essayait de le rassurer.

— Nous approchons le million de tonnes par an, disait le Kid, ce qui implique en moyenne la destruction de cent mille baleines. Nous fournissons aussi de la viande de qualité et des sous-produits très demandés.

— Il y a cent millions de baleines.

— La production ne va cesser de se développer. Il faut diversifier. Lorsque Lady Diana deviendra notre principale acheteuse, nous serons dans une position de dépendance.

— À propos, que décidez-vous pour les cadavres du Gange ? C'est un marché fabuleux qui dans quelques années atteindra un chiffre énorme.

— Je suis réticent. Puisque vous conservez votre petite compagnie, prenez le marché, proposa le Kid.

— Il faudrait que je loue des trains à la Panaméricaine et cette femme diabolique me ligoterait. Non, nous devons être tous les deux pour cette offre énorme. Nos deux petites compagnies, plus celle de la Banquise.

— Jamais de la vie ! répliqua sèchement le Kid en montant sur ses ergots. Je ne risquerai jamais le destin de la Compagnie de la Banquise. Ne me demandez jamais ça.

— Vous avez besoin d'argent, de matières premières. Il vous faudra être raisonnable. La demande d'huile vient dans la suite logique de la folie de Lady Diana. Elle détourne les énergies pour son tunnel et les gens doivent se rabattre sur des produits de remplacement. On ne trouve plus de pétrole, plus de charbon en dehors des réserves ou des puits déjà connus avant l'ère glaciaire.

Le Kid se pencha pour prendre des boulettes roses et jaunes dans un ravier posé sur un plateau. Il y avait vingt rapiers remplis de mets aussi rares que surprenants. Le Mikado, gros poussah énigmatique dont le Kid connaissait le secret, mangeait constamment et ne quittait pas cette chambre grandiose et funèbre au sein de son palais qui imitait les extravagances d'un temple hindou. Le temple ne pouvait s'aventurer que sur une banquise déjà solide à cause de son poids fabuleux. Le Mikado vivait comme un prince des contes de fées de jadis, ne se risquait jamais au-dehors. On affirmait qu'il possédait les plus belles femmes du monde. Le Kid, à côté de lui, menait une vie de moine.

— Il faudrait envoyer quelqu'un à Lady Diana, disait le Mikado, mais il faudrait aussi rencontrer Lien Rag, son fondé de pouvoir.

Le Kid resta impassible mais son regard soutint celui très flou du Mikado. Ce dernier n'ignorait rien des sentiments du petit homme envers Lien Rag, savait que le Kid ne voulait pas lui restituer son fils Jdrien. Lien Rag ignorait pour l'instant où se trouvait l'enfant mais cette situation ne pourrait continuer. Il y aurait des fuites et le Mikado craignait que leur nouvelle compagnie de la Banquise n'ait à en souffrir dans son expansion.

— Un ambassadeur auprès de la commission d'application des Accords de NY ne serait pas une mauvaise chose, continua le

poussah. Nous montrerons notre bonne volonté. D'ailleurs, nous n'avons nullement l'intention d'adopter un autre comportement économique et humain. Vous avez prouvé que vous étiez uniquement préoccupé de développer le rail par tous les moyens, même dans des zones très dangereuses. Où en êtes-vous à l'est ?

— Nous progressons.

— Votre viaduc, de combien s'allonge-t-il par jour ?

— Pour l'instant un kilomètre. Je sais qu'à ce rythme il faudrait plus de trente ans pour en voir la fin. Dès que la centrale Titan entrera en fonction, nous doublerons et dans un an nous serons à dix, peut-être vingt kilomètres par jour.

— Et si ça ne servait qu'à ouvrir le passage à la cinquième flotte panaméricaine ? demanda le Mikado. Ses cuirassés, ses croiseurs sur rails sont terrifiants.

## CHAPITRE V

— Votre ambassadrice à NY Station ? Mais vous vous moquez de moi ? Ou des honorables membres de la Commission de surveillance ? Ils apprendront vite que je n'étais qu'une danseuse de cabaret, une prostituée occasionnelle. Vous serez suspecté de persiflage ou d'impudence. Et d'autre part vous prenez des risques ! Je reverrai Lien Rag et peut-être lui révélerai-je que Jdrien est entre vos mains ?

Le Kid allait et venait dans le petit compartiment de Yeuse. Elle occupait un quart de voiture mais il trouvait que c'était petit, confiné. Pourtant elle avait su le meubler de façon agréable, en style rétro. Il y avait des lampes amusantes, des imitations de tissu d'autrefois, des peaux de phoque artificiellement bouclées.

— Vous avez la chance de devenir notre première ambassadrice. Jusqu'ici nous n'avions que des agents commerciaux. Vous flattez la commission de surveillance et d'application des Accords de NY Station. Vous êtes jolie, élégante, cultivée. Ils seront à vos genoux.

— Vous ne craignez pas que Lien et moi...

— Je détiens son fils et, de toute façon, il finira par l'apprendre.

— Pourquoi le détestez-vous ?

Le Kid haussa les épaules et se remit à marcher de long en large :

— Parce que justement il est le père véritable de cet enfant que j'adore mais qui ne voit pas mon affection. Il ne rêve que de Lien Rag.

— Rendez-le-lui.

— Acceptez-vous ma proposition ?

— Je dois vous répondre sur-le-champ ?



— Non, mais d'ici quarante-huit heures. Vous aurez un train privé, une escorte, du personnel. Vous arriverez là-bas comme la représentante d'une grande Compagnie.

— Vous me voulez fastueuse ?

— Non, mais assez représentative pour faire voir que nous existons et que dans dix ans nous risquons d'être les plus puissants.

Devenait-il mégalomane, ce petit homme qui des années durant avait fait l'Aboyeur devant le cabaret *Miki* ? C'était alors le confident et l'ami de tous. Il avait été souvent merveilleux dans des circonstances difficiles mais désormais son projet l'enfiévrerait comme un mal mystérieux et il ne serait jamais plus le Gnome, seulement le Kid.

— Vous rencontrerez Lady Diana.

— Elle me méprise et je la hais. Je lui dois une somme fabuleuse.

— Vous aurez l'immunité diplomatique.

— Vous croyez que ça la ferait reculer ?

— Nous avons besoin d'elle. Titan a besoin de turbines énormes que l'on ne trouve qu'en Panaméricaine. Il faut qu'elle accepte de nous en vendre. Au moins deux, même une seule que nous essayerons de copier quand notre première aciérie sur rails fonctionnera là-bas dans l'Est. Vous devez y aller, Yeuse. Je n'ai que vous et vous ne me trahirez pas.

— Je vais commettre des sottises, manquer d'expérience.

— Ça ne fait rien. Vous direz que l'an prochain nous doublerons notre production d'huile de baleine. C'est-à-dire deux millions de tonnes et sur cette terre privée d'énergie ce sera comme ouvrir un coffre plein de pièces d'or, croyez-moi. Vous leur direz que notre Centrale Titan sera, une fois terminée, la plus puissante du monde. Ne lésinez pas sur ce genre d'informations. Nous ne pouvons encore nous attirer trop d'ennuis parce que nous sommes éloignés, hors de portée. Peut-être qu'un jour, comme le pense le Mikado, Lady Diana ou ses successeurs nous enverront leur flotte puissante, mais pas avant des années. Et nous allons nous aussi renforcer notre puissance énergétique. Nous trouverons d'autres Titans, nous créerons d'autres centrales thermiques. Il y a un troupeau de cent

millions de baleines qui transitent sans arrêt du nord au sud et du sud au nord. Ils ne le savent pas car elles passent justement chez nous. Je vais vous faire apporter de la documentation, des photographies, des films. Ils découvriront cette ville avec ses dômes multiples. Des bactéries sont en train de nous en tisser de superbes pour remplacer les structures gonflables.

Il s'immobilisa devant elle :

— Yeuse, tu es mon amie, ma seule amie, tu ne vas pas refuser, dis ?

Surprise, elle découvrit des larmes dans ses yeux, détourna la tête. Sa seule amie, vraiment ? Cette confiance la troublait et elle aurait voulu lui dire une parole affectueuse.

## CHAPITRE VI

Lorsque Lady Diana pénétra dans la salle de séance de la Commission de surveillance des Accords de NY Station, les huit membres observèrent un silence total. La Commission disposait d'un immense palais, si immense qu'il ne pouvait même pas se déplacer sur les vingt-quatre voies qui lui étaient nécessaires. Certaines méchantes langues prétendaient que c'était voulu, qu'ainsi les représentants des compagnies répugneraient à quitter cet ensemble très confortable pour aller vérifier sur place si les dispositions des Accords étaient soigneusement respectées. Mais en fait il n'en était rien et la commission se scindait souvent en deux ou trois sous-commissions qui, d'un bout à l'autre de l'année, se déplaçaient sur tous les réseaux ferrés de la planète, sur la moindre voie secondaire, y compris les voies étroites des régions les plus perdues dans ce monde glaciaire.

Lady Diana fut conduite par un huissier jusqu'au fauteuil réservé en principe aux hôtes de marque mais elle n'ignorait pas que, disposé comme il l'était face au demi-cercle des membres permanents, il ressemblait plutôt à un box des accusés.

Le président Someghan se leva. C'était un Panaméricain d'une soixantaine d'années, de race blanche. Grâce à une astuce la puissante compagnie disposait de deux sièges, ayant créé pour les besoins de la cause une seconde compagnie satellite : l'Inter Pacific Company. Au-dessus du bureau du président la devise célèbre était inscrite en lettres d'or sur une longue plaque de marbre : « La Mobilité c'est la Vie, l'Immobilisme la Mort. » Someghan fit un discours neutre de bienvenue et se hâta de passer la parole au secrétaire général Kapul, un grand Noir d'Africana réputé pour la virulence des attaques qu'il menait contre toute infraction aux

accords. Sans attendre il accusa la Panaméricaine d'avoir enfreint la légalité intercompagnie en détournant dans sa province de Patagonie la production électrique de la principale Centrale thermique, privant ainsi des millions de personnes du minimum calorique imposé.

— Il y a des dizaines de stations privées de courant et de nourriture qui ne survivent que dans des conditions misérables. On ne compte plus les morts. Des agglomérations éloignées sont purement et simplement rayées de la carte. Les survivants, avant de mourir, ont brûlé leurs vieux wagons en bois puis ont disparu. Il ne reste que des verrières que le vent détruit peu à peu. C'est vous, Lady Diana, qui avez ordonné le détournement de l'électricité produite et cela dans le but de réaliser des travaux insensés. Tout le monde connaît votre projet de grand tunnel Nord-Sud. Malgré vos interventions, les faits nous ont été rapportés par des centaines de témoins. Nous n'avons pu encore envoyer une commission d'enquête puisque au niveau du trentième parallèle existe un no man's land de cinquante kilomètres où la fourniture du courant est suspendue sur les réseaux. Aucun convoi ne peut y pénétrer sans posséder une super carte de priorité et une autonomie motrice. Je propose que la commission vous mette en demeure de rétablir dès aujourd'hui le minimum calorique, deuxièmement que vous autorisiez des enquêteurs à visiter cette province jusque dans les agglomérations, fermes, exploitations minières les plus reculées. À défaut d'accepter ces conditions, la Panaméricaine serait condamnée à une astreinte d'un million de dollars-or par jour.

Le chiffre était fabuleux et le sourcil gauche de la grosse femme se releva d'un millimètre. Lady Diana était énorme, caparaçonnée dans une couche de graisse formidable qui formait une cuirasse non seulement contre le froid polaire de la planète mais également contre toute attaque physique ou morale. On la devinait enfouie à l'abri de cette couche, impavide, inhumaine.

Le délégué d'Inter Pacific Company se leva, rouge d'indignation. C'était un petit homme aux cheveux blancs qui s'agitait beaucoup pour peu de choses.

— Je proteste contre l'indignité de cette accusation et contre la ridicule exagération de l'astreinte. Nous savons tous que la

Panaméricaine n'a pas délibérément privé des millions de gens du minimum calorique...

Lady Diana le regarda avec un petit sourire froid et il abrégéa sur-le-champ ses envolées lyriques, s'inclina et s'assit.

— Pas de commentaires, dit le délégué de la Sibérienne.

Le représentant de la Transeuropéenne avait la même déclaration à faire, mais, comme les deux compagnies se livraient depuis des années une guerre impitoyable, il le fit en des termes différents :

— Ma compagnie désirerait avoir d'autres éclaircissements sur la question.

Les trois délégués de la fédération australienne paraissaient embarrassés. En fait, ils l'étaient tous à l'exception de l'Africanien Kapul car tous dépendaient assez étroitement de la Panaméricaine. Les deux belligérantes recevaient du matériel de combat, les Australasiens vendaient des matières premières. Seule l'Africana observait depuis toujours une politique de méfiance mais n'en commerçait pas moins avec la puissante compagnie.

Lady Diana leva sa main épaisse. Elle avait des diamants incrustés dans la chair de ses phalanges. On disait qu'elle portait sur elle une fortune inouïe, qu'elle avait un diamant serti dans son nombril et qu'il devenait la propriété du jeune amant qui réussissait à l'en retirer avec sa langue.

— Je réfute cette accusation. Nous avons eu des difficultés techniques à la Centrale de Magellan mais peu à peu les choses vont rentrer dans l'ordre. Il n'y a jamais eu plus de quelques dizaines de victimes que nous déplorons. Cette panne de longue durée a également entraîné quelques troubles bien compréhensibles et dans l'état actuel de la situation nous ne pourrions assurer la sécurité d'une commission d'enquête.

— Mais, Lady Diana, fit Kapul toujours debout à son siège, la Commission est à même de financer sa propre protection. Vous ne pouvez récuser cette demande absolument légale. Nous avons effectué des enquêtes sur le front sibéro-transeuropéen sans rencontrer d'opposition. Je maintiens donc mes accusations, le projet d'envoi d'une commission et le projet d'une astreinte.

— C'est complètement absurde, répliqua Lady Diana. Personne ne supporterait un ultimatum aussi humiliant et vous le savez. Si vous persistez, je me retire sur-le-champ et je demande à votre président de m'accompagner.

— Moi aussi, je me retire, clama le délégué de l'Inter Pacific en se levant d'un bond.

Kapul fut visiblement pris de court par un tel coup de force. Il savait que sans ces deux délégués rien ne serait plus possible.

L'Australasien Ominh, qui représentait un trust de trois compagnies anonymes de moyenne importance, demanda la parole. Il passait pour un homme posé et conciliant. Des trois Australasiens, c'était celui qui avait le type asiatique le plus pur.

— Je propose un moratoire de huit jours afin de permettre que tout rentre en ordre à la Centrale Magellan. Dans huit jours une commission d'enquête sera envoyée, composée de façon impartiale. De plus, l'astreinte pourrait être ramenée à cent mille dollars par jour.

— En huit jours il mourra peut-être cent mille personnes ! cria Kapul.

Mais il sentait qu'il devait s'incliner. Ou alors risquer que la Commission de Surveillance n'éclate sur-le-champ. Il ne pouvait oublier que la cinquième flotte roulait constamment à proximité des territoires de l'Africana et qu'elle se composait d'unités puissantes.

— Huit jours, répéta l'Australasien en fixant Lady Diana. Huit jours mais pas une heure de plus. Il y aura bientôt trois mois que cette Centrale Magellan est en panne.

— J'accepte, dit Lady Diana qui comprenait que c'était un compromis sans appel.

## CHAPITRE VII

Régulièrement, le Kid se rendait auprès de cette tribu de Ram qui exploitait les résidus des fonderies de gras de baleine. Des convois transportaient jusqu'au Dépotoir énorme, au sud de Kamenepolis, des ossements où s'accrochaient des débris de chair et de graisse. Les Roux avaient des installations rustiques mais efficaces et ces primitifs, qui autrefois redoutaient le feu plus que tout, se montraient très familiarisés désormais avec cet élément. Ils retiraient des os une huile plus grossière mais qui se vendait bien, de la viande qu'ils moulaient en cubes réguliers et que des trafiquants exportaient. Il y avait aussi la moelle, la farine d'os, qui trouvait preneur comme engrais. Tous ces sous-produits commençaient à faire des envieux et le Kid devait se montrer très ferme quant à la concession accordée aux Roux.

La Tribu prospérait de plus en plus et dépassait les deux cents personnes. Il y avait beaucoup de naissances ces derniers temps. Le Dépotoir était formé de plusieurs spirales de glace sur lesquelles évoluaient les convois qui déversaient les ossements dans le vide. Après le putsch raté de la police, on avait reconstruit d'autres viaducs, d'autres voies. Tout au début, on livrait aux Roux des squelettes entiers de baleines qu'ils raclaient avec des lames primitives mais, depuis la modernisation des fonderies, on tronçonnait les cétacés à l'emboîtement des vertèbres. Les anciens squelettes de ces géants des mers subsistaient et les Roux habitaient à l'intérieur, non pour se protéger du froid mais parce que cet environnement osseux, ce dédale de vertèbres blanches les sécurisaient. C'était un spectacle toujours fascinant pour le Kid lorsqu'il découvrait dans ces sortes de ruines de cathédrale gothique les silhouettes fauves des Hommes du Froid.

Leur représentant, et non leur chef, se nommait Ram. Il était investi de cette mission par un système compliqué qui mélangeait les clans, la cooptation et une formule de vote que le Kid n'avait jamais bien compris. Il pensait savoir que les femmes enceintes, par exemple, avaient deux voix, les anciens ne votant que lorsqu'il s'agissait de départager des candidats à égalité.

Ram aimait l'alcool et les cigares euphorisants et il en avait toujours dans la carcasse de cétacé qu'il habitait. Pouvait-on dire habiter ? Les repas étaient pris en commun, et pour dormir ils creusaient des alvéoles dans la glace. Mais néanmoins il y avait un effort de décoration intérieure et le Kid découvrit une statuette en sel, puisque la Tribu appartenait à l'Ethnie du Sel, représentant un poisson fabuleux, la loche, sorte de requin qui n'existait probablement plus et qui était la principale divinité des Roux.

— Il y a eu un grand feu dans le nord, dit Ram après les paroles habituelles sur la production d'huile et de viande et les aménagements à apporter aux installations.

— L'éclair de feu, dit le Kid. Je sais.

Il pensait pour sa part qu'un volcan avait peut-être surgi de la banquise pour exploser, du côté des anciennes îles d'Hawaïi. Mais il ne pouvait pas le certifier. Le Roux continuait avec une inquiétude visible :

— Un jour le feu peut venir jusqu'ici et nous brûler. Il tombera du ciel. Derrière la neige du ciel il existe un démon de flammes qui possède des bras nombreux. Il finira par écarter la neige et nous brûlera les uns après les autres.

Le Kid regarda ce ciel blafard qui depuis trois siècles bientôt enveloppait la terre dans un linceul presque opaque. Depuis l'explosion de la Lune, une couche de poussière filtrait sévèrement les rayons du Soleil. Le froid était apparu très vite, en quelques semaines, ne laissant guère le temps aux hommes de s'organiser. Les couches de glace superposées ruinaient chaque installation, enfouissaient chaque effort pour maintenir la civilisation. Les Roux interprétaient cet événement historique à leur façon mais c'était assez juste et le démon de feu aux bras multiples n'était autre que le Soleil tel que le représentaient autrefois des iconographies naïves.

— Le Démon a écarté la neige le temps de compter cinq, disait



Ram.

Il circulait des bruits. Les strates de poussières lunaires auraient brusquement laissé passer un éclair solaire pour une raison inconnue mais on disait que des fanatiques, les Rénovateurs du Soleil, une secte dangereuse, cherchaient à provoquer le retour de la chaleur, sans se soucier des conséquences dramatiques de la fonte des glaces.

— Les Roux ne veulent pas mourir, disait Ram.

— Les Hommes du Chaud non plus, répliqua Le Kid.

— Les Hommes du Chaud supporteraient peut-être les coups du Démon de Feu mais pas les Roux.

Un Roux de pure race mourait en quelques heures lorsque la température dépassait zéro degré. Un métis comme le petit Jdrien avait du mal à vivre en permanence par vingt degrés et il fallait qu'il dorme dans un compartiment à très basse température.

La pensée que Jdrien pourrait un jour mourir d'un excès de chaleur le rendait fou furieux. Il ne supporterait pas que quelques illuminés tentent de ramener la Terre au niveau climatique d'autrefois. C'était trop tard. Peut-être que les glaces fondraient mais sur des milliers d'années, sans conséquences trop funestes. Les Roux, les Hommes du Chaud auraient le temps de s'adapter à une température commune.

— Tu n'as pas amené l'enfant, lui dit Ram. L'enfant qui parle et qui chante dans nos têtes et nous donne la joie de vivre pour des jours et des jours.

— Il dormait encore quand je suis parti, mentit le Kid.

En fait, Jdrien savait qu'il venait au Dépotoir et il avait projeté dans l'esprit de son père adoptif des supplications répétées pour qu'il le prenne avec lui. En désespoir de cause il avait formulé sa demande de vive voix, avait ensuite trépigné de rage pour finir par se rouler par terre.

— Il faudra que tu nous l'amènes bientôt, dit soudain Ram sur un ton comminatoire inattendu.

Le Kid, habitué à des rapports plus doux, lui demanda pourquoi il parlait aussi sèchement.

— Il y a la prophétie nouvelle qui vient de nous arriver par la

bouche des Nomades se dirigeant vers le nord.

— Quelle est cette prophétie ?

— Il est né un enfant mâle d'une Femelle Rousse et d'un Homme du Chaud qui nous réunira un jour dans la même communauté. Ce jeune garçon doit avoir trois ans désormais et il parle dans les têtes et dans les cœurs des gens.

— Je n'ai jamais entendu une telle prophétie, fit le Kid effrayé.

D'où venait cette stupidité ? Qui avait pu imaginer cette adaptation grossière de l'histoire de Jésus-Christ ? Troublé, il ne pouvait y réfléchir tout de suite sous l'œil vigilant de Ram mais il n'y avait que deux explications possibles. Ou cette interprétation du christianisme était due à un Roux intellectualisé qui essayait d'appliquer à son peuple une religion très ancienne, ou cette prophétie avait un but secret et inquiétant. Pas un instant il ne pensait qu'elle ait pu venir du fond des âges en même temps que ces Roux dont l'origine restait encore si mystérieuse. On avait cru qu'ils avaient été créés par des manipulations génétiques dans un laboratoire dirigé par un certain Oun Fougé mais d'autres chercheurs affirmaient que les Roux avaient commencé d'apparaître avec le froid polaire. Qu'ils étaient directement issus de la préhistoire, d'une petite tribu oubliée dans les zones inconnues de la Sibérie ancienne. Oubliée plus ou moins volontairement, affirmaient d'autres savants.

— Quand nous le ramèneras-tu ?

— Bientôt, dit le Kid ennuyé, très bientôt.

Ram sourit :

— Nous savons que nous pouvons te faire confiance. Tu es le seul homme du Chaud qui nous ait toujours dit la vérité et traités avec justice.

Le Kid se moquait de cette auréole que les Roux dressaient sur sa tête. Il avait hâte de partir, de retrouver Jdrien resté avec sa femme Miele, une ancienne actrice du même cabaret *Miki*.

— Viens voir les huiles.

Les Roux la conservaient, la transportaient dans des moules naturels en glace. À l'intérieur elle devenait épaisse mais ne gelait jamais à cœur sauf exception. Il y avait aussi les cubes de viande, les

tas de poudre d'os. Ram était très fier de leur entreprise et se pavanait un peu comme un P.D.G. Mais le chiffre d'affaires de cette tribu devenait si élevé que bientôt il y aurait des problèmes d'emploi des sommes encaissées. Le Kid devrait en discuter sérieusement avec la horde lorsque le dépôt dans les banques deviendrait trop important pour ne pas être réutilisé. Que décideraient les Roux devant tant de richesses ? Ils avaient assez de sagesse pour ne pas se laisser tenter par une vie similaire à celle que menaient les Hommes du Chaud. Le Kid aimait le confort de son train mais méprisait en secret les mœurs de sybarite du Mikado.

— Je dois repartir. Vous faites de l'excellent travail. Il y aura toujours plus de carcasses de baleines et peut-être que d'autres dépotoirs pourraient être créés pour des tribus nomades.

— Nous allons y réfléchir, dit Ram.

Dans la ville il y avait des centaines de gens qui espéraient posséder un jour ce genre de Dépotoir. Leur déception risquait de provoquer des troubles mais toute décision politique ou économique entraînait des réactions. Le Kid commençait à le supporter avec sang-froid.

— N'oublie pas de nous amener l'enfant prochainement. Nous avons besoin de le voir souvent.

Un petit Dieu vivant ? Le Kid ne pouvait en supporter la pensée. Il lui fallait réfléchir à cette question qui devenait primordiale.

## CHAPITRE VIII

Un colonel de la Sécurité devait arriver d'un instant à l'autre pour régler la situation mais le train privé de Lien Rag était immobilisé dans cette petite station plantée en pleine solitude. À perte de vue on ne voyait que des plaines glacées sans beaucoup d'habitations.

— Jadis on élevait des bovins en dessous, dans les llanos, disait Lien Rag à Leouan qui lui apportait une tasse de thé et des gâteaux.

La jeune femme ne portait qu'un pantalon noir et un sarong noué sur son épaule nue. Il ne faisait que quinze degrés dans le compartiment-salon mais c'était encore trop. Si Lien voulait dormir avec elle la nuit, il devait accepter de couper le chauffage et de laisser tomber le baromètre proche du zéro. Dans la journée elle pouvait demeurer deux ou trois heures dans une pièce normalement chauffée mais devait ensuite s'isoler dans un compartiment plus froid. Il pensait à Jdrou, sa première femme Rousse, qui n'avait jamais pu supporter plus de zéro. Faire l'amour avec elle avait souvent relevé du miracle mais il l'avait aimée justement pour cette constante impossibilité. Il se souvenait encore de la chaleur de son sexe dans lequel il enfouissait le sien.

Leouan le ravissait. Elle se rapprochait un peu plus d'une femme du Chaud mais gardait son exotisme, son charme de fruit défendu.

— Ils ne nous laisseront pas aller plus loin, lui dit-elle. Pourquoi faire appel à un colonel pour traverser la zone interdite ?

— Attendons pour juger.

Skoll avait fini par le convaincre d'aller enquêter en Patagonie. Leouan représentait le conseil d'administration de la Zone

occidentale et lui servirait de traductrice auprès des différentes ethnies du sud.

— Voici un gros blindé sur la voie d'en face.

La petite station était d'installation récente. On avait choisi un nœud ferroviaire, posé des voies supplémentaires pour recevoir les voitures-bureau et d'habitation, abrité le tout sous une structure gonflable. C'était effectivement un très gros blindé puissamment armé d'où descendaient le fameux colonel et sa suite. Pour ne pas attirer l'attention, Leouan alla enfiler une tenue plus chaude sous laquelle elle étoufferait, mais les métis de Roux n'étaient jamais bien accueillis surtout dans ces contrées isolées. Lien craignait même pour la vie de sa compagne. Quelques excités pouvaient ne pas supporter qu'une moitié Rousse soit considérée comme un être humain.

— Colonel Dysling, mes hommages, madame.

Il s'assit très digne, très distant. Il savait qu'il avait affaire au bras droit de Lady Diana mais l'ingénieur glaciologue ne possédait ni le laissez-passer obligatoire, ni la super-carte noire de priorité.

— Nous avons demandé des ordres à notre quartier général. Lady Diana sera certainement contactée. Je suis vraiment désolé de ce contretemps.

— Le fait que je possède un loco-vapeur autonome ne suffit donc pas ?

— Il y a plusieurs personnes dans cette province qui possèdent des véhicules de cette catégorie. Nous les interceptons également. Les Express sont tractés par des locos-vapeur pour la traversée de la Zone. N'étiez-vous pas au courant ?

Lien Rag jugea superflu de préciser qu'il était présent au Magellan Quarters lorsque Lady Diana avait pris cette décision autoritaire qui isolait complètement une région immense. La Patagonie actuelle s'étendait du trentième parallèle jusqu'au pôle Sud.

— Nous devons attendre l'autorisation. Je serais heureux de vous inviter à mon bord en attendant.

— Je préfère rester dans mon loco-car, répliqua Lien Rag.

Le colonel se leva, s'inclina et sortit par le sas. Leouan, qui n'en

pouvait plus, alla ôter sa robe en laine véritable. Dans la Zone occidentale il y avait d'importants élevages de moutons dans des bergeries-serres. Toute la laine était exportée vers la Panaméricaine à des prix fabuleux.

— C'est fichu, dit Lien. Lady Diana va opposer son veto. Elle m'avait déjà menacé de m'interdire cette province.

— Tu avais déjà protesté contre les mesures draconiennes prises par elle ?

— Plusieurs fois. J'ai même visité des villages complètement anéantis par le manque de courant.

Leouan s'assit auprès de lui et lui prit la main, la porta à ses lèvres. Il eut soudain envie d'elle et l'angoisse de l'attente n'y était pour rien. Il la désirait constamment alors que, pendant des mois, il s'était abstenu de toute relation sexuelle. Lady Diana lui avait offert une secrétaire splendide et expérimentée en amour mais elle le laissait froid.

Il embrassa l'épaule dorée, sentit monter le parfum de la douce fourrure fauve qui gainait les seins très gros, très durs.

— Le colonel va revenir, le prévint-elle.

Il dénoua le sarong, découvrit le sein gauche et téta avidement la longue pointe mauve. Elle s'allongeait encore entre ses lèvres et il savait que Leouan pouvait parfois atteindre ainsi le plaisir.

— Le colonel revient.

Elle se leva, disparut, lui laissant un goût de sirop acidulé dans la bouche. Le colonel, revêtu de sa combinaison isotherme réglementaire, s'approchait. Il souriait largement et Lien ne savait comment interpréter cette expression de contentement.

— Lady Diana vous envoie ses salutations et vous remercie d'être venu. Nous sommes désolés d'avoir dû vous retarder dans votre mission mais nous ne faisons qu'appliquer les ordres qui sont stricts.

— Je comprends, murmura Lien, cachant sa stupéfaction.

— Voici une fiche de super-priorité pour votre boîte noire, vous pouvez vous déplacer où vous le souhaitez mais je vous conseille d'éviter certains endroits perdus... Humm... Il y a eu quelques troubles... des événements fâcheux et nous ne pouvons assurer la

sécurité dans tous les petits villages...

— Je m'en souviendrai, colonel.

— Lady Diana vous fait dire que des instructions supplémentaires vous attendront à la base militaire de Patagonie près de Magellan Station.

Il s'en alla et Leouan, le visage grave, réapparut :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je l'ignore et je me méfie.

## CHAPITRE IX

Les instructions de Lady Diana étant codées, il passa une demi-heure à les traduire dans le bureau de son loco-car. Ils stationnaient dans Patagonia Quarters, la formidable base militaire de la Panaméricaine où la cinquième flotte avait réuni toutes ses unités. C'était au centre de la Base que l'on creusait le puits qui devait rejoindre le sol ancien de l'Argentine. De là on creuserait vers le Nord, plus tard vers le Sud, vers l'océan Antarctique. Pour forer dans cette couche de glace, il avait fallu les trois quarts de l'énergie produite par la Centrale de Magellan.

Lien Rag retrouva Leouan pour le repas du soir qu'elle préparait. Il y avait du mouton et des galettes d'un maïs hybride produit par les serres, une variété différente de celle des livres d'agronomie anciens. L'épi mesurait quatre-vingts centimètres de long et avait la taille d'un gros melon.

— Elle m'ordonne d'arrêter les travaux, de réinjecter le courant dans les réseaux civils.

— Que se passe-t-il ? Elle a des remords ?

— Une commission d'enquête doit arriver demain. Pour évaluer les dommages subis par la province. Des gens de la Commission de surveillance des Accords de NY Station. Des béni-oui-oui à quelques rares exceptions près. Mais les formes doivent être respectées. Elle espère que, lorsqu'ils auront constaté que le courant est rétabli partout, ils retourneront vite dans leur superbe palais de NY Station. Sans se soucier des morts de froid et de faim.

Rageur, il engloutissait de grosses bouchées, avalait des gorgées d'une bière légère. Leouan se taisait, comprenant sa colère.

— Un larbin, je ne suis qu'un larbin. Elle ne s'est même pas



étonnée que je sois dans cette région, a cru que j'avais eu vent de cette commission d'enquête et que je venais réparer les dégâts.

— Peut-on renvoyer le courant de cette façon sans prévenir ?

— Non. On doit envoyer une série de signaux, des télex pour avertir les stations les plus petites, les plus éloignées. Signe que certaines sont coupées de tout depuis des semaines, leur dôme ou, le plus souvent, leurs verrières antiques recouvertes par des mètres de glace, défoncées. Y a-t-il seulement des survivants ? Tout le Réseau de Patagonie est désorganisé parce qu'il n'y a plus assez de courant. Seule la ligne du Pôle est intacte car de là-bas proviennent des wagons-citernes d'huile de phoque. Qui alimentent des industries dans le Nord. La ville de Magellan est alimentée à vingt pour cent et ne survit que difficilement. Il y a eu des rapports, fournis par des gens peu suspects d'être des contestataires, qui criaient au secours, annonçaient une catastrophe mais rien n'y a fait.

— Tu vas réinjecter ce courant ? À pleine puissance ?

Il ne répondit pas et prit un fruit, une pomme produite sous serre dans la base même. Pour obtenir cette pomme, pensait-il, il a fallu combien de litres de pétrole, ou de mètres cubes de méthane, les serres militaires fonctionnant grâce aux récupérations des ordures de toutes natures ?

— Je suis le seul à avoir eu connaissance de ce message codé, dit-il à voix basse.

Leouan fit celle qui n'avait rien entendu et débarrassa la petite table. Il y avait un valet à bord du loco-car mais elle avait demandé à Lien de faire tout elle-même. Ainsi elle pouvait aller et venir dans une robe très légère et supporter la chaleur du salon.

— Tu veux boire un alcool ?

— En bois-tu aussi ?

— Une goutte alors.

Elle gardait la prévention des élites Rousses contre l'alcool. Certaines tribus avaient été décimées par l'abus de boissons fortes frelatées. Lien Rag se versa de la vodka et avala le contenu de son verre d'un coup.

Il se sentait humilié et lâche.

— Veux-tu que je te laisse ?

Il parut surpris.

— Je crains que ta décision ne soit difficile à prendre à cause de ma présence.

Il secoua la tête, préférant qu'elle reste auprès de lui.

— Elle n'a aucun doute sur ma fidélité... Non, ce n'est pas le terme qui convient. Il y a fidélité parce qu'il y a accord mutuel... Moi je suis lié à cette créature par un pacte tacite. Elle m'a promis de retrouver Jdrien et peut-être l'a-t-elle déjà fait, réservant cette carte pour me forcer à tout accepter. Elle est allée jusqu'à déboursier dix millions de dollars pour faire libérer une amie détenue dans un train pénitencier sibérien. Une amie, Yeuse, qui pouvait éventuellement savoir où se trouvait mon fils.

Il s'approcha des hublots, manœuvra un petit guichet. Au-dehors, la base était fortement illuminée et deux sentinelles veillaient sur leur tranquillité. Plus loin il distinguait les superstructures fantastiques d'un croiseur lourd. Une masse d'acier qui occupait combien de dizaines de voies déjà, qui atteignait quatre cents mètres de long. C'était le croiseur Rockefeller. Pour le construire on avait utilisé l'acier de tout un parc d'automobiles anciennes. Un chiffre tellement fantastique qu'on ne pouvait le concevoir.

Cent mille voitures retrouvées dans les usines de Détroit, remontées une à une pour les décortiquer. Rockefeller était un type de croiseur lourd. Il y en avait un dans chaque flotte. Puis venaient d'autres unités importantes. Une folie alors que l'acier restait rare.

— On me donne l'illusion du pouvoir. Il n'y a qu'elle qui sait que je ne suis rien. Les autres s'imaginent que je joue le rôle d'une éminence grise. Ils ne se doutent de rien, ils tremblent. Ce colonel Dysling qui nous a interceptés sur le trentième parallèle, il avait peur et quand il a vu que je prenais très bien ses contrôles il a été soulagé. Si Lady Diana avait ordonné de me refouler, il n'en serait pas revenu, le crétin.

Leouan regardait la vodka dans son verre sans y porter les lèvres. Lien Rag se mit à rire, déchira les instructions de Lady Diana :

— Tu peux boire maintenant à ma santé. Je viens de désert  
une fois de plus. Il paraît que pour ne pas se tromper il faut savoir  
choisir le camp des perdants.

## CHAPITRE X

Installé à Kamenepolis depuis deux mois, le professeur Lerys était venu trouver le Kid en lui demandant la permission de créer la première université libre de la Compagnie de la Banquise.

— Accordez-nous quelques vieux wagons, quelques crédits pour le matériel et le chauffage et d'ici quelque temps nous fonctionnerons avec les moyens du bord. Je vais créer un institut scientifique sur les Baleines, un autre sur l'histoire de cette Nouvelle Compagnie. Dans dix ans nos archives seront précieuses.

Le Kid se souvint du professeur Lerys et décida de lui faire accorder une forte subvention par la Municipalité. Le professeur lui demanda un rendez-vous pour le remercier et le Kid le reçut un après-midi.

— Avez-vous songé à créer une section, un laboratoire sur la vie et les mœurs des Hommes Roux ?

— Un de mes professeurs serait intéressé par le sujet mais, faute de moyens, j'ai dû reporter son projet à l'an prochain.

— Je suis prêt à financer personnellement ce genre de recherches. Plusieurs Ethnies habitent la banquise, certaines sont nomades mais il y a la tribu du Sel qui occupe le Dépotoir. Ils sont en train d'évoluer rapidement et peut-être serait-il bon de conserver son histoire, ses coutumes avant qu'elles ne disparaissent.

Il en vint au sujet qui le préoccupait le plus :

— Il serait peut-être judicieux, encore que je ne veuille pas intervenir dans le choix de vos options, de faire des études sur leur religion.

— Il existe des études sur le sujet mais elles sont entre les mains de gens qui craignent que la vérité sur les Roux ne soit un jour

révélée. D'après mes propres recherches il doit exister des documents à Vatican II. Des documents qui dateraient du début de l'ère glaciaire en majorité. Mais il est certain, je ne saurais l'affirmer cependant, qu'un petit nombre de documents lui seraient antérieurs.

— Vous voulez dire que les Roux auraient toujours existé ?

— C'est une hypothèse d'école mais très dangereuse. En Transeuropéenne, par exemple, toutes les recherches sur les Roux sont proscrites ainsi qu'en Sibérienne. Dans la Panaméricaine, toute la littérature les concernant a été, dit-on, détruite. Pour les Néo-Chrétiens, qu'ils soient catholiques ou réformés, les Roux sont l'émanation du Mal, c'est-à-dire du Froid. Les Néo-Catholiques admettent simplement qu'ils sont ingénus tout en vivant dans le Mal, donc susceptibles d'être ramenés au bercail.

— Ils ne pourront jamais en faire des hommes du Chaud ! ricana le Kid.

— En Transeuropéenne, il existe un ethnologue qui a travaillé sur les Roux, Harl Mern, qui a étudié les travaux de ses prédécesseurs. Il existe un livre, *La Voie Oblique*, écrit par le généticien Oun Fougé et diffusé dernièrement clandestinement en Transeuropéenne...

Le Kid soupira. Par un curieux détour on en revenait son ennemi personnel : Lien Rag. Ce dernier avait combattu pour la cause des Roux et c'était lui qui avait retrouvé le fameux livre *La Voie Oblique*.

— En fait, il semble que ces gens-là aient été victimes d'une mystification. Oun Fougé aurait été un généticien génial et fou, comme dans les romans de jadis, qui aurait créé une nouvelle race résistant au Froid. C'est tellement puéril qu'il est difficile d'entrer dans cette hypothèse.

— Mais, fit le Kid effaré, qui aurait eu intérêt à organiser cette mystification ?

— Plus de gens qu'on ne peut le penser. Les Églises déjà, les Compagnies. Elles ont besoin que les Roux restent des sous-hommes, des primates à peine évolués. Voyez ce qui se passe dans ce mystérieux territoire de la Zone occidentale ? Ils ne font pas partie des Accords de NY Station. La Transeuropéenne interdit

l'accès par ses frontières et la Panaméricaine filtre les visiteurs.

— Pour en revenir à la religion de l'Ethnie du Sel, vous savez qu'ils adorent un poisson mythique, la lougre, la louche, la loche rouge ?

— D'autres, c'est le Loup Rouge ou encore la Roue Rouge mais on a voulu laisser croire que ces noms dérivait de ce généticien de génie, Oun Fougé. Oun Fougé n'a certainement jamais existé. Il a été créé de toutes pièces. Il aurait même eu un laboratoire mais celui-ci a été détruit mystérieusement. C'est une histoire abracadabrante.

Le Kid souriait vaguement. Lien Rag avait vécu cette histoire-là et aurait pu répliquer au professeur que dans le fond elle n'était pas aussi farfelue qu'il semblait le croire.

— Avez-vous entendu parler d'une sorte de prophète que les Roux attendraient ?

Le professeur Lerys écarquillait de grands yeux étonnés, des yeux bleus remplis d'une innocence malicieuse qui lui donnait un regard d'enfant. Le Kid ne le voyait que pour la deuxième fois et se demandait comment un tel homme avait pu échouer dans sa ville. Un autre jour il oserait lui poser cette question indiscrete.

— Un prophète ?

— Un homme qui naîtrait ou qui serait déjà né d'une Femme Rousse et d'un Homme du Chaud.

— Pas le contraire, ironisa le professeur. Ce qui prouverait que l'idée vient d'un mystificateur du Chaud.

— Ce serait un réconciliateur des deux races humaines.

— Je comprends bien. Mais c'est surtout un démarquage grossier de la religion chrétienne.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Il y a toujours l'espoir d'un Sauveur, d'un Homme Miracle dans les sociétés primitives et parfois aussi dans les plus évoluées. Mais en ce qui concerne les Roux je ne me souviens pas d'avoir lu ou entendu pareille chose... Ce jeune professeur dont je vous parlais, Ikar, sera peut-être intéressé... Il est vraiment attentif à tout ce qui concerne le Peuple du Froid. Il se rend fréquemment au Dépotoir pour les observer discrètement, attend les tribus nomades dans les

stations perdues de vos réseaux. Je crois qu'il dirigera admirablement ce département futur. Moi, je ne me préoccupe que des migrations des baleines et de leur foudroyante adaptation aux nouvelles conditions climatiques et géophysiques. En moins de trois cents ans elles ont appris, pour survivre, à se déplacer sur la banquise et c'est tout simplement fabuleux. Mais assez parlé de moi. Je voudrais vous dire que je suis heureux que vous accordiez à notre jeune université un peu de votre temps.

— J'ai des projets pour elle. Ne soyez pas inquiet. De bons projets. Elle va devenir la base de notre système éducatif. Ne soyons pas hypocrites. En ce moment, sous couvert d'une compagnie ferroviaire, c'est un pays, une nation que nous sommes tous en train de créer. Un pays qui sera peut-être plus libre que les autres.

— Croyez-vous que ce soit possible dans le cadre des Accords de NY Station ?

— Ne blasphémez pas, dit le Kid avec un sourire amusé. Nous avons tant à faire. Du plus important comme la chaleur, la nourriture, jusqu'au plus anodin comme les distractions, les loisirs. Je dis anodin mais en fait tout est important et tout doit surgir en même temps ou presque du néant. J'aimerais rencontrer le professeur Ikar dès qu'il sera libre. Il doit déjà avoir accumulé des notes sur le sujet ?

— Je le pense aussi. À l'occasion il vous rendra visite.

Le Kid, songeur, se rendit, après le départ du professeur Lerys, dans son appartement. L'affection de Jdrien le submergea mentalement. Pourtant, l'enfant lui tournait le dos et jouait sur le tapis avec un petit train miniature. Mais dans ce flot d'affection projetée mentalement il y avait deux réticences, l'une concernant les Roux que l'enfant voulait visiter, l'autre, plus discrète, avait trait à Lien Rag que Jdrien idolâtrait.

## CHAPITRE XI

Le Président Someghan regarda avec inquiétude les draisines blindées de la police locale de Magellan Station. La Commission d'enquête visitait la grande cité et visiblement aucun des quatre membres n'était rassuré, même Kapul qui prenait un air dégagé.

La température extérieure était proche du zéro mais dans les établissements visités il ne régnait pas plus de dix degrés. Le Président rencontrait des regards hostiles et les draisines ne paraissaient pas impressionner tous ces gens qui regardaient ces hommes en fourrure somptueuse entrant dans des écoles, ressortant effarés pour se rapprocher du centre-ville.

— Il n'y a jamais de marché ? demanda le Président à voix basse.

Lien Rag le regarda en souriant :

— Vous êtes au centre du plus grand marché de la province, monsieur le Président.

— Vous plaisantez ? Je ne vois rien.

— Un marché énorme mais discret. On appelle ça un marché noir, tout se vend ou presque. Mais sachez que pour un peu de farine de soja il faut travailler une journée. J'espère que vous avez observé que ce sont des Volontaires du Chaud et non des Roux qui grattent la glace sur le dôme. Aucun Roux ne s'approcherait désormais de la ville ; il serait abattu sur-le-champ, son cadavre vendu.

— Vendu ? Mais pourquoi ? La fourrure ?

— Peut-être la fourrure mais pour brûler son corps. On commence à brûler les cadavres, monsieur le Président, pour se chauffer. Ce n'est pas facile de faire brûler un corps mais sur un bon



brasier c'est faisable. Il suffit d'un bon tirage.

Il se retourna vers le grand Noir :

— En Africa il y a une centrale thermique qui fonctionne aux cadavres, n'est-ce pas, monsieur Kapul ?

— Mais des cadavres anciens remontés du fond des glaces. Des cadavres vieux de trois cents ans, protesta le Noir.

— Il est possible qu'on vende de la viande de Roux dans les quartiers des confins du Dôme, dit aussi Lien Rag. (Ils venaient tous de faire un bon déjeuner dans leur train confortable et ils n'osèrent pas se regarder.)

— Il n'y a jamais plus de dix degrés nulle part ? demanda un membre de la Commission, un Australasien nommé Ximpur.

— Si nous en trouvons plus, ce sera vraiment un miracle, répondit Lien Rag. Je ne pense pas que ça existe. Il n'y a que vingt pour cent du courant fourni jadis qui parvient dans cette ville. La situation dans les campagnes, les endroits perdus est encore pire. Il y a des chefs de poste, des chefs de station qui ne répondent plus depuis des semaines.

— Voyons, s'écria soudain le Président Someghan furieux, il nous avait été dit que tout était rétabli, que la population ne souffrait d'aucune privation. La centrale n'est donc pas réparée ?

— Il n'y a jamais eu de panne, monsieur le Président. Le courant est détourné. Simplement détourné pour forer un grand trou dans la glace. Un trou qui doit conduire l'humanité vers l'Eldorado.

Le Président le prit à part, très agité :

— Voyons, c'est insensé, inadmissible. Lady Diana ne peut avoir eu l'audace de présenter...

— La situation telle qu'elle existe ? Il faut croire que si.

— Nous devons faire quelque chose. Ce soir. Que la Commission reparte rassurée.

— Je crains que ce ne soit guère possible.

— Il faut que je rentre en contact avec Lady Diana.

Lien Rag le regarda tranquillement :

— Cela me semble hors de propos. D'autre part votre rôle dans cette Commission vous interdit d'entrer en communication avec la

Compagnie incriminée. Quand vous étiez sur le front sibéro-transeuropéen avez-vous demandé aux deux parties d'arrêter le combat ?

— Mais enfin, quel rôle jouez-vous ?

Lien Rag le quitta pour rejoindre les autres membres de la Commission. Ils venaient de pénétrer dans une boucherie où l'on vendait de la viande fossile et uniquement cela. Une viande retrouvée après trois cents ans et que d'ordinaire on ne donnait qu'aux animaux d'élevage, cochons, poules et poissons.

— Les étables sous serre ont dû liquider leur cheptel faute de chaleur. Il y a quelques élevages de lamas qui tiennent le coup. Il aurait fallu introduire le renne qui supporte des températures basses mais cela n'a jamais été envisagé.

— Combien de victimes ? demanda Kapul.

— Nous n'avons aucune statistique officielle.

— C'est fort dommage.

— Au minimum cent mille, au pire un million mais la situation ne fera qu'empirer dans les prochaines semaines. Aucun train de ravitaillement, aucune fourniture d'énergie n'est prévue. La Commission ne doit rester que deux jours. Elle devrait au contraire devenir permanente. Si vous ne décidez pas de rester au moins un mois ils mourront tous.

— On ne décide pas d'un génocide aussi facilement. Il y a quand même une limite, dit le Noir. Le creusement de ce tunnel ne justifie pas tout.

— C'est exact pour un esprit aussi logique que le vôtre, mais celui de Lady Diana fonctionne différemment.

— Ces morts seront une accusation. Ils ne peuvent disparaître facilement. Demain nous irons dans un village perdu, monsieur Lien Rag. Nous trouverons des cadavres témoins. Lady Diana ne pourra pas continuer ainsi et vous le savez.

— D'accord, elle ne pourra pas, dit Lien Rag soudain frappé par cette évidence.

Les morts ne pouvaient pas disparaître miraculeusement. Ils finiraient par devenir accusateurs.

— Je me demande, dit-il le même soir à Leouan, si Kapul n'a pas

mis le doigt sur un secret terrible.

Il s'approcha d'un hublot pour vérifier la présence des gardes. Ils passaient la nuit dans Magellan Station au milieu de gens qui grelottaient de froid et avaient l'estomac vide. Peut-être aurait-il fallu une manifestation violente pour convaincre les enquêteurs de la Commission mais il ne le souhaitait pas.

— Demain nous partons dans les grandes solitudes, là où des gens sont morts sans même l'espoir d'un hypothétique secours.

— Lien, jamais elle ne te pardonnera. Jamais elle ne laissera la Commission rentrer à NY Station.

## CHAPITRE XII

Une fois encore, Lady Diana regarda la fiche que venait de lui transmettre le service de l'immigration. La fiche et la photographie. Comment cette fille avait-elle l'impudence de revenir en qualité d'ambassadrice auprès de la Commission de Surveillance après ce qui s'était passé ?

Sur son clavier d'ordinateur elle composa le code inscrit sur la fiche et obtint la diffusion du film tourné dans le train de l'Immigration sur la banquise de l'Atlantique. C'était bien Yeuse ; elle reconnaissait sa voix, son allure. Qu'est-ce qu'il prenait au Kid de lui envoyer cette femme, qu'est-ce que ça signifiait ? Brusquement, elle était déroutée. Ce nabot, ancien aboyeur dans un cirque, non un cabaret pornographique, osait la défier ? Bien sûr, Yeuse se rendait auprès de la Commission de surveillance mais on ne pouvait aller à NY Station sans la rencontrer, elle.

Elle essaya d'avoir le maximum de renseignements sur Yeuse depuis son départ de la Panaméricaine, fit les manipulations nécessaires pour que toutes les informations soient rassemblées sous un numéro spécial d'identification.

La nouvelle et fragile Compagnie de la Banquise venait faire acte d'allégeance auprès de la Commission et c'était normal. On ne pouvait créer une compagnie même minuscule, même locale sans enquête de la Commission. Mais si le Kid pensait qu'il obtiendrait un jour un siège et deviendrait le neuvième membre permanent, il se trompait. Elle vivante, il ne serait jamais admis. À moins qu'il ne lui remette Jdrien mais c'était de l'utopie. Le Nabot s'était entiché de ce gosse né d'une femelle Rousse et de Lien Rag. Elle en avait presque la nausée, éprouvait un dépit haineux. Lien Rag, qui n'aurait jamais couché avec elle à cause de son obésité, avait

forniqué avec cette chose ignoble. Une femelle couverte de poils et empestant l'urine.

Mais ce jour-là lui réservait une surprise encore plus détestable. Contrairement aux instructions données, la Centrale de Magellan n'alimentait pas la province de Patagonie et la Commission d'enquête, horrifiée, découvrait que les gens souffraient terriblement de froid et de faim. C'était le Président Someghan qui l'avait discrètement alertée par l'intermédiaire de la cinquième flotte.

— Il aurait trahi ?

Elle ne le croyait pas. Lien Rag était le deuxième personnage de la Compagnie. Il ne pouvait avoir accompli ce forfait délibérément.

— Il a agi sous la contrainte.

Mais elle était prise au piège, ne pouvait rien entreprendre sauf se rendre sur place. Tant que Lien Rag serait dans la province, c'est à lui que les fonctionnaires ferroviaires obéiraient. Et si elle se rendait là-bas la Commission d'enquête prendrait sa présence pour une forme de pression. Il fallait agir sans attendre. Sinon, dans une semaine, les autres compagnies sauraient qu'elle avait bafoué les accords.

De ce fait elles s'estimeraient libérées de ces mêmes accords.

— La pagaille monstre ! L'anarchie ! Il ne faut pas qu'ils reviennent.

## CHAPITRE XIII

Le convoi pénétrait avec lenteur dans les cañons formés par d'anciens fjords de chenaux, de détroits appartenant à l'ancienne Terre de Feu. Cette ligne secondaire, composée de deux voies, n'était plus entretenue depuis des mois et le blindé de la flotte qui allait en tête servait également de brise-glace. Sa lame soulevait parfois d'énormes plaques de glace et à plusieurs reprises ses moteurs puissants renâclèrent devant l'épaisseur de la couche. Mais il finissait par ouvrir le passage. Derrière ce blindé venait le train de la Commission d'Enquête. Installés dans le salon panoramique, les quatre membres n'éprouvaient plus l'envie de parler. Le paysage lugubre, encaissé, les angoissait. Parfois, la ligne traversait un ancien lac, une ancienne baie maritime et cette glace bleutée ne leur inspirait aucune confiance.

Depuis longtemps les téléscripteurs se taisaient. Il n'y avait plus de chefs de poste dans les aiguillages, plus de chefs de station dans les villages sous verrières. Il n'y avait plus trace de vie, sauf quelques bandes de loups, des lamas sauvages qui devaient trouver une sorte de lichen pour se nourrir le long des parois verticales de la cordillère des Andes, là où la glace ne parvenait pas à s'accrocher. Il y avait aussi des oiseaux du genre albatros. Un cycle de vie primitif essayait de se poursuivre entre ces trois espèces. Les lamas se nourrissaient de lichen, les albatros des bouses des lamas et les loups des animaux affaiblis, quadrupèdes ou oiseaux.

On avait rencontré deux petites stations qui ne pouvaient que révéler les drames récents qui avaient dépeuplé cette zone. Verrières effondrées sous le poids des glaces, wagons réduits à l'état de carcasses. Un temps, des survivants en avaient brûlé les parties combustibles. Mais il n'y avait plus trace des survivants. Pas un seul

cadavre et les loups, qui désormais pouvaient pénétrer dans les stations en escaladant la glace accumulée, ne justifiaient pas à eux seuls cette mystérieuse disparition. Ni celle des livres de bord qu'un chef de station devait obligatoirement tenir en notant tous les événements, même les plus anodins.

— Les loups seraient-ils papivores ? demandait Lien Rag ; mais son humour ne recevait aucun écho.

Il régnait dans ce salon panoramique une étrange atmosphère et les enquêteurs devaient amèrement regretter leur initiative. Sauf peut-être l'Africanien Kapul qui prenait des notes, des photographies, recherchait des indices dès que le convoi pénétrait dans une station. Derrière le train de la Commission, venait le loco-car de Lien Rag. Leouan avait préféré rester à bord. Par discrétion et aussi pour pouvoir régler à sa convenance la température de son compartiment. Enfin, un autre blindé de la flotte fermait la marche.

La vitesse moyenne ne dépassait pas les trente kilomètres à l'heure. Le circuit prévu était de deux mille kilomètres environ et il faudrait, à condition de rouler nuit et jour, environ cinq à six jours pour l'accomplir. Peut-être moins car on devait rejoindre au sud le grand réseau Antarctique où la moyenne serait rapidement triplée.

— Nous devrions atteindre San Martin dans quelques instants, annonça le haut-parleur.

Le blindé de tête était commandé par un officier supérieur, le Commodore Winston. Il restait en constante liaison avec Patagonia Quarters, donc éventuellement avec Lady Diana et Lien Rag se tenait sur ses gardes. La Grosse Femme ne lui pardonnerait pas d'avoir négligé ses instructions et de guider la Commission dans des régions aussi saccagées par le manque de courant électrique. Mais que pourrait-il faire si les deux blindés qui les encadraient ouvraient le feu et détruisaient leur train et le loco-car ? Lady Diana sacrifierait-elle son meilleur glaciologue ? Sans vanité excessive, il ne connaissait pour l'instant aucun autre ingénieur capable de le remplacer dans sa spécialité. Par exemple, dans le puits foré au centre des anciens U.S.A., il avait déjà repéré un énorme nodule, une masse fantastique, véritable continent de glace dure qui naviguait au sein d'un inlandsis moins dense. Une masse de plusieurs millions de tonnes, véritable sous-marin pouvant

pulvériser toutes les installations dans un avenir proche. Il était le seul à connaître la technique permettant de le stabiliser.

— Café, biscuits, proposait l'hôtesse du train de la Commission, une jolie fille comme les cinq autres qui constituaient le personnel d'accueil et d'hôtellerie.

Des filles qui travaillaient et qui acceptaient de faire l'amour. Lady Diana veillait à tout.

Cette hôtesse s'adressait à Lien et il se rendit compte qu'elle était morte de peur. Ses bras nus étaient granuleux de chair de poule. Il regarda ses cuisses découvertes par la robe très courte, vit le même phénomène.

— Merci, dit-il.

Il aurait voulu la rassurer mais c'était reconnaître qu'un danger inconnu les menaçait.

— Voici San Martin, annonça le Commodore Winston. Nous effectuons une procédure d'approche du sas est.

Leur train s'immobilisa et ce fut l'attente. Une bonne demi-heure. Lien relisait les Instructions Ferroviaires. San Martin était une station de deux mille cinq cents habitants. Son véritable nom était San Martin Star Station. Star désignait un nœud ferroviaire comportant le point de jonction de cinq lignes. Il y avait, outre celle sur laquelle ils roulaient présentement, trois petites lignes à voie unique qui desservaient des stations minuscules de montagne. San Martin était un petit marché régional important. On y trouvait de la viande de lama, de mouton et de porc ainsi que des volailles. Il y avait aussi des entrepôts de lignite.

— Du lignite ! s'exclama le président Someghan. Eh bien, tant mieux. Les gens de cette station ont pu survivre puisqu'ils avaient du charbon pour se chauffer.

— Comment se fait-il, alors, que leur télex reste silencieux ? demanda Lien Rag.

— Il faut attendre, conseilla l'Australasien Ximpur. Le Commodore va bientôt nous informer.

Effectivement, le blindé de tête pénétra sans difficulté dans le sas de la station et peu après ils se retrouvaient tous sur les quais. La verrière n'avait pas souffert du poids de la glace comme si



quelques jours auparavant une chaleur suffisante régnait encore dans les lieux. Lien Rag fonça vers les bureaux de la Compagnie mais ne trouva pas ce qu'il cherchait, le journal de bord du chef de station. Il n'y avait d'ailleurs presque plus d'archives. Pas de traces humaines non plus. Dans un placard, il découvrit des provisions encore comestibles, de la farine, du sucre et des œufs. Il ne pensait pas que le Commodore ou l'un de ses hommes soit venu ici avant lui.

— Tout est intact. Mais il n'y a personne, dit Kapul qu'il rejoignit sur le grand quai qui servait de mail à San Martin.

On y trouvait des arbres en pots, évidemment brûlés par le froid récent.

— Ils devaient entretenir ici une chaleur de serre, murmura Lien Rag, mais Kapul entendit et approuva de la tête.

Plus loin il y avait des bars, des restaurants avec des terrasses. Ils regardèrent les petites tables en faux bois, les nappes à carreaux rouges et blancs durcies par le froid. Un geste et elles s'éparpillaient en morceaux. Dans leurs combinaisons isothermes, ils se sentaient tous presque ridicules dans un endroit où les gens avaient dû se promener en bras de chemise.

— On doit retrouver la chaufferie.

Elle devint visible avec sa cheminée qui trouait la verrière. Tout autour, d'ailleurs, la glace extérieure était noire des rejets de suie. Et, chose encore plus ahurissante, il y avait un stock de lignite suffisant pour entretenir les foyers durant plusieurs semaines. Et dans les entrepôts il y en avait encore des tonnes ; de quoi remplir une dizaine de wagons.

— C'est tout de même étrange, marmonnait le Président Someghan.

Lien Rag surveillait le Commodore Winston. Ce dernier s'efforçait de garder une certaine impassibilité, pourtant il se posait visiblement des questions. Mais il était trop discipliné pour émettre une hypothèse, envisager des recherches.

— Même la morgue est vide, vint leur dire le Transeuropéen, quatrième membre de la Commission d'enquête, un certain Landon qui, à cause de son importante barbe noire, avait du mal à supporter

la cagoule de sa combinaison.

Il devait la séparer en deux parties égales qui remontaient le long de ses oreilles lui donnant une tête d'ourson.

— Et il y a des vivres, ajouta Ximpur qui apportait de la farine de soja durcie dans un récipient en céramique. Les frigos sont encore bien pourvus.

Lien se souvint que San Martin était un marché régional de produits agricoles. Le lignite provenait, lui, d'une petite mine de la montagne, d'une station qui se nommait Punta Negra, une toute petite bourgade de mineurs. Soixante habitants. Leur charbon permettait à une demi-douzaine de stations de se chauffer et de fournir leur courant.

— C'est cette voie étroite qui relie San Martin à Punta Negra, constata le Commodore. D'ailleurs la glace est très noire de ce côté-là. Le trafic n'a pas dû cesser depuis bien longtemps. Punta Negra n'est pas très éloignée, à peine vingt kilomètres mais, selon les Instructions, c'est une voie très dangereuse avec des viaducs et des tunnels. De toute façon, nos véhicules ne sont pas adaptés à ce genre de voie étroite.

— Il y a des draisines, remarqua Kapul. Pourquoi n'irions-nous pas visiter cette station également ?

— Elle ne répond pas à nos télex.

— Peut-être qu'ils ont des difficultés.

— Ces draisines ne fonctionnent pas, déclara le Commodore. Faute de chaleur, les moteurs ont éclaté.

Lien remarqua qu'il paraissait presque soulagé de ne pas être forcé d'aller jusqu'à Punta Negra. Le Président et le Transeuropéen aussi, d'ailleurs. Mais ces deux derniers par crainte du danger et de l'inconfort du voyage. On ne pouvait quand même pas insinuer que Winston avait la trouille et craignait le froid et les difficultés. Le militaire devait soupçonner une vérité très inquiétante, beaucoup plus effrayante que le fait de prendre une draine pour monter vers Punta Negra. Et cette vérité s'étalait sous leurs yeux.

Ici à San Martin où toutes les conditions d'une survie confortable étaient réunies pour que les deux mille cinq cents habitants se moquent bien du détournement de la Centrale

Magellan, il ne restait plus personne. Même pas un cadavre.

— Il faut signaler qu'il reste du charbon, que l'endroit est vivable, facile à remettre en état si on n'attend pas trop, disait l'Australasien.

Le Commodore s'éloigna vers son blindé mais Lien Rag ne crut pas un instant qu'il allait envoyer un message. Il rejoignit Leouan qui allait et venait dans son grand manteau de fourrure beige.

— Nous n'allons pas passer la nuit ici ? demanda-t-elle avec une fébrilité inattendue chez elle. Je ne le supporterai pas.

— Tout dépend du colonel. Mais nous avons intérêt à ne pas perdre notre temps.

— Lien, que se passe-t-il, ici, en Patagonie ?

— Je l'ignore.

— Que deviennent les gens ?

Il secoua la tête. Elle écarta le capuchon de sa fourrure et il craignit qu'on ne la vît sans cagoule protectrice alors qu'il faisait moins trente dans San Martin.

— On dirait qu'ils ont été enlevés un beau jour, comme ça, sans explications.

Depuis son blindé, le Commodore pria par haut-parleur que l'on rejoigne le convoi, le départ étant imminent. Lien Rag regarda une dernière fois autour de lui.

— Tu remontes avec moi ? murmura Leouan.

— Je dois encore rester avec la Commission, au moins jusqu'à la nuit mais je ne partagerai pas leur repas.

— Tu as repéré une hôtesse ? demanda-t-elle en essayant de plaisanter. Elles montrent toutes leurs fesses avec ces collants à résille.

Il lui tapota le bras et rejoignit la Commission. Il accepta un alcool, une fois installé dans le salon panoramique et regarda les fesses d'une hôtesse blonde en train de se pencher vers le fauteuil du Président Someghan, sourit vaguement sans pouvoir dissiper son angoisse. Il avait hâte de rejoindre son amie Leouan pour la prendre dans ses bras, la rassurer. Jamais il n'aurait cru qu'elle puisse se trouver dans un état aussi dépressif.

— Pas mal, hein, murmura Kapul assis près de lui et qui s'imaginait qu'il s'excitait sur les rondeurs de la fille. Tout est prévu pour nous anesthésier et cette nuit la blonde était dans ma couchette. Très experte, insatiable, de quoi annihiler un homme. Mais j'ai vite découvert que ce n'était qu'une machine à faire l'amour. Une machine disponible de toutes ses ouvertures mais machine quand même. Lady Diana avait pensé à tout, sauf que nous viendrions jusqu'à San Martin et que vous seriez du voyage. Qu'avez-vous contre elle, Lien Rag ?

Le glaciologue avala son alcool et regarda le Noir.

— Je suis fatigué d'obéir.

— Vous désirez prendre sa place ?

Lien Rag fut le premier surpris par cette possibilité.

— Je n'y ai pas songé.

— Vous détenez des preuves terribles pour l'accuser et la mettre en minorité au conseil d'administration.

Lien allait répondre qu'il ne possédait pas assez d'actions de la Compagnie pour avoir droit au chapitre lorsque Landon le Transeuropéen se leva pour désigner quelque chose sur la glace.

— Regardez, des Roux. Des Roux morts.

## CHAPITRE XIV

Lien Rag regardait en direction de son loco-car mais ne distinguait pas le visage de Leouan derrière les hublots. Regardait-elle ce spectacle affligeant, arrivait-elle à le supporter ? Il aurait voulu être auprès d'elle mais ce qui se passait là, en contrebas du talus de glace, était important. Onze Roux morts, raidis par le froid et qui paraissaient avoir été frappés en même temps d'un même mal.

C'est ainsi qu'il apprit que Landon, le Transeuropéen, avait fait des études de médecine. Il le vit écarter la fourrure du cou d'un cadavre, puis se précipiter sur le suivant et faire la même chose. Il le rejoignit et le regarda en silence qui examinait un troisième Roux : une femme.

— Une grosseur anormale du cou. La thyroïde. Comme si elle formait goitre, mais je pense que ce sont les muscles qui se sont brusquement enflés pour bloquer le larynx. Ces... ces êtres-là sont morts d'étouffement, asphyxiés par leurs propres muscles. Une épidémie.

— Ils sont affreusement maigres.

— Dénutrition totale. Regardez cette femelle pleine... On voit le fœtus sous sa peau plaquée.

L'enfant était à quelques jours de sa naissance certainement. Lien Rag se souvenait de Jdrou, la petite Rousse qu'il avait aimée, qui avait donné naissance à son fils et qui était morte dans un moment de révolte contre les Hommes du Chaud. Des larmes coulèrent de ses yeux sans qu'il s'en rende compte.

— Maigre à faire peur, disait le Transeuropéen.

Les autres Membres de la Commission, les soldats, le

Commodore se tenaient à distance, certainement surpris de leur attitude et dégoûtés. Mais on ne pouvait apercevoir leur visage derrière les cagoules transparentes. D'ailleurs, si Landon agissait ainsi, c'était par pur réflexe scientifique car lui aussi considérait les Roux comme des animaux sans intérêt.

— Une épidémie ? demanda Lien.

— Tétanos... Ou autre chose... Je ne sais pas... Mais c'est bien un trismus que nous voyons là. Les muscles du cou et ceux des maxillaires sont contractés.

Lien Rag allait de l'un à l'autre et c'est ainsi qu'il découvrit l'espèce de besace en cuir grossier, peut-être du porc mais très mal tanné. Elle était raidie par le froid et il ne put l'ouvrir.

— Étrange, dit Landon, mais ces êtres ont parfois des attitudes imitant le comportement humain. Pour leur apprendre à racler la glace sur les verrières, on doit d'abord le faire devant eux.

Lien jugeait inutile et fatigant de lui parler de la Zone occidentale où des Roux semblables à ceux-ci construisaient une collectivité, une société et peut-être même une nation.

— Le Commodore nous fait signe. Il est temps d'y aller. Ils sont morts et nous ignorons de quoi.

— Croyez-vous que ce soit une épidémie ?

— Vous voulez dire que nous aurions pu attraper le mal ? Je ne pense pas.

Soudain, il se pencha vers un cadavre qu'il n'avait pas examiné et pointa son doigt ganté vers la bouche.

— Ces sortes de grumeaux blancs me rappellent une épidémie de choléra car les vomissements et les selles ont la forme, l'apparence plutôt, de gras de riz. Mais le vibrion est détruit par le froid et ici ce n'est pas cette maladie.

— On dirait de la farine, dit Lien.

Il sortit un couteau de sa gaine de ceinture et en préleva un peu sur la pointe, sous l'œil presque réprobateur de son compagnon :

— Nous n'avons rien pour analyser cette matière.

— Si c'est de la farine, on le saura vite, non ?

— Oui, bien sûr.

Le Commodore les regardait venir, immobile sur la glace dans sa combinaison d'uniforme, sanglé, rigide.

Lien aurait bien aimé connaître ses pensées.

Dans la cuisine du train de la Commission, il délaya la matière dans de l'eau tiédie, sous le regard de la fille qui était la cuisinière. Elle aussi montrait ses fesses gainées de résille mais paraissait surtout écoeurée par ses manipulations. Il fit cuire la pâte obtenue et l'odeur caractéristique lui fit découvrir l'origine de cette poudre.

— Ça sent la pomme de terre, dit la fille avec un air très dégoûté.

— Exactement ce que je pensais.

Le médecin transeuropéen fut surpris par cette trouvaille banale.

— Ils ont dû manger de la farine de pomme de terre ces derniers temps.

— Où l'auraient-ils trouvée sinon dans San Martin ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Pour l'instant je ne sais pas encore.

À la nuit, il profita d'un arrêt du convoi à une jonction d'aiguillage manuel pour rejoindre son amie Leouan dans son lococar et fut surpris de la trouver chaudement vêtue. Elle portait un pantalon enfoui dans des bottes fourrées et un gros pull de laine qui appartenait à Lien.

— J'ai froid.

C'était incroyable, mais l'angoisse modifiait son métabolisme et la rapprochait encore un peu plus de lui, l'Homme du Chaud. Ils se couchèrent et il la serra fortement contre lui.

— Ils sont morts lamentablement dans cette solitude. Une horde misérable comme il en existe sur toute la Terre et je me sens coupable, désarmée. Je voudrais qu'ils puissent un jour vivre dans des conditions meilleures, ne plus mendier un peu de nourritures comme des animaux.

— Tu penses que la Zone occidentale est une sorte de paradis pour les Roux ?

— Je sais qu'il y a à critiquer mais du moins personne n'y souffre de faim ou d'humiliation. Que leur est-il arrivé ?

— Nous ne savons pas. Ils ont été frappés par un mal qui a gonflé, contracté leurs muscles du larynx et des mâchoires et ils sont morts asphyxiés.

— Mais d'où vient ce mal ?

— Pour l'instant il est impossible de le dire mais peut-être que nous en apprendrons plus demain, les jours suivants.

Il la berça jusqu'à ce qu'elle s'endorme mais elle était parcourue de vibrations sourdes et se plaignait doucement dans son sommeil.



## CHAPITRE XV

Une station-cross comme on en rencontrait des milliers dans le monde, une bourgade née autour d'un croisement à angle droit de deux lignes avec une plate-forme tournante, des bureaux de la Compagnie, une verrière provisoire qui finit par devenir définitive en s'étendant de toutes parts pour protéger une douzaine de maisons sur roues, afin d'obéir aux accords de NY Station mais qui, au bout de vingt, trente ans, sont dans l'impossibilité de bouger et prennent racine parce que les roues commencent à rouiller à cause de la condensation et qu'elles s'unissent au rail, se soudent, ne font plus qu'une seule masse. Et si le chauffage est défectueux les stalactites de glace rejoignent les stalagmites pour former des tendons, des ancrages. Et la station vivote au rythme de quelques passages quotidiens. Les employés de la Compagnie disposent d'un salaire qui finit par faire vivre la population avec une petite serre pour les légumes, une étable ou une bergerie.

Celle-ci se nommait Media Cruz Station et il y en avait d'autres dans le secteur mais la Commission, consciencieusement, les visitait toutes, constatait l'absence de courant électrique apporté par les rails, l'absence de chauffage, de ravitaillement et pour finir l'absence même des habitants, qui s'étaient volatilisés.

Le Commodore ne descendait même plus de son blindé, prenait son mal en patience. On finirait par rejoindre le Grand Réseau Antarctique qui ramènerait tout le monde au point de départ et Winston pourrait reprendre ses tâches habituelles dans la Base.

Sans enthousiasme, la Commission fouillait dans les bureaux délabrés, ne trouvait pas de journal de bord ni d'archives, comme d'habitude ; à croire qu'on voyageait dans un pays abandonné depuis un siècle. Lien Rag passait d'une maison mobile à l'autre,

contemplant avec accablement le mobilier médiocre, enfin le peu qu'on n'avait pas brûlé dans des poêles fabriqués avec de vieux tonneaux d'huile de phoque. Il entendait craquer le plancher sous ses pas et avait parfois l'impression qu'il passerait à travers sous peu.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, disait le Président Someghan quelque part sur le quai voisin.

Deux quais qui se coupaient en angle droit, voilà les deux rues de Media Cruz. Deux quais en bois que seul le froid gardait rigides. Du temps où il existait un chauffage, ils avaient dû devenir spongieux d'humidité, peut-être même vermoulus. Lien se disait qu'on oubliait trop souvent que les vers, certaines catégories, avaient survécu dans les bois, par exemple, poursuivaient leur travail tant que la température le permettait.

— Lien ?

Leouan se trouvait vers une petite maison étroite qui servait de magasin d'alimentation mais les rayons étaient vides. Il ne restait qu'un peu de savon, du sel, des objets sans grande utilité comme des peignes, des aiguilles à tricoter, des jouets pour enfant. Du moins il pensait que c'était cela ces affreuses poupées informes en plastique bourré de déchets.

— Regarde.

Un paquet très dur sur une étagère en hauteur.

Leouan avait dû monter sur le comptoir pour le découvrir. Il gratta le dessus avec son couteau, ôta la gaine protectrice.

— Du sucre ? demanda son amie.

— Je ne sais pas.

Il la vit mouiller son index de salive et le rouler dans cette sorte de poudre, retint son geste alors qu'elle portait le doigt à sa bouche :

— Non... C'est peut-être dangereux.

— Tu crois ?

Il n'en était pas sûr, ne possédait aucun moyen pour le vérifier.

— Nous allons l'emporter.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Tout à l'heure.

Dans la minuscule cuisine du loco-car il fit une pâte avec cette farine et la mit ensuite à cuire. Une odeur de pomme de terre s'éleva.

— C'est de la farine de pommes de terre déshydratée. La même que j'ai trouvée dans la bouche de cet Homme Roux mort.

Elle regardait le paquet avec inquiétude :

— Cette farine serait la cause de la mort des miens ?

— Je n'en sais rien. Il faut que je la fasse analyser dès que possible.

— Tu vas en parler à la Commission d'enquête ?

— Pas pour l'instant.

Le convoi roulait vers l'est désormais, à la rencontre du Grand Réseau. Dans quelques heures ils retrouveraient la civilisation, celle des grandes voies ferroviaires puisque le Réseau Antarctique en comportait au moins une centaine.

## CHAPITRE XVI

À bord de son Train Blanc griffé de trois bandes dorées, symbole qui incluait l'origine rousse de Jdrien dans sa réussite, le Kid retournait vers son cher volcan Titan à des kilomètres de cette ville, Kamenepolis, qu'en définitive il n'aimait pas tellement. Son expansion lui échappait en partie et elle devait son attrait, sa légende à ces chasseurs de baleines qui lui fournissaient sa principale richesse. Dans l'esprit du Kid, la richesse de la Compagnie devait provenir de plusieurs sources. Il voulait créer des industries dès que la production électrique atteindrait un niveau sans précédent. La mégapole lui échappait, lui semblait-il. Les Harponneurs constituaient une caste riche et dédaigneuse et il les redoutait dans le fond. C'étaient des hommes très forts, très musclés, intrépides, grands mangeurs, grands buveurs et qui faisaient des plaisanteries sur les femmes. Le Kid n'aimait pas cet étalage de virilité, de sensualité et de rudesse. En créant la première université de la Compagnie avec l'aide du professeur Lerys, il espérait affiner les mœurs qui étaient celles d'une ville nouvelle dans un pays de formation récente. Il avait assez vu de ces vieux westerns de cinéma retrouvés dans les fouilles subglaciaires pour flairer les dangers de cette cité.

Dès qu'il le pouvait, il s'enfuyait en direction de Titan, le volcan, son ami monstrueux qui bientôt fournirait toute sa puissance aux habitants de la Banquise. Des milliards de calories. De la chaleur et, par voie de conséquence, de la nourriture.

Cette fois, et c'était une première, il voyageait avec Miele et Jdrien. Son célèbre Train Blanc d'ordinaire en stationnement à Kamenepolis fonçait à toute vapeur vers l'Est. Et le Kid faisait admirer sur le trajet les dernières installations de colons. Il y avait

déjà plusieurs stations baleinières mais aussi des fermes d'élevage de poissons. La Compagnie encourageait toutes ces initiatives en fournissant l'eau chaude, celle qui dans un pipeline calorifugé amenait l'eau puisée dans l'environnement même du volcan.

— L'eau chaude est gratuite et avec elle on obtient de l'électricité grâce à des turbines spéciales. On chauffe les serres de culture et d'élevage. Bientôt on créera des prairies artificielles pour les rennes que nous importerons. J'irai en Sibérienne ou en Transeuropéenne acheter les reproducteurs les plus beaux.

Mais, entre chaque station, s'étendaient des kilomètres de banquise, parfois des centaines de kilomètres et on ne pouvait oublier qu'à certains endroits la couche de glace était amincie par des courants chauds, la proximité de volcans sous-marins. Entre la grande cité et le volcan on avait aménagé le réseau qui désormais reposait sur des viaducs d'une solidité à toute épreuve. Des machines réfrigérantes entretenaient le refroidissement de la glace mais dépensaient une très grosse quantité d'énergie. Tant que la Centrale thermique Titan I ne serait pas terminée, il devrait refuser d'autres créations de stations, de fermes ou d'établissements industriels. Il avait reçu une proposition assez gigantesque d'un groupe d'ingénieurs qui voulaient distiller l'eau de mer, en retirer les métaux qu'elle contenait. Mais lui pensait aux nodules qui gisaient dans les fonds, boules de différentes tailles, agrégats de métaux ferreux et non ferreux d'une pureté extraordinaire, mais pour les ramasser à des milliers de mètres sous l'eau il fallait créer une technique nouvelle, fabriquer des engins qui seraient en totale contradiction avec les accords de NY Station. À moins, pensait-il avec une amertume ironique, qu'il ne construise un chemin de fer sous-marin et des convois amphibies, ce qui relevait de l'utopie.

La Banquise s'imposait, immense, impressionnante avec parfois un énorme troupeau de baleines dans le lointain en train de fracasser la glace à grands coups de queue. C'était un danger permanent. Ces monstres, capables de se frayer un passage lorsque la banquise ne dépassait pas trois mètres d'épaisseur, ne renonçaient qu'au-delà de ce chiffre. Mais ces troupes énormes susceptibles de nager des heures sous la glace pouvaient un jour remonter tous ensemble sous le viaduc. Des milliers de bêtes pesant

des tonnes, entre cinquante et cent tonnes chacune, remontant comme des boulets de canon du fond de l'océan Pacifique...

Un cauchemar auquel le Kid pensait souvent. Faisant céder la glace la plus épaisse, sauf dans les endroits où la température de la mer autorisait une banquise de plus de cent mètres ; non, aucune banquise normale n'y résisterait.

Il lui fallait organiser de grands chenaux pour les migrations. Surélever le viaduc. Mais les pêcheurs utiliseraient ces passages aquatiques lorsque les troupeaux de baleines terrestres deviendraient plus rares. Pour l'instant elles passaient toutes à l'est de Kamenopolis, mais ces bêtes si intelligentes comprendraient un jour qu'elles s'offraient elles-mêmes aux harponneurs et modifieraient leur trajet. Pour créer des chenaux, contrairement au viaduc, il faudrait réchauffer la banquise pour la faire fondre. Un casse-tête constant qui empêchait le Kid de dormir plus de quatre heures par nuit mais dont la résolution faisait partie des grandes joies de sa nouvelle vie de maître d'œuvre. Maître d'œuvre d'une Compagnie ferroviaire appelée à un avenir prodigieux, maître d'œuvre d'un pays nouveau, d'une nouvelle façon de vivre. On le pressait d'établir des règles, une sorte de constitution.

Il promettait toujours mais retardait le moment de légiférer, laissait agir au coup par coup. La structure la plus solide était donc la Guilde des Harponneurs, puis le Syndicat de la Compagnie.

— Kid, j'ai peur.

Miele venait de le rejoindre près de la baie panoramique et se serrait contre lui.

— J'ai peur de la Banquise. C'est effrayant cette glace à perte de vue quand on sait qu'en dessous il y a des gouffres d'eau noire.

— Tout est contrôlé. Les viaducs sont éprouvés pour des milliers de tonnes. Notre train n'est qu'un grain de poussière pour cette construction. Même si les groupes produisant du froid tombaient en panne, il faudrait des mois pour que la glace, dans les zones les plus tempérées par l'océan, devienne dangereuse. Crois-tu que je t'entraînerais ici si je n'étais pas sûr de mon fait ? Toi et le petit ? Les deux êtres les plus chers que j'ai au monde ?

— Je sais, Kid, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi effrayant. Je sais que c'est grandiose, que tu puises dans cette vision la certitude

d'accomplir une grande œuvre mais moi je ne suis pas faite pour un pays aussi vaste, aussi démesuré. Je suis Transeuropéenne et avant que le cabaret *Miki* ne m'entraîne en Sibérienne je n'avais connu que des provinces striées par les réseaux dans tous les sens. Il y avait toujours une station même minuscule, une ferme sous globe pour arrêter ma vue et me rassurer. Ici mon regard se perd dans les brumes lointaines et je me dis qu'il y a des milliers de kilomètres devant moi, que la Panaméricaine est au bout, accessible.

— Un jour elle sera à trois jours d'ici.

— Et la nuit, je ne pourrai pas dormir. Nous allons rouler sur cette glace qui repose sur l'eau ? Il n'y a pas un seul endroit où elle s'accroche à du solide, à une terre ?

— Si, il y a quelques endroits, murmura-t-il. Quelques îles anciennes. Titan est lui-même une île.

Vers le soir, ils croisèrent un long train de marchandises qui roulait vers Kamenopolis. Un train de cent deux wagons.

— Regarde notre richesse.

Il y avait des wagons de soufre, des wagons de lave.

— Tu te rends compte ? Nous fournissons pour la première fois un matériau solide, résistant, décoratif. Et avec la lave on peut fabriquer du mortier. Il est possible que cette nouvelle production modifie un jour lointain toutes nos façons de vivre.

Il ne pouvait serrer Miele contre lui sans être ridicule puisqu'il lui arrivait sous le bras mais il la prit par la taille. Elle ne l'aimait pas avec une passion effrénée mais elle l'estimait, le respectait. Quand il lui faisait l'amour – il n'osait pas toujours, d'ailleurs, gardant un complexe de timidité –, il la rendait aussi heureuse que s'il avait été d'une taille normale et très beau.

— Regarde, des Roux.

Elle se retourna mais Jdrien, mystérieusement prévenu, était déjà debout contre un hublot et il tapait de ses petits poings pour attirer l'attention de ces trente à quarante êtres du Froid qui marchaient le long des voies. Ils durent percevoir son appel télépathique plus que le bruit de ses petits coups. Ils se retournèrent tous et le Kid eut même l'impression qu'ils se prosternaient. Mais non, il avait dû rêver.

— Titanpolis, murmura-t-il. Ce sera celle-là ma ville, la plus fantastique des villes où il régnera une température si douce que les gens vivront comme autrefois. On ne tolérera que les belles maisons mobiles, les quais immenses. On cultivera des fleurs partout et des arbres. On dit que la lave pulvérisée est très fertile.

La nuit venait dans ces solitudes. Un jour il y aurait des dizaines de convois dans les deux sens et les gens oublieraient la Banquise. Un jour, il existerait des stations rapprochées et l'on passerait de l'une à l'autre en croyant qu'il s'agissait de la même cité. Elles masqueraient l'immensité de la banquise.

Lorsqu'il se rendit compte que Miele, sur l'autre couchette, ne dormait pas, il alla lui préparer un mélange d'alcool ainsi qu'un baume nervin, insista pour qu'elle avale le tout. Lui non plus ne dormait pas. En réalité, outre les troupes de baleines, il existait d'autres dangers. L'écorce terrestre soumise à des pressions fantastiques par les glaces engendrait des séismes terribles. La banquise, qui était d'une fragilité extrême même aux endroits les plus épais, pouvait s'ouvrir et engloutir les installations. Il y avait des précédents fameux dans la Sibérienne. Des volcans pouvaient naître d'un coup et tout anéantir. Mais il y avait surtout le pipeline d'eau chaude qui alimentait Kamenepolis. Il pouvait se rompre. Une simple fuite non détectée userait le viaduc sournoisement jusqu'à ce qu'il s'effondre sous le poids d'un convoi. C'était une folie d'alimenter cette ville qui s'était créée à son insu. Dès que possible, on remplacerait l'eau bouillante par l'électricité.

Il ne dormit que deux heures avant le lever du jour et passa dans la salle à manger où son valet lui servit du café très noir et des pâtisseries orientales. C'était le Mikado qui lui avait donné cette gourmandise mais elle se limitait à ces gâteaux. Il n'avait jamais envié cette vie de mollesse et de jouissance qu'affectionnait son associé.

C'était également pour le fuir qu'il rejoignait si souvent Titan. Le monstrueux temple hindou du Mikado ne pouvait encore emprunter le réseau de la Banquise. Pas avant un an, plus sûrement deux. Le Kid était le seul maître dans ces régions sauvages et l'appréciait. D'ailleurs, le Mikado manquait d'envergure, de lyrisme. Il ne songeait qu'au profit immédiat, aux royalties. L'huile de



baleine suffisait à faire son bonheur et il ne comprenait pas que son associé sacrifie tant d'argent, de temps et de fatigue à vouloir créer une Compagnie encore plus puissante.

— La Banquise, disait-il. La Banquise mais c'est immense, trop grand pour nous. Autrefois, le Pacifique occupait cent quatre-vingts millions de kilomètres carrés. Mettons que l'Australienne en moins, ainsi que quelques autres possessions sibériennes et panaméricaines elle représente cent millions de kilomètres carrés. C'est encore trop, beaucoup trop. Le plus grand pays du monde avant l'ère glaciaire était l'U.R.S.S. avec vingt-deux millions de kilomètres carrés et vous en voulez cinq fois plus ?

— Pourquoi pas ?

— Vous êtes insatiable.

— Non, je veux créer le plus beau pays du monde.

— Le plus dangereux. La Banquise ne sera jamais sûre et vous le savez.

— Nous trouverons une technique pour la rendre sûre. S'il le faut nous l'ancrerons dans le fond de l'océan comme jadis les grandes plates-formes pétrolières et industrielles.

Le Mikado le regardait alors comme s'il voyait un être bizarre. Il s'enfonçait dans ses coussins de duvet fin, recouverts d'une soie très ancienne retrouvée sous la glace et piochait de ses mains grassouillettes dans les ravers de douceurs. Pourtant, le Mikado était un métis né d'une Femme Rousse et d'un Homme du Chaud. Mais il voulait l'oublier et se réfugiait dans les voluptés rares et les spéculations intellectuelles. Il affectionnait les anciens livres de philosophie qu'il achetait à prix d'or à des colporteurs. Chaque matin il y avait toujours foule dans ses antichambres et des marchands d'objets anciens de toute nature venaient lui montrer leurs trésors préglaciaires.

## CHAPITRE XVII

Comme il l'avait souhaité, le Train Blanc se présenta à la nuit face à Titan. Le viaduc contournait le volcan à très grande distance mais il y avait une ligne importante pour s'approcher de la Centrale en construction. Il y avait aussi d'autres centrales plus petites pour les fournitures locales d'électricité et surtout les formidables installations qui pompaient l'eau bouillante à proximité et la renvoyaient dans le pipeline.

— Oh ! dit Jdrien en pointant son doigt vers l'étoile rouge qui apparaissait dans le lointain.

Même une ville immense, puissamment éclairée, ne pouvait donner cette impression-là. Le creuset de Titan se situait à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la Banquise et sa lueur pouvait rappeler une étoile d'autrefois.

— Mon Dieu, murmura Miele et le Kid tressaillit.

C'était la première fois qu'il découvrait une trace de religiosité dans le comportement de sa femme. Ce n'était plus une expression courante et ceux qui invoquaient ainsi un être suprême le faisaient en général avec une intention arrêtée de montrer leur croyance.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, se hâta-t-elle d'ajouter.

Il se demandait si Miele ne se rendait pas chez les Néo-Catholiques à Kamenepolis. Il y avait plusieurs églises qui s'étaient installées. Modestes pour le moment mais il se promit d'en surveiller dorénavant la prolifération. Il ne voulait pas que ces gens-là deviennent une puissance occulte dans la Compagnie de la Banquise, dans son pays.

En se rapprochant, l'étoile grandissait et le feu de la terre commençait de ruisseler en lueurs étranges dans ce monde voué au

bleu, au blanc, au gris. Il y avait des bouillonnements rouges d'où s'échappaient des écharpes dorées et la nuit prenait une teinte chaude. Miele se retourna et vit l'horizon noir vers l'ouest, comprit ce que signifiait, pour le Kid, ce monstre qui poussait à travers la Banquise un groin fabuleux.

— Notre trésor, notre Dieu, dit le Kid en souriant. La première super-centrale sera suivie d'autres. Il peut fournir des millions de kilowatts. Et nous construirons d'autres viaducs pour nous aventurer vers le nord, à la recherche de nouveaux volcans. Je suis certain qu'il y en a d'autres. Les harponneurs m'ont montré des baleines qui portent des traces de brûlures sur leur peau, parce qu'elles se sont trouvées à proximité d'une éruption. Nous avons des gens qui vont étudier leur migration et nous saurons d'où elles viennent. Nous retrouverons la chaîne de ces volcans perdus dans la banquise et ils seront les piliers de notre Compagnie.

C'était toujours le même discours mais il ne s'en lassait pas. Il savait que Miele l'écoutait par politesse pleine de tendresse mais Jdrien lui paraissait fasciné par ses paroles.

— Et si un jour..., commença Miele.

Puis elle secoua la tête.

— Tu veux dire s'il explosait ? Oui, ça peut se produire mais pourquoi cela arriverait-il ?

Le train ralentissait. On apercevait des lumières artificielles. D'énormes tuyaux coudés, accouplés par batterie de dix, plongeaient dans la Banquise à la limite de la fonte des glaces. Il y avait les petites centrales qui lâchaient des nuages de vapeur dans un air réchauffé si bien que le panache blanc ne se solidifiait pas tout de suite.

— Ça commence à prendre tournure, hein ? Le Centre industriel va grandir. Nous exploiterons les laves, comme un minerai, nous leur ferons donner tout ce qu'elles recèlent.

Miele se demandait si elle préférerait la nuit sauvage de la Banquise ou cette lumière palpitante qui provenait des éclairs coléreux du monstre. Le Kid pensait-il vraiment avoir apprivoisé la nature ?

— Si Yeuse réussit, nous recevrons enfin la première turbine, les

générateurs. Je ne me fais pas d'illusions. La Panaméricaine va construire d'énormes centrales elle aussi et toute son industrie de gros matériel électrique ne produira que pour l'usage intérieur mais nous pouvons monnayer ces achats. Lady Diana aura besoin de tout le monde, de nous aussi.

Le lendemain, ils approchèrent de Titan et bientôt ils purent ouvrir leur cagoule. L'air atteignait une température raisonnable.

— Si on continue, on aura vraiment chaud, dit le Kid.

Jdrien se débarrassait soudain de sa fourrure et se mettait à courir vers cette zone dangereuse où la glace devenait une sorte de pâte mouillée.

— Jdrien, reviens.

L'enfant s'arrêta, hésita puis revint. Miele poussa un soupir de soulagement. Elle avait très peur. Elle regrettait Kamenepolis construite pourtant sur la banquise elle aussi, mais on finissait par l'oublier au fur et à mesure que la ville s'accroissait. Pourtant, il y avait eu des drames, des quartiers entiers engloutis et l'arrivée de l'eau chaude posait de graves problèmes de sécurité. Il fallait produire du froid sous la Banquise pour la consolider sous les quais de plus en plus nombreux.

— Tu vois la centrale. Elle répond aux normes. Elle pourra se déplacer sur ses rails, comme une aciérie panaméricaine. Nous n'avons pas triché avec les accords. Ils peuvent nous envoyer une commission d'enquête, elle ne trouvera rien à nous reprocher.

« C'était rassurant », pensait Miele. Le Kid restait fidèle aux rails, ne cherchait pas à agir différemment des autres compagnies et elle en oubliait presque sa terreur de la Banquise. Elle n'aurait pas supporté qu'il se mette hors la loi comme l'envisageaient quelques fous qui naviguaient sur les glaces avec des traîneaux à moteur, à chiens ou même à voile. Jamais elle n'aurait pu l'approuver. Le rail lui avait apporté la chaleur, la nourriture, la sécurité et en dehors de lui il n'y avait qu'une aventure douteuse. La sagesse des anciens qui avaient dû affronter les premiers froids ne pouvait pas être remise en question. D'ailleurs, les prêtres néo-catholiques prêchaient le respect des Accords de NY Station et déclaraient que toute autre conception de la vie n'était que dépravation de l'esprit et danger pour les âmes.

— De cette passerelle, nous pourrons voir le volcan, lui dit-il en lui désignant un énorme pont transbordeur qui roulait sur les rails et les enjambait à une hauteur vertigineuse.

— Tu veux m'entraîner là-haut ! fit-elle horrifiée.

— Ne crains rien, il y a un ascenseur.

Elle se laissa convaincre et jamais elle ne s'était trouvée à pareille hauteur. Elle osait à peine ouvrir les yeux bien que le spectacle du volcan en activité soit hallucinant. Non seulement il y avait les couleurs violentes de la puissance rageuse de la lave en fusion qui s'écoulait comme une cascade depuis le cratère, mais il y avait le bruit.

— C'est comme la guerre, dit-elle.

Le Kid entendit et se souvint de cette terrible bataille sur le front de l'est entre les armées transeuropéennes et sibériennes. Le choc des unités cuirassées, des trains blindés, les missiles innombrables, l'explosion des cœurs atomiques des cuirassés qui s'enfonçaient dans la glace, disparaissaient avec leurs équipages. Oui, c'était le même bruit, le même grondement.

Le cratère déversait sa lave comme l'aurait fait un ouvrier de fonderie avec son creuset et le flot se séparait vite en deux. Le plus gros bondissait en un saut formidable. Jusqu'à la mer d'où s'élevaient des vapeurs sulfureuses épaisses tandis que l'autre, plus petit, musait, serpentait sur la pente la plus douce et se divisait en ruisseaux multiples avant d'atteindre la mer à son tour mais très loin, à des kilomètres. Depuis qu'il l'avait découvert, Titan avait augmenté sa surface environnante. La première fois il avait pu en faire le tour aisément mais maintenant ce n'était plus possible. La lave refroidie était recueillie par des dizaines de travailleurs, empilée dans des wagonnets puis chargée dans des wagons ouverts.

— Bientôt, il y aura un train par jour, tu verras.

Avec cette production on paierait les dépenses de fonctionnement de la première centrale. Pour l'instant elle n'était qu'une immense plate-forme semblable à ces drôles de bateaux d'autrefois, les porte-avions.

— Tu as vu les Roux ?

Le Kid sursauta et regarda dans la direction que lui désignait

Miele. Là-bas, de l'autre côté du réseau, derrière des grillages de protection, il y avait une tribu de quarante personnes au moins qui levaient la tête vers eux. Un coup d'œil à Jdrien lui suffit. L'enfant avait depuis longtemps tourné le dos au volcan et fixait ses frères de race. Il était en train de dialoguer mentalement avec eux. En fait il s'agissait surtout d'une sorte de monologue actif. L'enfant projetait ses pensées, souriait de celles des autres mais lui seul était télépathe. Les Roux, eux, ne l'étaient que faiblement et encore pas tous.

— Jdrien...

Miele le retint :

— Sois patient.

— Je ne veux pas qu'ils le considèrent comme une sorte d'idole vivante. Ce n'est qu'un enfant. Soit, il est télépathe mais pour ces primitifs c'est une sorte de don surnaturel. J'ai lu des livres anciens. On avait atteint une certaine connaissance de cette faculté peu avant le cataclysme vers les années 2050.

— Il est heureux. Il retrouve sa mère.

— Crois-tu ?

— Il ne l'a pas oubliée.

— À quelques mois ?

— Il a un cerveau différent du nôtre. Tout y est classé de façon définitive et ne s'altère pas comme nos souvenirs dans notre mémoire.

— Tu dis des choses insensées. Il s'agit d'un enfant. Simplement d'un enfant. Si vous basculez tous dans une sorte d'adulation permanente nous ne pourrions pas l'élever comme un enfant doit l'être.

Il s'approcha de Jdrien qui maintenant était presque aussi grand que lui. Dans un an la différence serait comblée mais l'enfant ne le confondrait pas avec un frère ou un camarade de jeu. Il savait que le Kid était comme son père, un adulte.

— Viens, maintenant.

En bas, les Roux paraissaient très agités. Ils discutaient, avec leur langage plein de grognements, leurs gestes. Ils devaient appartenir à l'Ethnie du Sel, comme l'enfant.

— Nous descendons, Jdrien.

L'enfant eut un réflexe coléreux qui atteignit le cerveau de son père adoptif comme une vrille. Il sursauta et recula.

— Jdrien, si tu as quelque chose à me reprocher, fais-le de vive voix et non par la pensée.

L'enfant se retourna lentement et en bas la tribu se figea dans des attitudes diverses comme si les Roux appréhendaient une catastrophe.

— Je veux aller les voir, les approcher, les toucher. J'ai besoin de leur fourrure contre la mienne.

— Nous rentrons chez nous. Viens à l'ascenseur, dit le Kid.

Un instant, il eut peur que le petit garçon ne se cramponne aux structures d'acier, mais non, il accepta de lui donner la main pour se diriger vers l'ascenseur.

## CHAPITRE XVIII

Depuis combien de temps ce rat était-il prisonnier dans cette cage de verre ? Qui l'avait enfermé là dans ce cube transparent percé de quelques trous gros comme le doigt pour l'aération ? Ce n'était pas à la suite d'un jeu cruel ou par sadisme. Dans cette nouvelle station-cross, celle-là s'appelait Madré Cruz Station. Au centre d'une jonction en angle droit de deux voies secondaires. Le Pampero s'acharnait sur la verrière dont les plaques de verre cliquetaient sous l'assaut du vent. Les piliers en fonte décorée de feuillages gardaient des traces de peinture verte et s'agitaient comme des arbres d'autrefois sous la tempête. Le Pampero soufflait avec une telle violence qu'il arrachait une écume de neige à la crête des congères pour en mitrailler la petite station. Pas si petite que ça. Au moins cinquante maisons mobiles ; quatre-vingts à cent familles avaient vécu là. Il y avait une boutique d'apothicaire et dans cette boutique le rat dans sa cage de verre. Dans un coin, une soucoupe à deux compartiments pour l'eau et la nourriture, mais visiblement l'animal n'avait rien absorbé depuis des jours. Il vivait pourtant. Maigre, noir parce que depuis longtemps captif, sinon les rats des Glaces prenaient un pelage blanc très épais, très soyeux. On en faisait des manteaux confortables. Dans certaines régions ils atteignaient cinquante centimètres sans la queue. On disait qu'ils creusaient des terriers dans la glace jusqu'à l'ancien sol et qu'ils avaient un flair inouï pour retrouver des endroits remplis de nourriture, églises, salles de cinéma où, trois siècles auparavant, les gens avaient cru trouver un refuge contre le froid, entrepôts de vivres, bibliothèques, forêts subglaciaires. Certains les pistaient pour ensuite creuser des puits, des tunnels en spirale pour descendre au fond récupérer les richesses d'une civilisation



disparue.

— Je reviens, dit Lien Rag.

Il retourna vers son loco-car sans se préoccuper de la Commission qui inspectait Madré Cruz Station sans beaucoup d'enthousiasme. Visiblement ils en avaient assez, désiraient rentrer à NY Station. Ils ne savaient que penser de ces multiples stations vidées de leurs habitants. Ils allaient fournir des rapports accusateurs, des photographies impressionnantes, des relevés de températures indiscutables puisqu'ils disposaient d'appareils plombés. Lien Rag pénétra dans son compartiment, prit le paquet de farine de pommes de terre et retourna vers la boutique d'apothicaire. Les quatre membres de la Commission lui paraissaient désormais stupides, enfantins, sûrs de leur immunité. Jamais Lady Diana ne permettrait qu'ils retournent à NY Station. Ils étaient des morts-vivants et lui ne pouvait rien pour eux. Il les avait entraînés dans cette aventure sans imaginer qu'elle serait aussi dangereuse.

Leouan avait laissé tomber quelques morceaux de glace dans le cube de verre et le rat les grignotait voracement de ses dents jaunes qui dépassaient de deux centimètres de sa gueule. En trois cents ans, cette race s'était adaptée aux nouvelles conditions climatiques et leur colonie atteignait parfois mille ou deux mille individus. Ils pouvaient creuser la glace à une allure folle lorsqu'il s'agissait d'atteindre un tas de nourriture. Ils se relayaient dans la galerie, pissaient sur la glace pour la faire fondre, avalaient le surplus. Nuit et jour. Mais en une nuit ils pouvaient descendre à moins cent mètres.

— Il avait surtout soif.

— Maintenant il acceptera de manger, dit Lien en découpant un morceau de farine de pommes de terre pour le pousser dans l'un des trous.

Il en laissa ainsi tomber quatre et ils attendirent.

— La Commission a fini son travail, dit Leouan. Maintenant c'est de la routine. Pas de journal de bord dans les bureaux ferroviaires, pas d'habitants, même pas un cadavre, comme si un aspirateur géant avait vidé la bourgade.

Un coup de Pampero lui coupa la parole. Une tuile de verre

tomba devant le magasin et éclata en mille morceaux sur le quai. Dans combien de jours le vent aurait-il détruit Madré Cruz Station ? Il accourait depuis le pôle Sud chargé de poussière de glace qui nivellerait tout en quelques jours, deux semaines maximum. On ne verrait plus trace de rails. Lady Diana sacrifiait un immense territoire à sa folie.

— Donc pas de journal de bord, pas d'habitants, température entre moins trente et moins cinquante, plus d'électricité dans les rails.

— Il dévore.

Le rat se goinfrail. Il avala les morceaux en quelques secondes puis se dressa sur ses pattes arrière, atteignit le haut du cube en griffant les parois. Les griffes aussi avaient grandi en trois cents ans. De véritables outils tranchants capables de lacérer la gorge d'un homme en un seul coup.

— Il a le ventre blanc et encore fourni, dit Leouan. On a envie de le prendre dans ses bras.

Lien se révolta. Il conservait la vieille répulsion de sa race pour les rongeurs de ce type. Leouan appartenait à un peuple qui devait affronter journellement les créatures qui vivaient dans le froid et n'avait pas la tête farcie de légendes horribles.

— On nous appelle, dit Lien.

— Ils en ont marre. Ils pensent que dans deux heures nous roulerons sur le grand Réseau Antarctique et que ce cauchemar sera fini. Tu crois que le rat va être malade ? Mais dans combien de temps ?

— Je l'ignore.

— Mais tout le monde ne consommait pas de la farine de pommes de terre.

— C'est vrai, il doit y avoir plusieurs explications qui nous échappent.

Lien s'approcha de la porte vitrée encore intacte sur laquelle étaient peintes au pochoir les lettres du mot : BOTICARIO. Le T et le I étaient en partie effacés.

— Le Commodore vient par ici. Je ne veux pas qu'il voie le rat.

— Je l'emporte dans l'arrière-boutique, dit Leouan en saisissant

le cube de verre.

— Je vais à sa rencontre.

Derrière son masque transparent le visage du Commodore lui apparut soupçonneux. Devenait-il paranoïaque ou bien l'officier supérieur avait-il déjà reçu des instructions précises sur le destin de ceux qui n'étaient pas militaires dans cette expédition ?

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non. Rien.

— Nous devons partir. Le vent devient très violent et la Station de météo de Wedell annonce qu'il soufflera à cent vingt milles à l'heure. Dans cette plaine dégagée, ça pourrait être dangereux. Nous devons gagner la prochaine station mieux protégée pour nous mettre à l'abri.

— Nous ne rejoignons pas le Réseau Antarctique ce soir ?

— Je crains que ce ne soit pas possible. À un quart d'heure d'ici il y a une star station, protégée par d'anciennes falaises. Nous y passerons une nuit plus paisible.

— Un quart d'heure ? À peine vingt kilomètres puisque notre moyenne horaire s'est améliorée depuis que nous sommes sur ce plateau.

— Avec le vent il nous faudra une heure certainement. Je crains pour nos réserves de carburant. Votre loco-car est bien approvisionné ?

— Il sera temps que nous rejoignons le réseau, dit Lien. Vous avez raison, inutile de lutter contre un Pampero d'une telle violence. Nous gaspillerions l'énergie en vain.

— Miss Leouan n'est pas ici.

— Je suis là, dit-elle en surgissant de l'arrière-boutique avec un sourire serein.

Le Commodore la fixait d'une étrange façon :

— Vous ne portez pas de cagoule, miss ? Il fait moins trente à l'abri, mais avec les rafales le thermomètre descend à moins soixante.

— Je prends des cryohormones en ce moment, répondit-elle avec assurance. Mon médecin me trouvait trop frileuse et je crois

que désormais je suis capable de supporter un froid très vif.

Le Commodore attendait visiblement qu'ils quittent la boutique. Lien pensa qu'il aurait toujours le temps une fois sur le quai d'embarquement de faire demi-tour sous prétexte de venir chercher quelque chose.

Leouan lui prit le bras et le lui serra avec force.

— Le rat vient de mourir, murmura-t-elle, dans d'atroces souffrances. Il ne pouvait plus respirer et s'est ouvert la gorge comme s'il voulait pratiquer une trachéotomie.

## CHAPITRE XIX

Même dans ce compartiment parfaitement isolé du froid et du bruit, le hurlement de l'ouragan couvrait leurs voix. Avec la nuit, le Pampero se déchaînait et ne connaissait plus de limites. La météo de Wedell Station avait annoncé cent cinquante milles, peut-être deux cents. Les falaises de Santa Paula Star Station protégeaient certes la bourgade mais la verrière ne supportait pas le choc et des plaques de plastique s'envolaient par dizaines. Une chance que ce ne fût pas du verre car les accidents auraient pu être nombreux. Personne ne sortait plus des trains et le Commodore communiquait avec eux par radio. Pour atteindre cette station il leur avait fallu près de deux heures alors que le gros blindé de tête coupait en partie le vent et qu'ils lui collaient tous au derrière. Mais l'énorme engin patinait parfois sur les rails verglacés et ses sabliers commençaient à se vider. Plusieurs fois le blindé s'immobilisa et donna même l'impression de reculer sous les coups de boutoir du Pampero.

Lien Rag, son verre de vodka à la main, ouvrit un petit volet d'acier pour jeter un regard à l'extérieur. Un projecteur du second blindé donnait un peu de lumière aux quais déserts où la glace poudreuse apportée par le vent formait des vaguelettes.

— Il n'y aura pas de sentinelles dehors cette nuit, murmura-t-il.

— Tu crois qu'ils profiteront du vent ?

— Non. Mais nous pouvons rester bloqués trois, quatre jours. Winston pourra toujours dire que les deux trains privés se sont égarés dans la tempête ou qu'ils ne possédaient pas la résistance de ses blindés. Cet ouragan sera un merveilleux alibi.

— Lady Diana aurait donné l'ordre de nous supprimer tous ?

— Tu as vu le rat mourir, oui ou non ?

— Oui... Mais il y aura une autre commission désignée.

— Il faudra nommer d'autres délégués permanents, refondre le bureau. Cela prendra des mois, peut-être une année avant que la Commission de surveillance puisse envoyer un groupe d'enquêteurs. Dans un an il ne subsistera plus une seule trace des petites stations et Magellan fournira à nouveau du courant aux grandes cités. Le tour sera joué.

— C'est dangereux de supprimer ces enquêteurs, le personnel. Mais surtout c'est stupide en ce qui te concerne. Elle a besoin de toi pour creuser son maudit tunnel Nord-Sud.

— Je me croyais indispensable et c'était mon erreur. Elle n'aura qu'à étudier mes dossiers, les donner à de jeunes loups prêts à prendre ma place et des responsabilités.

Il referma le volet. L'endroit était vraiment idéal pour faire disparaître une bonne quinzaine de personnes et deux trains privés. Quelques coups de laser vers la verrière, vers les falaises de glace et ils seraient tous engloutis sous des milliers de tonnes de glace impossible à déblayer. Même si avec hypocrisie Lady Diana envoyait une colonne de secours.

— Nous devons filer cette nuit. Toi et moi.

— Nous deux seulement ?

— Nous ne convaincrions personne du complot. Pas plus les délégués que le personnel. Si nous commettions l'erreur de mettre en doute le rôle de Winston et de ses hommes nous serions sur-le-champ considérés comme fous, maîtrisés.

— Pourtant... Nous ne pouvons pas les sacrifier. Nous devons essayer de faire quelque chose.

— Écoute. Nous deux seulement. La moindre erreur nous condamnerait tous. Il aurait fallu rapporter le rat pour le leur montrer et encore nous ne pourrions pas les convaincre.

— Tu es un cynique, murmura-t-elle déçue. Tu ne peux pas les condamner à une mort horrible.

Il avala son fond de vodka, traversa le compartiment pour soulever un autre volet blindé. Il contempla les anciens entrepôts de Santa Paula Cruz Station en silence. Le projecteur du blindé éclairait un seul quai, mais sa lumière, reflétée par la verrière qui

faisait miroir avec la glace accumulée comme tain, permettait de se déplacer dans une semi-obscurité. Sans trop se faire repérer. Il y avait aussi la tempête. Depuis longtemps les débris, les ordures ne balayaient plus les quais. Le vent les avait refoulés vers les confins de la ville. Maintenant c'étaient des fragments de glace parfois gros comme le poing qui passaient tels des météores dans un film de science-fiction de jadis.

— Il y a un entrepôt dans le fond qui doit tenir le coup. C'est une série de wagons en ferro-ciment. Ils doivent contenir du guano, dont il existe une mine dans le coin. Si nous pouvions l'atteindre pour y passer la nuit ce serait une bonne chose.

— Tu veux passer la nuit là-bas ? s'étonna-t-elle. Mais c'est de la folie !

— Le Commodore ne nous communiquera des renseignements météo que ce qu'il voudra. Il profitera d'une accalmie pour retirer ses blindés de ce quai et je crois qu'il choisira la voie qui dessert ces entrepôts. De là-bas, il tirera au laser sur la verrière, sur les falaises de glace, pourra s'enfuir si la masse dépassait ses prévisions et menaçait ses blindés. Il ne pensera jamais que nous sommes cachés à proximité. Nous allons remplir chacun un sac facile à porter. J'ai tout ce qu'il faut dans les soutes, de quoi survivre une quinzaine de jours chacun. Ma combinaison est très efficace. Tu devrais aussi en prendre une. Inutile d'épuiser tes réserves même si tu résistes mieux au froid.

— Tu ne veux pas les prévenir ?

— C'est inutile.

— Alors laisse-moi essayer.

Il secoua la tête :

— Ce serait dangereux pour toi. Ils te livreront au Commodore. Je suis certain que le Président Someghan se doute que tu es à moitié rousse. Quant au Commodore il en est absolument certain car Lady Diana a dû le contacter et le lui révéler.

Elle se souvenait de son regard, de ses questions dans la boutique d'apothicaire de Madré Cruz.

— Attends-moi, je vais chercher ces sacs, des containers de survie avec nourriture, médicaments, et justement des

cryohormones. Choisis dans les réserves de la cuisine quelques provisions très énergétiques sous un faible volume.

— Le personnel de ton loco, tu ne les préviens pas non plus ?

— Ils renseignent Lady Diana. Je ne leur ai jamais fait confiance.

Il sortit pour se rendre aux soutes où depuis longtemps il entassait de quoi affronter ce genre de situation. Il avait toujours pensé qu'un jour son loco pouvait tomber en panne dans une zone difficile. Peut-être avait-il aussi prévu, plus ou moins inconsciemment, qu'il finirait par se révolter contre Lady Diana.

Lorsqu'il revint dans le compartiment-salon, la jeune femme avait disparu. Dans la penderie, il n'y avait plus ses fourrures et le sas avait été manœuvré depuis peu comme l'attestait la poussière de glace que le Pampero y avait engouffrée le temps que Leouan descende sur les quais. Il jura avec colère, alla chercher son pistolet-laser, enfila sa combinaison. Il réfléchit puis bourra les deux sacs prévus pour leur fuite, acheva de les remplir avec ce qu'il trouva dans la cuisine. Il descendit à contre-voie, franchit non sans mal une vingtaine de mètres, planqua les sacs derrière un butoir de voie de garage contre lequel la glace s'accumulait et formait rempart. Il crut qu'il ne pourrait jamais revenir vers les trains car le vent le soulevait sur place et, pour finir, il dut ramper sur les voies. Une crainte l'obsédait, celle de déchirer cette combinaison sophistiquée qui n'était pas faite pour ce genre d'aventures. Mais il n'avait pas le temps d'en prendre une autre. Il se rapprochait du train de la Commission d'enquête et put enfin se relever.

Lorsqu'il arriva dans le couloir qui desservait les salons, les bureaux, il entendit des éclats de voix et c'était celle du Président Someghan qui était la plus forte, la plus irritée.

— Vous êtes folle, et d'ailleurs je sais qui vous êtes... On vous a chargée d'une mission de démoralisation ? Vous êtes envoyée par les Roux de la Zone occidentale, n'est-ce pas ?

Il y eut un murmure réprobateur.

— Vous allez tous mourir, répondit calmement Leouan, et je suis venue vous en avertir. Lady Diana ne vous laissera pas revenir vivants à NY Station pour y publier vos accusations.



— Nous allons appeler le Commodore et vous vous expliquerez avec lui, trancha le Président et tout le monde l'approuva. Excepté l'Africanien Kapul.

## CHAPITRE XX

Dans le petit habitacle radio, il n'y avait personne et c'était naturel. Le préposé devait se reposer mais un signal sonore l'avertissait lorsqu'il y avait un message. Sans hésiter, Lien Rag dirigea son rayon de lumière cohérente sur les installations, les rendit inutilisables. Puis il retourna dans le couloir, s'encadra dans la porte du grand salon. Le Président et Ximpur immobilisaient Leouan dans un recoin et Someghan haletait d'excitation :

— Vous allez voir, c'est une demi-Rousse, elle doit avoir du poil jusque sur les seins. On va lui ouvrir sa combinaison. Lien Rag a introduit une espionne dans le Peuple du Chaud. Nous sommes tous concernés, mes amis, que vous soyez...

— Du calme, Someghan, dit Lien Rag, ou je vous transperce sans hésitation.

Ils parurent frappés de stupeur de le voir une arme à la main. Surtout un laser.

— Écoutez... dit Kapul. Nous devrions nous expliquer calmement au lieu de nous affronter.

— Elle est venue vous avertir loyalement du danger qui vous menace. Winston va vous ensevelir sous des centaines, des milliers de tonnes de glace. Il ne faut pas que vos rapports soient connus. Vous devriez accepter de partir avec nous.

— Par cette tempête ? Vous délirez ! répliqua le Transeuropéen qui en frissonnait à l'avance.

Il était dans un bon fauteuil avec un verre de liqueur douce à la main.

— Libre à vous, vous avez été prévenus. Winston va éloigner ses deux blindés à votre insu, cette nuit, commencera par tirer sur la

verrière puis sur les falaises de glace. Personne n'en réchappera et on dira que c'est un accident dû au Pampero. Les blindés étant mieux protégés contre ce risque on admettra sans soupçon qu'ils aient pu se dégager.

— Qu'est-ce qui vous permet de lancer ces accusations ? demanda Kapul.

— La mort d'un rat.

En quelques mots il raconta l'incident étrange de Madré Cruz Station.

— Une nourriture empoisonnée ?

— Bourrée d'un germe mortel résistant au froid.

— Ça ne suffit pas à liquider une population. Où sont les cadavres ?

— Peut-être que cette maladie les rend invisibles, ricana le Président.

Lien Rag ne s'adressait qu'au Noir, le seul assez méfiant et lucide pour tenter de le comprendre. Kapul s'était toujours montré un adversaire de poids face à Lady Diana. Il avait osé demander cette commission d'enquête et parlé d'une astreinte d'un million de dollars. Les autres étaient trop tièdes, craignaient Lady Diana et la Panaméricaine.

— Il n'y avait pas que la farine de pommes de terre, continuait Lien Rag... Je pense qu'un poison, enfin je veux dire le même germe, a dû être versé dans les réservoirs d'eau potable, là où la glace est fondue et transformée en liquide. Il suffisait de fournir un produit présenté comme un épurateur. Tout le monde utilise de l'eau. Ne serait-ce que pour faire cuire les aliments.

— Mais les cadavres ?

— Je ne sais pas encore mais j'espère trouver si je reste en vie. Vous devriez venir avec nous, Kapul. Nous avons un moyen pour quitter cet endroit.

— C'est ça, ricana le Président, allez crever sur les rails au-dehors avec votre saleté de femelle rousse !

Lorsque Lien Rag dirigea vers lui le canon de son arme, il crut qu'il allait mourir et son visage exprima une peur telle qu'il en devint vert :

— Je suis désolé... Ma parole a dépassé ma pensée... Je vous prie de m'excuser, miss Leouan.

— Je suis certain, dit l'Africanien, que vous détestez aussi les gens de couleur, les étrangers, enfin tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de naître sur le territoire de votre chère concession. Je crois que je vais aller avec eux. Je me doutais qu'il y avait un danger suspendu au-dessus de nos têtes. Landon, venez-vous ?

— Je prends le risque de mourir au chaud. Vous, vous allez crever au froid.

Ximpur refusa d'un mouvement de tête. Il avait toujours été sous la dépendance de Lady Diana qui devait lui faire parvenir des cadeaux somptueux.

— Prévoyez une combinaison, des vivres si possible, dit Lien.

— Le personnel ?

— Il est militaire et ne voudra pas désertier. Inutile de perdre son temps.

— Vous me surprenez ! s'indigna le Noir.

— Leouan a voulu alerter ceux-là... Elle n'a convaincu que vous.

— On peut toujours essayer, non ?

— Nous partons. Si vous nous accompagnez, faites-le vite. Nous nous dirigeons vers l'est.

Il ne voulait pas mentionner les entrepôts. Leouan hésita encore un peu puis se décida. Dehors, l'ouragan les happa dans un remous inouï et les projeta à trente mètres de là sur un aiguillage. Ils ne purent se relever et commencèrent à marcher à quatre pattes vers le butoir où attendaient les sacs. Leouan était agile, plus libre dans ses mouvements, et elle atteignit la première cet abri dérisoire mais le vent tourbillonnait trop dans cette station abandonnée et on ne pouvait s'abriter nulle part. Elle lui cria quelque chose mais, même en collant sa bouche à ses écouteurs de cagoule, ne put lui communiquer ce qu'elle avait à dire. Il se retourna, vit une silhouette qui titubait à la sortie du train privé. C'était Kapul et il se dirigeait vers eux.

Sans l'attendre, certain qu'il les verrait, Lien Rag fit signe à Leouan de progresser vers les entrepôts. En rampant sur les genoux, ils firent quelques mètres, se glissèrent sous des maisons mobiles

qui oscillaient dangereusement sur leurs roues. Plus loin, plusieurs avaient été renversées par les rafales.

Soudain, ce fut une avalanche incroyable, une coulée de glace qui tombait du sommet de la verrière. Celle-ci formait des angles en direction du vent mais les matériaux étaient trop vétustes pour qu'elle résiste. Des tonnes et des tonnes recouvraient un pâté de maisons et le tas brillant montait jusqu'au faite de la verrière dont il ne restait qu'un squelette de poutrelles et de colonnes.

Ils se retournèrent et virent Kapul qui avançait en roulant sur lui-même, jetant son sac devant lui, effectuant quatre ou cinq tonneaux. Mais, soudain, le vent déporta son sac et il perdit cinq minutes pour le récupérer.

Lien surveillait les convois, surpris qu'il ne se passe rien. La radio étant détruite, le Président Someghan aurait dû essayer de contacter le Commodore. Mais trouverait-il quelqu'un qui accepte de se hasarder dans la tempête ?

Ils se rapprochaient des entrepôts. Du moins il restait moins de trajet à parcourir que celui effectué mais à nouveau une cataracte de glace faillit les ensevelir. Il put tirer à temps Leouan pour lui éviter une mort brutale. Contourner cette masse de neige leur prit une demi-heure dans la tourmente ; la poussière de glace n'en finissait pas de tourbillonner dans tous les sens. On n'y voyait plus à dix pas et Lien utilisait sa boussole portative alors que les entrepôts n'étaient qu'à cinquante mètres. On ne pouvait même plus les voir depuis les blindés et l'ouragan devait atteindre son maximum. Il ne se passerait donc rien durant ce temps-là.

Kapul les rejoignit. Il rampait, plaqué au sol, et c'est ainsi qu'il bascula dans une fosse de graissage. Pour le tirer de là, Lien Rag enragea pendant plusieurs minutes. Le fond huileux formait une sorte de sable mouvant dans lequel le Noir s'enfonçait jusqu'à la taille. Il hurlait qu'il ne touchait même pas le fond mais Lien Rag et Leouan ne comprenaient pas ce qu'il disait. La jeune femme trouva soudain une échelle métallique mais elle collait à la glace de façon incroyable. Elle s'acharna à la dégager tandis que Lien retenait le Noir par les deux poignets.

Dans un effort surhumain, elle arracha enfin l'échelle à sa gangue. Il était temps : Lien se sentait glisser vers la fosse, ne

trouvant plus de point d'appui pour se cramponner. L'échelle s'enfonça presque entièrement dans l'huile qui ne gelait qu'en surface, mais il restait deux échelons qui permirent à Kapul de se hisser.

## CHAPITRE XXI

La récolte de soufre devenait chaque jour plus importante et les Roux y participaient. Le Kid n'avait pas pu refuser leur main-d'œuvre. Le contremaître qui les surveillait affirmait qu'ils travaillaient convenablement, qu'ils acceptaient de se mettre à l'eau pour recueillir le soufre refroidi sous la surface.

— Ils disent qu'une autre tribu arrive du Sud. Croyez-vous qu'elle vienne du pôle ? Curieux comme ils apprennent vite qu'à tel endroit on les traite bien, on leur donne à manger. À des milliers de kilomètres de distance.

Il se signa :

— Ce n'est quand même pas naturel tout ça.

— Vous êtes un Néo-Catholique ? demanda le Kid.

— Oh, je ne pratique pas... Mais les missionnaires ont raison quand ils disent que c'est le diable qui les a créés. Ce sont des sauvages, des animaux et ils communiquent entre eux sans qu'on puisse l'expliquer.

— Il ne faut plus embaucher de Roux, décréta soudain le Kid. Il ne faut plus les attirer ici.

— Bien, dit le contremaître. Pourtant il y a à faire avec la lave et le soufre. De quoi expédier un train de chaque par jour si nous étions plus nombreux.

— Il faut recruter à Kamenepolis. Je vais vous y envoyer huit jours et vous ramènerez cent travailleurs.

— Vous allez les payer dix fois plus que les Roux. À ces derniers vous filez l'équivalent de trois mille calories sous forme de poisson, de viande, de farine, de sucre et diverses autres choses. Les gars de Kamenepolis demanderont trente mille dont les neuf dixièmes en

monnaie forte, des dollars panaméricains surtout. Et même à ce prix il n'en viendra qu'une poignée et ils ne résisteront pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Tout le monde a la trouille de la Banquise et vous n'y pourrez rien. Après avoir franchi deux mille kilomètres sur un viaduc artificiel les gens n'ont qu'une pensée, repartir très vite. Au moindre tremblement ils sont fous, et un craquement les fait hurler. On a beau leur dire que le danger est réduit, qu'on peut toujours se réfugier sur une île flottante, rien n'y fait. Il faudrait envisager autre chose, des îles artificielles.

— Ce serait illégal, en contradiction avec les Accords de NY Station. Tant que nous ne les bafouérons pas nous pourrions continuer à exploiter la Banquise. C'est notre chance, vous comprenez ?

— N'empêche que tout le monde a peur, sauf les Roux. Et ils ne vous coûtent pas cher.

Le Kid regarda le contremaître. C'était un homme lourd au visage couturé de cicatrices qui avait dû mener une vie très dangereuse. On disait qu'il s'était évadé d'un train pénitencier d'Australasie. Le Kid le payait bien, le surveillait étroitement.

— Écoutez, Jubez, je suis en train de créer une compagnie, la plus vaste des compagnies ferroviaires. J'ai besoin que les gens viennent ici. Des gens du Chaud. J'accepte les Roux mais mon but ce n'est pas d'avoir une population rousse. Personne n'a jamais réussi à les sédentariser. Titanpolis existera un jour et sera la plus belle ville du monde, la capitale de cette Compagnie de la Banquise. Vous allez partir pour Kamenepolis et ramener cent travailleurs sous contrat. Vous paierez une prime de trois mois. Elle ne sera qu'une avance sur salaire s'ils viennent pour six mois, une véritable prime s'ils restent un an.

Jubez le regarda les yeux ronds :

— Vous dites vrai, patron ? Mais les autres vont râler, les types qui sont déjà venus.

— Dans un an nous paierons la prime à tous ceux qui seront restés.

— Oui, mais les nouveaux l'auront d'avance.



— Les anciens la toucheront en trois fois.  
— Pour embaucher il me faudra du liquide.  
— Je vais vous signer un chèque sur la Banque de la Compagnie.  
Vous toucherez la somme nécessaire.

Le Mikado, qui surveillait de près cette banque nouvellement créée, allait hurler mais en dix convois de lave ils récupéreraient l'argent ainsi dépensé.

— Dommage pour les Roux. Je ne vois pas des hommes plonger pour cueillir des plaques de soufre natif. Et c'est à dix mètres sous l'eau qu'il y en a le plus.

— Nous trouverons un moyen technique.

Il se rendit compte que ce double mot lui venait souvent à la bouche. Moyen technique. Il finirait par y croire plus qu'aux hommes.

Le contremaître parti, il réfléchit à sa décision de limiter le quota des Roux. Il ne pouvait agir autrement. Si la population des Hommes du Froid devenait plus importante que celle des Hommes du Chaud, ces derniers bouderaient Titanpolis. Et puis il y avait une autre raison plus intime, plus familiale. Il avait retiré Jdrien de Kamenepolis pour l'éloigner de son Ethnie du Sel. Or, elle se retrouvait représentée ici et d'autres tribus s'annonçaient.

Le soir, il parla avec Miele de l'idée qu'il venait d'avoir le jour même.

— Je vais créer une monnaie, dit-il. Une grande compagnie a besoin d'une monnaie qui se distingue des autres.

— Tu as trouvé un nom ?

— L'unité en sera la calorie. Mais ce sera une petite unité. Pour un dollar, je pense qu'il faudra cinq cents calories. Ce mot est désormais prononcé par tous les habitants de la planète et les plus ignorants savent qu'il leur faut trois mille calories au moins pour supporter le froid, qu'un kilowatt électrique utilisé par un moyen primitif de chauffage produit à peine neuf cents calories mais avec une pompe à chaleur près de trois mille. Je compte là-dessus pour asseoir le prestige de notre nouvelle monnaie. Mais nous la garantirons aussi par nos richesses naturelles. Je veux que le billet de cinquante mille calories, par exemple, représente Titan. Titan qui

recèle dans ses flancs des milliards de milliards de calories.

— C'est une bonne idée, murmura Miele.

L'enthousiasme du Kid fut douché par le ton plein d'amertume de sa femme. Elle n'était pas heureuse dans cette contrée lointaine et les quelques wagons d'habitation qui stationnaient autour d'eux la laissaient indifférente. Elle ne voyait pas en eux l'embryon de la future et grandiose cité qui deviendrait la capitale. Elle avait peur de la Banquise et la nuit elle se relevait souvent pour aller vérifier les graphiques des deux sismographes installés dans le Train Blanc. Elle ne pouvait se recoucher qu'après avoir vérifié que tout était normal. Il y avait le grondement du volcan, les lueurs jaunes et rouges qui illuminaient les nuits de la future Titanpolis. Le Kid avait devant lui les réactions d'une femme qui était à l'image des autres femmes. Jusqu'ici il n'y avait que des hommes dans cette installation du bout du monde. Il lui fallait attirer des femmes sinon son projet ne prendrait jamais corps.

Il se releva à trois heures du matin, incapable de dormir alors qu'il y avait tant à faire. Il commença à jeter des notes sur le papier. Il prépara plusieurs dossiers dont un sur la nouvelle monnaie. Il la définît dans les détails, prit la peine de dessiner le format des billets, d'esquisser leurs motifs. Il était certain que le Mikado émettrait des réserves mais qu'il finirait par accepter. Posséder une monnaie à usage intérieur, c'était déjà énorme. Quelle facilité de trésorerie à la condition de ne pas trop faire fonctionner la planche à billets ! Mais il faudrait encourager les hommes d'affaires, les commerçants, à compter en calories. Il imaginait une campagne publicitaire sans précédent. Par exemple le billet de cinq cents qui équivaldrait à un dollar panaméricain représenterait une baleine soufflant, le symbole de la Compagnie.

— La Baleine et le Volcan, murmura-t-il, voici déjà un drapeau, non ?

Puis il essaya d'imaginer Titanpolis dans sa forme définitive. La fièvre le prenait chaque fois qu'il se projetait dans le futur. Il fallait que ce soit une ville qui puisse s'étendre à l'infini et donc il devait exclure le dôme unique et définitif. Il se souvenait d'une ville sibérienne qui se composait d'un dôme central très surélevé par rapport aux autres et d'une multitude d'autres tout autour. Dans le

dôme central on pouvait installer les organismes de direction. On établirait des viaducs, des spirales pour respecter les fameux Accords, mais ainsi on construirait en hauteur sur dix, quinze niveaux, peut-être plus.

« Les femmes... », pensa-t-il soudain accablé.

Il alla se faire du café, le but debout dans la petite cuisine que Miele aimait utiliser. Le Train Blanc comportait des pièces de réception, du personnel mais ils n'en usaient que dans les grandes occasions. Ils n'avaient pas le faste de Mikado par exemple.

— Des femmes. Dans les villes du Far West il y avait des saloons, des filles faciles. Faut-il en passer par ce stade ?

Il y répugnait. Lui qui avait été l'aboyeur d'un beuglant qui sillonnait les fronts de bataille, il devenait peu à peu d'un puritanisme effarouché. Autrefois il jouait dans des sketches pornographiques avec Yeuse, avec Miele et maintenant il ne voulait pas d'un bordel dans sa nouvelle ville. Il la voyait blanche, pure, transparente avec des dômes d'une beauté jamais égalée, des dômes qui ne garderaient pas la glace, qui resteraient cristallins. Pas question que ces dômes abritent la pourriture, le vice, la prostitution et des jeux !

Il se rendit dans la petite salle de projection privée où il avait toute une cinémathèque reproduite sur des cassettes et se projeta plusieurs séquences de westerns. Une qu'il aimait bien sur San Francisco. Une ville merveilleuse de jadis née pourtant de la cupidité qui avait poussé des milliers d'aventuriers vers les mines d'or. Une ruée sauvage, avec des putes, du sang, des abominations et ensuite une ville superbe.

— Je suis trop exigeant. Il me faudra choisir. Si les honnêtes femmes ne viennent pas, je demanderai aux putes. Je leur donnerai des primes à elles aussi. Il faudra bien qu'il y ait des femmes si je veux des hommes.

Lorsqu'il sortit de la salle de projection il rencontra Miele qui accourait, tremblante.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. La Banquise ?

— Non. Je travaille. La Banquise est solide et nous serons morts qu'elle tiendra encore le coup.

— J'ai eu tellement peur.

— Va te coucher, tout est calme. Titan est en train de nous cracher sa cascade d'or.

— Je voudrais retourner à Kamenepolis, murmura-t-elle. De temps en temps. J'ai besoin de rencontrer d'autres femmes, de voir des boutiques, de me rendre dans des spectacles. Peut-être que j'oserais aller à l'université pour prendre des cours. Je suis si ignorante.

Il hochait la tête, essayait de sourire. Elle défaisait en quelques mots ce qu'il échafaudait. Elle voulait voir d'autres gens, des amies, des femmes comme elle. Et lui pensait attirer des prostituées dans Titanpolis. Miele aspirait à la respectabilité elle aussi, devenait aussi puritaine et ne comprendrait pas. Il devait la laisser repartir et continuer seul la construction de cette ville. Jdrien ? Il ne savait pas. Peut-être qu'il serait mieux avec son véritable père. Cette pensée fulgura, déchirante, mais il savait que c'était une pensée raisonnable. Auprès de Lien Rag qu'il adulait, l'enfant ne penserait plus à ses frères de Race, les oublierait. Il n'était pas bon que, à trois ans, un gosse devienne l'objet d'un culte comme semblaient l'envisager les Roux. Il comprenait que Lien représente vraiment le Père pour Jdrien. Comment aurait-il pu considérer un homme de petite taille, pas plus grand que lui, comme son géniteur ?

Des larmes de désespoir, d'humiliation coulèrent sur ses joues précocement ridées mais ce n'était qu'un moment de faiblesse, il le savait. Il reprendrait vite cet élan irrésistible de constructeur. Sa mission, c'était de se surpasser en créant une Compagnie nouvelle, un mode de vie inconnu jusqu'ici dans ce monde hostile.

Jubez revint avec cent travailleurs embauchés pour un an. Le chèque n'avait pas été honoré facilement et il avait dû insister brutalement pour que l'argent soit versé.

— Il faut que vous reveniez de temps en temps là-bas, patron, dit-il avec sa franchise habituelle. Il y a aussi autre chose. Des tribus de Roux ne cessent d'arriver et paraissent décidées à s'installer. Les habitants de la ville sont inquiets.

## CHAPITRE XXII

En l'absence du Président Someghan, l'ambassadrice du Kid fut reçue par le vice-président Ominh, un Australasien au visage asiatique qui parut frappé par la beauté et l'élégance de Yeuse :

— J'attendais une femme, puisque nous étions prévenus, mais la Compagnie de la Banquise a choisi la plus belle et nous nous sentons très honorés.

Yeuse sourit, assez satisfaite que sa beauté facilite ainsi les contacts, mais elle tenait à mettre les choses au point dès le départ. Que ces délégués des autres sociétés ferroviaires ne s'imaginent pas qu'elle n'était qu'une potiche en représentation.

— J'espère que nous ferons du bon travail, répondit-elle, et que très prochainement notre Compagnie sera reconnue. Nous effectuons un travail considérable sur la Banquise dans le respect absolu des Accords. Nous attendons avec impatience et joie la venue d'une commission d'enquête qui pourra vérifier sur place la légalité de nos institutions.

Surpris, Ominh regarda ses collègues puis hocha la tête.

— Nous en discuterons plus tard si vous le voulez bien. Nous sommes en ce moment préoccupés par un sujet très grave. Une commission envoyée en Patagonie et dirigée par le Président Someghan a disparu depuis plusieurs jours. Il semble que leur train aurait été englouti dans une avalanche effroyable. Toute une falaise se serait effondrée au cours d'un ouragan sans précédent.

— Il y aurait beaucoup de disparus ? demanda Yeuse.

— Une quinzaine. Outre les délégués, le personnel, il y avait le bras droit de Lady Diana, le glaciologue Lien Rag.

Yeuse faillit pousser un cri, regarda l'Asiatique comme s'il

racontait n'importe quoi.

— Mais voyons, c'est impossible... Comment se serait-il trouvé là-bas ?

— Officiellement il guidait la Commission. Il y avait deux blindés, des patrouilleurs de la cinquième flotte qui ont pu s'en sortir grâce à leur robustesse. Mais pour l'instant c'est une dépêche d'agence. La télévision panaméricaine n'a pas repris l'information.

— Pensez-vous que vous aurez la priorité de celles-ci ? Je suis très affectée... Je connaissais personnellement Lien Rag et je voudrais avoir de ses nouvelles.

— Si nous avons du nouveau nous vous ferons avertir. Maintenant je dois présider une réunion qui n'a rien à voir avec ces événements. Vous avez des dossiers, des documents sur la Compagnie que vous représentez ?

— Bien entendu.

— Déposez-les au secrétariat général. Ils seront étudiés par des experts.

Elle descendit dans un des hôtels de la ville, abandonnant son train particulier. Le Kid n'avait pas lésiné sur les moyens et elle disposait d'une très forte somme. Le Vistahôtel disposait d'un dôme particulier qui abritait ses bungalows harmonieusement répartis autour d'une piscine immense. Le tout, Yeuse, s'en assura, était absolument mobile et même le décor de végétation tropicale se déplaçait sur rails et pouvait être en quelques minutes remplacé par une décoration différente.

Elle avait voyagé pendant dix jours et c'était un record avec la traversée de l'Australasienne, fédération de multiples compagnies, puis de l'Africana, et enfin de la Banquise sur l'Atlantique. Elle avait subi quelques contrôles humiliants, la Compagnie de la Banquise n'étant pas encore très connue. Elle avait rédigé un rapport pour le Kid afin qu'il envoie des propagandistes efficaces dans toutes les régions.

Elle venait de prendre un bain dans la piscine lorsqu'on lui annonça la visite de Lady Diana. Bouleversée, elle n'eut que le temps d'enfiler un peignoir de bain : la grosse femme pénétrait dans l'appartement.

— Comment avez-vous su ?

— Depuis votre départ je sais que vous venez à NY Station. Ainsi vous voilà ambassadrice ? Jolie promotion depuis le cabaret *Miki* en passant par le bain sibérien.

Yeuse rougit violemment. Pour la faire libérer de cet horrible bain, Lien Rag avait dû conclure un marché de dix millions de dollars portant sur des pelisses synthétiques et elle savait que la vente de ces marchandises s'avérerait difficile. La Compagnie panaméricaine ne rentrerait pas dans ses fonds et devrait passer aux pertes et profits les trois quarts de cette somme.

— Je n'ignore pas ma dette, fit-elle avec hauteur.

— Nous l'espérons. Mais nous ne sommes pas ici pour vous en entretenir. Lien Rag a disparu.

— Je l'ai appris.

— En même temps qu'une commission d'enquête. Je fais faire des recherches. Je veux savoir ce qui s'est passé exactement. Je ne crois pas à la mort de Lien Rag.

Yeuse ne fut pas surprise. Elle-même ne pouvait se résoudre à l'admettre, mais elle aimait le glaciologue depuis des années.

— L'enfant est toujours auprès de ce Gnome ? Pardon, le Kid. Il y a eu un consortium le Kid-Mikado, puis la Compagnie de la Banquise. Ce nabot est entreprenant, plein de courage. Pourquoi garde-t-il l'enfant ?

— Lien Rag savait où était Jdrien ?

— Non. Je ne crois pas qu'il l'ait su. Ne parlons pas de lui au passé. Je suis certaine qu'il a réussi à s'échapper. Oh ! j'en suis sûre.

« Curieuse façon de parler », pensa Yeuse. Comme si un piège avait été tendu à Lien et que ce dernier ait réussi à l'éviter.

— S'il est vivant, même dans les pires conditions, le souvenir de l'enfant le soutiendra, n'est-ce pas ?

— Certainement, répondit Yeuse prudente.

— J'avais espéré que l'enfant viendrait ici et que de ce fait Lien Rag se serait senti obligé de mieux défendre nos intérêts mais le hasard en a décidé autrement. Le hasard et surtout vous-même.

Lady Diana avait voulu faire enlever l'enfant mais Yeuse avait

au dernier moment blessé son agent secret. Elle se demanda, secrètement effrayée, si son immunité diplomatique serait assez forte pour faire reculer Lady Diana.

— Nous nous reverrons. Pour faire aboutir vos tractations vous aurez besoin de nous. Ne l'oubliez pas. La Commission tient toujours compte de nos suggestions.



## CHAPITRE XXIII

Sans cette draisine ils ne seraient plus en vie et c'était à Kapul qu'ils en devaient la découverte. Il l'avait trouvée dans un recoin de l'entrepôt de guano mais avait eu du mal à les convaincre qu'elle pouvait fonctionner. Ils étaient encore traumatisés par cette série de faits violents : la tempête effroyable, l'écroulement de la verrière sur les deux convois civils puis de la falaise de glace. Lien Rag était le premier bouleversé par ses prémonitions. Tout s'était déroulé comme il l'avait imaginé, sauf que les blindés n'étaient pas venus vers les entrepôts pour tirer au laser mais s'étaient retrouvés vers le sas est. Ils avaient vu des tonnes, des centaines, puis des milliers de tonnes ensevelir les deux trains, celui de la Commission d'enquête et le loco-car de Lien Rag. Maintenant il y avait une montagne de glace au centre de la petite ville, une pyramide tronquée qui occupait les trois quarts de la superficie autrefois habitée.

Les blindés avaient disparu dans la nuit comme par enchantement, profitant d'une légère accalmie de la tempête qui reprit de plus belle au petit jour. Et leur entrepôt sur rails était secoué comme par un tremblement de terre, des blocs de guano gelé s'ouvraient et parfois laissaient échapper une odeur insoutenable.

La draisine était utilisée dans l'entrepôt pour le transport des paquets d'engrais. C'était une machine d'une simplicité archaïque mais dont le moteur tournait très bien. Un moteur à guano justement. L'engrais placé dans certaines conditions d'humidité et de fermentation produisait du méthane et le moteur à deux cylindres robustes de la draisine utilisait ce gaz et tournait, lentement : à peine mille tours, mais il tournait. Et la draisine pouvait atteindre trente kilomètres à l'heure sur rails.

C'était une sorte de caisse sans isolation. Il n'était pas question

de rouler à son bord sans combinaison ni à grande vitesse, le froid serait devenu intolérable.

Durant la tempête ils avaient besoin comme des fous, gênés par leur combinaison, craignant que, le vent cessant, les blindés ne reviennent sur place. Il avait fallu dégripper les cylindres et le moteur archaïque, les bielles, décoller les roues des rails, mettre le guano à fermenter dans l'un des deux macérateurs. Il leur avait fallu apprendre à régler la pression du gaz, comment l'enflammer puis au bout de deux jours le fichu moteur avait démarré. Ils l'avaient laissé tourner car il produisait de la chaleur dans l'espèce de hutte en guano qu'ils s'étaient confectionnée dans le dépôt pour amener la température au voisinage de zéro, ce qui n'était pas si mal.

Le moteur avait tourné deux heures sur un macérateur et il avait fallu brancher l'autre.

— On n'ira pas loin, disait Kapul qui n'était pas très emballé par cette mécanique.

— Il y a des wagonnets. On pourra en tirer trois remplis à ras bord de guano. Notre vitesse tombera à vingt mais nous irons plus loin. Quand nous larguerons un wagonnet la vitesse montera de deux kilomètres, répondit Lien.

Deux jours, deux nuits à travailler dans la sueur qui coulait dans leur combinaison, avec le bruit du vent, les oscillations de l'entrepôt, les éboulements de glace, la terreur de voir réapparaître Winston et ses deux blindés surpuissants.

Trois wagonnets remplis à la main de blocs de guano avec toujours la crainte de déchirer les combinaisons, mais aucun engin de levage ou de manutention ne fonctionnait. Il avait fallu les atteler à la draisine, faire descendre à celle-ci un plan incliné pour rejoindre les rails au sol, partir dans la tempête pour essayer de trouver quelle voie emprunter. Il n'était pas question de rejoindre le grand Réseau Antarctique et c'était Lien qui avait proposé de revenir à San Martin dans la montagne.

— Il y a du lignite et quelques provisions. Nous pourrions survivre en attendant de trouver une solution. Si nous réapparaissons dans une ville de Patagonie, l'armée nous fera mettre au secret. Nous devons attendre qu'une autre commission soit constituée.

— Impossible, dit Kapul, nous ne tiendrons pas un an, le temps nécessaire pour qu'une telle commission soit envoyée ici.

— Depuis San Martin, nous déciderons.

— Nous allons nous enterrer. Les rails vont disparaître sous la glace. Nous serons bloqués.

— De là-bas nous essayerons de gagner la Banquise de l'Atlantique Sud. Si nous trouvions quelque train-cargo africain vous obtiendriez l'aide du capitaine ?

— Oui, bien sûr, mais ces montagnes m'effrayent. Allons-nous pouvoir en sortir un jour ?

— Préférez-vous qu'on nous retrouve ici ou en route vers le Réseau ? Il faut partir maintenant. Malgré la tempête. Les blindés reviendront. N'oubliez pas qu'ils peuvent rouler à plus de cent à l'heure.

## CHAPITRE XXIV

Pour retrouver l'itinéraire conduisant à San Martin Station, alors que le vent continuait de souffler à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure, ils firent de nombreuses erreurs. Sans Instructions Ferroviaires, avec une boussole que la proximité du pôle Sud dérégla, avec ces tourbillons de glace poudreuse, ils crurent mourir une dizaine de fois. Le moteur à gaz de guano avait des défaillances, les conduites amenant le méthane aux cylindres éclataient souvent. Ils devaient les réparer avec de la toile gommée mais à cause du froid il fallait la réchauffer sur le moteur pour faire fondre la colle et enrouler la bande autour des conduites. Dès que le moteur baissait de régime, il y avait la viscosité de l'huile de graissage qui augmentait à toute allure et ils devaient réchauffer le carter en bricolant une sorte de bec Bunsen qui faisait plutôt chalumeau.

Ils évitaient les petites stations déjà visitées avec la Commission d'enquête à cause des dangers que représentaient les verrières surchargées de glace. Le Pampero les rendait fragiles. Lien Rag prit quand même le risque de pénétrer à pied dans Madré Cruz Station pour essayer de trouver un manuel d'Instructions ferroviaires, dut fouiller longuement avant de dénicher un vieil exemplaire dans le wagon-habitation de l'ancien chef de station.

Dès lors, tout alla bien mieux et lorsqu'ils pénétrèrent dans la montagne le vent se fit moins violent, sauf dans certaines vallées étroites. Ils crurent ne jamais pouvoir passer tant les congères étaient énormes. Ce n'était pas avec des pelles qu'ils pourraient ouvrir un passage. Ils retournèrent en arrière. C'était une perte de temps et surtout d'énergie. Ils avaient déjà abandonné un wagonnet vide, bientôt ce serait le tour d'un deuxième et il n'en resterait plus

qu'un rempli de guano. Avec les deux macérateurs ils n'avaient que quatre heures d'autonomie dans des conditions normales mais ce temps pouvait être réduit de moitié lorsque la draisine luttait contre le verglas, les congères.

Dans une minuscule station, juste trois wagons sous une sorte de serre en plastique, ils trouvèrent une plaque de tôle, l'adaptèrent comme une lame de chasse-neige. Ce fut efficace mais la consommation de guano augmenta.

— Nous n'atteindrons jamais San Martin, décréta Kapul. Il faut s'arrêter avant.

— Il n'y a aucune ressource dans les stations avant San Martin, répondit Lien Rag.

Mais lorsqu'ils larguèrent le deuxième wagonnet dans une côte le glaciologue se retourna pour le suivre tandis qu'il dévalait les rails pour en sortir dans la courbe de la vallée et disparaître dans une crevasse.

— J'ai calculé au plus juste, disait le Noir. Environ trente heures de fonctionnement et il y a quarante heures au moins jusqu'à San Martin. Nous ne pouvons pas nous en sortir. Ce trou de dix heures représente quatre jours de marche à pied à condition de ne jamais s'arrêter.

Lien Rag l'aurait frappé. Cette rigueur mathématique l'énervait. Il était certain qu'ils trouveraient un moyen de s'en sortir.

Avant la nuit ils décidèrent de stopper dans une petite station qui ressemblait à un énorme igloo, sa verrière étant entièrement recouverte d'une couche épaisse de glace très résistante. Il y faisait noir comme dans un tunnel mais la température y remontait jusqu'à moins cinq et permettait enfin de quitter la combinaison pour des vêtements chauds, des fourrures qui laissaient cependant plus d'autonomie.

— On ne va pas user les batteries pour l'éclairage, dit Lien. Tâchons de trouver autre chose.

Ce fut de l'huile de graissage pour boggies et Kapul en fit des torches. Il en planta autour de la draisine. Ça ne sentait pas très bon mais la lumière les réconfortait. Lien emporta deux de ces torches pour fouiller dans les endroits les plus inattendus.

L'endroit n'était qu'une halte ferroviaire, une sorte de dépôt pour les réparations de première nécessité. On pouvait s'y ravitailler en eau pour les machines à vapeur. Mais les réservoirs avaient gelé, un éclaté même. La glace était autrefois réchauffée, transformée en eau grâce à des résistances électriques. Pas question de trouver d'autre combustible, sauf de l'huile de graissage inadaptée à leur draisine.

Lorsqu'il revint Leouan évoluait en tenue légère. Juste un pantalon et une sorte de blouse. Dans le cercle formé par les torches, il faisait au-dessus de zéro et pour elle c'était une température agréable. Avec Kapul ils avaient préparé un repas qui non seulement était chaud mais dégageait un fumet agréable. Il remarqua que le Noir ne cessait de regarder la poitrine de la jeune femme. Ses gros seins étaient visibles, presque nus sous la toile de la blouse et les pointes excitées. Il se demanda si Leouan était consciente du regard de Kapul, si lui-même éprouvait quelque jalousie.

— C'est ici que nous devons trouver une solution, dit-il au cours du repas.

— Il n'y a que de l'huile, répondit Kapul. J'ai fait un bilan rapide. Sans matières organiques nous ne trouverons pas de quoi fabriquer du méthane. J'espérais trouver la trace de rats mais évidemment ils ont quitté l'endroit avec le dernier homme. Nous aurions pu faire décomposer leurs cadavres et produire du méthane. On peut évidemment tirer à la courte paille pour que l'un de nous se sacrifie, accepte de mourir. Je pense qu'avec un corps de taille moyenne nous pourrions couvrir le déficit en méthane pour atteindre San Martin. Mais pour que le corps se putréfie il faudra de la chaleur. L'enfermer dans une sorte de bocal que l'on réchaufferait au bain-marie par exemple.

— Des loups, dit Leouan. Il doit bien y en avoir.

— Oui, mais oseront-ils approcher ? Une dizaine de cadavres de loups ça ne serait pas si mal. On les découperait en petits morceaux que l'on mélangerait au guano pour faire fermenter le tout.

Le repas s'éternisait et le silence s'installait. Bientôt régna une sorte de langueur commune et une tension bien caractéristique que Lien avait déjà connue. Il y avait deux hommes et une femme et

dans le relatif confort qu'ils vivaient en cette nuit, tous pensaient à l'amour.

Ce fut Leouan qui soudain prit l'initiative et Lien admit, agacé, presque furieux, mais il l'admit que c'était à elle seule de décider.

— Voilà, dit-elle, je crois que nous avons envie de faire l'amour, moi la première. Lien, serais-tu heureux de jouir avec moi tandis que Kapul resterait seul dans son sac de couchage ? Personnellement cela me gênerait. C'est vers toi que je suis attirée, Lien, et tu le sais mais je suis prête à donner du plaisir à Kapul et je crois que pour notre équilibre c'est indispensable.

Lien alluma un cigare euphorisant, en tira quelques bouffées puis le passa à la jeune femme. Il regardait les torches qui brûlaient autour d'eux. On avait dû remplacer les premières mais Kapul en avait préparé un tas. Maintenant il faisait presque chaud dans ce cercle délimité. Bien sûr, une fumée noire flottait au-dessus d'eux, laissait planer une sorte de suie qui se délayait avec les gouttes de glace fondue tombant du plafond.

— Tu ne réponds pas, Lien ?

— C'est toi que cela regarde.

— Est-ce que tu vas souffrir ? Es-tu exclusif dans tes sentiments ? Kapul sait que je suis métissée de Roux et que je n'ai pas tout à fait votre mentalité sur de nombreux sujets. Si tu dois en souffrir nous en restons là. Kapul le comprendra très bien.

Certainement pour ce soir-là. Mais ensuite ? Et si Leouan prenait goût aux caresses du Noir, les préférerait même un jour. Il se souvenait des vieux fantasmes sur les gens de couleur au tempérament amoureux plus efficace que celui des autres hommes. Il regarda Leouan, ses seins provocants. Il essaya d'imaginer le visage de Kapul dans cette toison dorée qui descendait d'entre les seins, recouvrait le ventre, une partie des cuisses, remontait dans le dos sur la croupe ronde et dure, jusqu'à la taille. Il imaginait la bouche de Kapul dans cette fourrure, puis son sexe tendu.

— D'accord, dit-il. Mais je préfère m'éloigner avec deux torches. Possible que je trouve quelque chose.

— Couvre-toi, dit Leouan ; sorti de ce cercle il fera très froid.

Il s'éloigna dans la pénombre. Plus loin, des wagons-habitations

masquaient entièrement la lumière des torches et il avait besoin des siennes pour avancer vers le sas nord de la petite station. Dans le temps elle devait compter combien ? Dix employés de la Compagnie avec leur famille plus quelques autres n'appartenant pas à la société ? Cinquante personnes en tout ? Toutes disparues. Mystérieusement. L'électricité avait commencé à manquer, puis le ravitaillement, cycle désormais bien connu qui expliquait la mort des habitants mais non la disparition des cadavres. Ici pas de farine de pommes de terre douteuse. Donc on n'avait pas eu besoin de liquider les gens pour s'emparer de leurs cadavres.

Lady Diana lui avait un jour montré des photographies de milliers de cadavres, de trains complets de cadavres. Elle envisageait de construire une centrale thermique alimentée par des cadavres trouvés en Australasienne où ils formaient des mines sur le sol d'anciens pays comme l'Inde et la Chine. Des pays surpeuplés d'autrefois. Mais Lien savait que ce genre de centrale avait un rendement médiocre. Les corps brûlaient mal, avaient besoin d'être mélangés à quelque chose de plus inflammable. Et puis faire venir des cadavres de quinze à vingt mille kilomètres...

Machinalement, il reprit la direction de leur campement puis se souvint. Leouan faisait l'amour avec Kapul et il n'avait pas envie de jouer les voyeurs ni de savoir si la jeune femme gémissait de plaisir. Il retourna dans l'ombre glacée des confins de l'igloo, vérifia si le sas nord fonctionnait et passa à l'intérieur. Levant haut, la torche qu'il portait il distingua la ligne qui s'enfonçait dans la nuit. Il allait repartir lorsqu'il discerna les entassements réguliers. Comme des caisses sur lesquelles le Pampero avait déposé une couche de glace mais l'ensemble avait une forme de parallélépipède qui ne devait rien au hasard. C'étaient des hommes qui avaient entassé là des choses dont ils n'avaient plus besoin. Il aurait bien voulu vérifier ce que c'était mais pour sortir il lui fallait sa combinaison et il ignorait combien de temps mettraient Leouan et Kapul pour atteindre leur plaisir ou arriver à satiété. S'il avait accepté cette solution, ce n'était pas pour jouer les paternalistes, revenir au bout d'un quart d'heure en disant : « Les enfants, ça suffit, maintenant, c'est un peu à moi. » Il restait malgré tout jaloux, inquiet, insatisfait, envisageait de repousser Leouan lorsqu'elle se glisserait dans son sac de couchage.



Mais il essayait de rester lucide. Il avait la meilleure part puisqu'elle achèverait la nuit avec lui. Il n'avait fait qu'une sorte d'aumône. Mais supporterait-il de la sentir encore humide du plaisir de Kapul ?

Puis une pensée l'égaya. Si Kapul avait été un homosexuel, par exemple ? Aurait-il eu le même libéralisme que Leouan ?

Il décida de se passer de combinaison et d'aller jeter un coup d'œil à ces cubes qui étaient empilés au-dehors. Ce n'était pas prudent. Il allait passer de moins cinq sous l'igloo à moins cinquante, avec juste quelques fourrures. Si jamais il avait un malaise, trébuchait, les deux autres s'imagineraient que, fou de jalousie et malheureux, il avait cherché à se suicider.

Il planta sa torche dans le sol, sortit son couteau et décida de compter jusqu'à vingt. En vingt secondes il devait dégager un cube à coups de couteau et le rapporter dans la station. À partir de quinze il devrait revenir à l'abri pour éviter une mort trop violente.

## CHAPITRE XXV

À nouveau ils étaient assis entre les torches et fumaient en discutant. Au point que Lien se demandait s'ils avaient vraiment couché ensemble lorsqu'il se rendit compte que Leouan avait enfilé un pull au lieu de sa blouse de tout à l'heure. De plus, elle avait les lèvres très rouges et les yeux brillants avec comme un cerne en dessous. Cette constatation faillit gâcher la bonne nouvelle qu'il leur ramenait. Maintenant il savait que Leouan avait pris un plaisir aussi grand qu'avec lui. C'était très dur à admettre.

— Je crois avoir trouvé quelque chose, dit-il.

Il expliqua comment il avait réussi à récupérer un cube disposé à l'extérieur de la station.

— C'est de la folie, dit Leouan, tu n'es pas raisonnable. Tu aurais dû revenir enfiler ta combinaison.

Le verbe qu'elle employait suggéra à Lien une réplique dont l'obscénité n'aurait certainement pas été appréciée par la jeune femme mais il réussit à se taire.

— C'est vrai, renchérit Kapul. Vous avez pris de très gros risques. Mais c'est quoi ? Pour quelles raisons ne l'avez-vous pas apporté ici ?

— Je ne voulais pas vous empuantir. Déjà j'ai dû me nettoyer avec de la glace. Les cubes sont remplis d'ordures et d'excréments humains. Les sanitaires sont toujours en hauteur et les excréments sont directement congelés, puis évacués au-dehors par une équipe d'éboueurs. En attendant d'aller les jeter dans une crevasse on les empilait à l'extérieur.

Ils n'étaient pas aussi enthousiastes que lui.

— Déjà que le guano empeste, ça va être encore pire, dit Kapul.

Vous tenez vraiment à vous rendre à San Martin ?

— Où voulez-vous aller ? On ne peut quand même pas rester ici ?

— Avec le wagonnet qui reste, et grâce à la pente qui nous conduirait vers le Réseau Antarctique, nous aurions assez de méthane pour atteindre une région plus civilisée. Dans le coin, nous allons mourir.

Lien Rag les regarda avec une ironie rageuse :

— Vous avez baisé ou comploté contre moi ?

— C'est stupide, Lien. Tu mélanges tout. Tu penses dans le fond de toi-même que le fait que nous ayons fait l'amour est déjà une forme de complot. Je te fais remarquer que c'est Kapul qui suggère ça. Moi, je suis plus réticente et je pense qu'il faut avoir la patience d'attendre un peu. Lady Diana finira par savoir que nous avons survécu à la tuerie. Ici nous sommes en sécurité, relativement mais tout de même avec de quoi survivre quelques jours.

— Il vaudrait mieux justement retourner vers la civilisation avant que Lady Diana apprenne que nous sommes vivants. Elle n'aura pas encore lancé ses tueurs sur notre piste, affirma Kapul.

— Bien, dit Lien Rag. Parce que ça pue, vous refusez mes excréments ? Avec eux nous arriverons à fournir suffisamment de méthane pour atteindre San Martin et de là-bas, avec le lignite, nous pouvons survivre dans de meilleures conditions. Nous pourrions patienter, réfléchir. Moi je connais Lady Diana et en ce moment rien ne pourrait me faire retourner vers le Réseau Antarctique et si je m'écoutais je détruirais les rails derrière nous.

Kapul sursauta. Délégué permanent à la Commission de surveillance des fameux accords de NY Station, il était viscéralement attaché à tout ce qui touchait l'organisation actuelle du monde ferroviaire.

— C'est le plus grand crime contre l'humanité que vous envisagez ! s'exclama-t-il avec emphase.

Lien lui jeta un regard moqueur :

— Je ne vous croyais pas capable de lyrisme, mon vieux. Ça vous a fait du bien de tirer un coup.

Leouan se leva et s'éloigna, les mains dans les poches. Lien Rag

était désolé mais cette stupidité était sortie sans qu'il l'ait même pensée.

— J'en ai même tiré trois ! répliqua sèchement Kapul. Puisque ça semble vous titiller, autant que vous le sachiez.

— Ce n'est pas loyal, ricana Lien. À quoi sera-t-elle bonne maintenant sinon à faire semblant entre mes bras ?

— Vous êtes vraiment un drôle de type, Lien Rag. Je ne vous croyais pas capable de sentiments sordides.

— Je ne suis qu'un Homme du Chaud de couleur blanche. Navré.

Kapul le regarda fixement et Lien soupira :

— Désolé, pardonnez-moi.

— C'était aussi désobligeant pour elle.

— Essayons d'être plus objectifs. Moi je vais à San Martin, vous, vous redescendez vers le Réseau Antarctique. Mais il n'y a qu'une draisine. Ou le wagonnet. Puisque ça descend la plupart du temps. On pourrait installer un mât, une voile. Sur la Banquise de l'Atlantique il y a des engins qui utilisent le vent. Sans rompre vos chers accords. Je ne plaisante pas.

Leouan revenait s'asseoir auprès d'eux et regardait Lien d'un air songeur.

— Que décides-tu de ton côté ? demanda-t-il.

— Je suis disposée à aller vers San Martin.

Une bouffée de bonheur déferla en lui. Il essaya de ne pas se montrer trop triomphaliste mais ce qu'elle ajouta le doucha un peu :

— Mais je souhaite que nous restions tous les trois ensemble.

« Maintenant elle ne pourra plus se passer de Kapul », pensa-t-il furieux. Il devait en avoir une très grosse qui la satisfaisait vraiment.

— Vous pensez que ces détritiques seront suffisants pour nous conduire à San Martin ? Mais une fois là-bas que deviendrons-nous ? Certes, nous pourrions nous chauffer, nous nourrir mais nous vivrions isolés, comme des Robinsons. Je n'oublie pas que j'ai une mission envers l'Africana, que je dois rédiger un rapport. Vous, vous entrez en dissidence contre la Panaméricaine et vos

motivations sont différentes.

— Vous avez remarqué qu'il y a là-bas de vieilles locos à vapeur, nous en remettrons une en état et avec un tender rempli de charbon nous finirons bien par retourner vers la civilisation. Il nous faut échapper à l'armée, rejoindre plus tard un port ferroviaire sur le bord de la Banquise. Voilà mon programme.

— Remettre une loco en état... En serons-nous seulement capables ? Nous avons quelques connaissances mais pas les moyens. Un cylindre de locomotive est énorme, lourd.

— Nous allons remettre en fonction une partie des installations, fournir de la chaleur mais aussi de l'électricité.

— Nous en avons pour des mois.

— Inutile de vous leurrer. Plusieurs mois effectivement mais nous resterons en vie.

— J'ai emporté des documents accusateurs, signés par mes collègues, des photographies, des relevés, il faut que tout cela soit connu de mon conseil d'administration en Africana.

— Nous n'allons pas discuter toute la nuit, décréta Lien Rag. J'ai besoin de dormir.

Il s'enfouit dans son sac de couchage, vit que Kapul s'éloignait avec le sien et que Leouan se préparait à dérouler sa propre couche. Il ne ressentait plus le besoin de faire l'amour, préférait entretenir une sourde rancune contre les deux autres. S'il le fallait il continuerait seul vers San Martin. Ce délégué africain, trop habitué au luxe et au confort du palais de NY Station, était rebuté par l'odeur des excréments qu'il pensait utiliser dans les macérateurs ? Tant pis pour lui. Il ne méritait pas de survivre. La vie l'avait trop gâté alors que lui, Lien Rag, avait connu le plus souvent des conditions difficiles. En Transeuropéenne, où il était né, l'existence était rude, parfois cruelle. Et depuis la guerre avec la Sibérienne on manquait de tout, même du minimum. Le conseil d'administration luttait contre la subversion mais il y avait des forces occultes comme la Sécurité militaire, les Néo-Catholiques qui se disputaient le pouvoir et les nantis écrasaient tous les autres de leur morgue et de leurs richesses. Kapul appartenait à l'élite africainne et n'avait jamais dû affronter des difficultés du genre qu'ils subissaient désormais.

Brusquement, il ouvrit les yeux, découvrit Leouan accroupie près de lui. Elle ouvrait son sac et elle se coula lentement contre lui, chaude et soyeuse. D'un seul coup, son ressentiment fondit et il accepta même la pensée qu'elle en avait fait autant avec le Noir. C'était une autre femme, comme lui pouvait être un homme différent. Il était absurde de prétendre qu'il n'existait qu'une individualité en un seul être, un bloc monolithique. Il était glaciologue, père, transeuropéen, amant, rancunier, opiniâtre. Pour l'instant, il n'était qu'amant comblé uniquement préoccupé d'amour.

## CHAPITRE XXVI

C'était un policier qui se nommait Gola et qui dirigeait une des patrouilles chargées de veiller à la sécurité des Tribus rousses installées dans le Dépotoir mais aussi à proximité de la ville. Le Kid avait voulu que l'on crée un corps spécial pour lutter contre le racisme, les bandes qui pillaient n'importe quoi et surtout les productions d'huile et de viande de la Tribu du Sel.

— Ils sont désormais plusieurs centaines, expliquait le policier, et ils arrivent de plus en plus nombreux depuis quelque temps. Les habitants de la ville ne sont pas très contents de cette situation. Le chef de la Tribu...

— Ils n'ont pas de chef ! déclara sèchement le Kid.

— Leur porte-parole, Ram, vous fait dire qu'il serait heureux de s'entretenir avec vous et si je puis me permettre une suggestion, il serait bon que vous...

— Merci, Gola, je vais réfléchir.

Depuis qu'il était de retour à Kamenepolis, le vieux Ram lui avait fait parvenir une demi-douzaine de messages identiques mais le Kid ne s'était pas encore rendu au Dépotoir. Il avait beaucoup de travail, des piles de dossiers à examiner et il savait que Ram lui parlerait de Jdrien, du petit Messie, et que ça il ne le supporterait pas.

Des revendeurs d'huile, des cheminots, des harponneurs lui apportaient ces messages de Ram. Tout le monde trouvait que l'augmentation du nombre des Roux était une mauvaise chose. Mais on ne pouvait contrôler les nomades qui accouraient d'un peu partout. Le Peuple du Froid ignorait les accords de NY Station et l'usage du rail. Ils marchaient à travers la Banquise nuit et jour,

infatigables, couvrant des distances phénoménales en un temps record.

Le Kid était préoccupé par le lancement de sa nouvelle monnaie. Le Mikado, son associé, avait trouvé l'idée séduisante et, contrairement à ses craintes, n'avait émis aucune réserve.

« Je place la moitié de mon actif personnel pour la consolider », avait-il dit.

Pour lui faire plaisir, le Kid avait proposé que deux billets lui soient consacrés. Le billet de dix mille calories représentait le temple hindou du Mikado et celui de cinq mille le visage d'une de ses concubines.

Dès la mise en route de la nouvelle monnaie il y avait eu une grande résistance qui ne cédait pas beaucoup. Les échanges contre les dollars, d'après la Banque de la Compagnie, étaient restreints. Les autres banques ne jugeaient même pas utile d'en proposer et le Kid ne voulait rien imposer autoritairement mais le mois suivant les salaires des employés ferroviaires seraient versés moitié-moitié.

« Il y aura des grèves, lui avait-on prédit. Les commerçants risquent de refuser les nouveaux billets.

— Nous verrons bien. »

Quelques spéculateurs les échangeaient à un cours très bas. Un dollar pour sept cents calories, au lieu des cinq cents prévus, mais le Kid ne s'inquiétait pas trop car il avait envisagé cette réaction et pour le moment il n'y avait que très peu de billets en circulation.

Miele était heureuse d'avoir retrouvé la ville et ne se rassasiait pas des boutiques, des salons de thé, des visites aux amies. Jdrien l'accompagnait souvent mais chaque soir l'enfant s'approchait du Kid pour lui demander d'une voix nette :

« Est-ce demain que vous m'emmenez chez les Roux du Dépotoir ? »

Depuis leur retour à Kamenepolis il ne projetait plus aucune pensée dans l'esprit de son père adoptif, il ne lui témoignait plus son affection par ces flots mentaux de tendresse qui naguère paralysaient le Kid de bonheur. L'enfant était désormais triste, malheureux et le Kid se murait dans un entêtement de plus en plus susceptible. Il savait qu'il accumulait les erreurs, les griefs de cet



enfant en le privant de son véritable père, puis des Roux qui voulaient le transformer en Dieu vivant.

La raison lui dictait une conduite acceptable. Mieux valait rendre l'enfant à Lien Rag que de le laisser devenir une idole. Les Enfants roux atteignaient rapidement une maturité que Jdrien, bien que nés en avance sur un enfant normal, ne connaîtrait jamais qu'avec retard. Mais les Roux ne pouvaient comprendre cela et le Kid savait qu'il devrait choisir de l'éloigner à l'autre bout du monde. Pour lui il voulait une vie d'enfant, certes une vie choyée, exceptionnelle mais tout de même en prise directe sur la réalité. Le monde du Peuple des Glaces ne pouvait convenir à ce petit être avec son recours à des rites magiques, sa sensualité qui imprégnait chacun des actes journaliers, débordait dans la sexualité la plus effrénée. Le puritain qu'il devenait ne pourrait jamais supporter la pensée que l'enfant serait très tôt mêlé à des jeux érotiques avec des adultes qui ignoraient ces tabous-là, mais par contre en respectaient d'absurdes.

Le Kid espérait un message de Yeuse depuis NY Station pour prendre une décision.

## CHAPITRE XXVII

Au bout de la soixantième heure la chaufferie accepta de démarrer. Ils y travaillaient depuis leur arrivée et, cette nuit-là, Lien Rag était seul dans la salle des machines. Il avait fallu d'abord réchauffer la chaudière avec un feu de bois et d'huile de vidange, vérifier sa pression. Les tubulures avaient résisté au froid grâce à un antigel qui avait atténué le refroidissement. Mais il y avait des fuites dans le circuit qui alimentait la centrale électrique et ils avaient dû manchonner partout faute de pouvoir utiliser un chalumeau. Des dizaines de manchons qui ne tiendraient pas longtemps mais en attendant c'était mieux que rien.

— Même à demi-puissance ce sera suffisant, disait Kapul. La vis sans fin qui alimente la chaudière tournera et nous aurons plus de courant que nous ne pourrons en utiliser.

Il était trois heures du matin quand Lien Rag alluma le foyer en arrosant le lignite d'un mélange d'huile et d'essence. Le ronflement qui s'éleva le fit sourire et il resta devant le manomètre à vérifier la montée de la pression. La ville de San Martin Star Station était pourvue de deux systèmes de chauffage, l'un avec des conduites d'eau chaude qui alimentaient des diffuseurs installés un peu partout, l'autre électrique avec pompe à chaleur pour les particuliers, mais, jadis, les palmiers dans leur pot l'attestaient, il devait régner un climat tropical dans la petite cité.

Et puis, soudain, une ampoule témoin sur le tableau de commande commença à palpiter et sa lumière ne cessa de croître ; une des génératrices de courant venait d'entrer en service. Une sur quatre mais c'était largement suffisant. Lien mit la vis sans fin en route et assista avec satisfaction à l'arrivée du lignite. Avec les stocks actuels, ils pouvaient vivre dans une chaleur étouffante

pendant des années.

Il ignorait où se trouvaient les deux autres. Comme un imbécile, il avait insisté pour qu'ils aillent se reposer et ils devaient le faire ensemble dans l'une des maisons mobiles de la station. Beaucoup étaient dotées d'un confort extraordinaire, preuve que les gens du coin vivaient largement et que la privation du courant de la Centrale Magellan n'était pour rien dans leur disparition.

Chacun disposait d'une maison préférée. Celle de Lien avait appartenu à une famille d'intellectuels. Elle se composait d'un très grand wagon à étages avec une grande salle de séjour mezzanine, trois chambres, deux salles de bains.

Il dut réprimer la joie qu'il aurait eue à annoncer aux deux autres que la chaufferie marchait et que désormais ils ne souffriraient plus du froid. Mais ses compagnons devaient faire l'amour quelque part chez l'un ou chez l'autre, peut-être dans un troisième endroit caché pour ne pas être dérangés. Il était sûr que Leouan s'était entichée de Kapul, sûr qu'elle passait plus de temps dans son lit que dans le sien. C'était un bel homme avec une personnalité plus agréable que la sienne, une élégance physique, vestimentaire même avec leurs vêtements actuels, qu'il ne possédait pas. Sa sensualité devait fasciner une femme comme Leouan qui, de son origine rousse, gardait un très fort appétit sexuel.

Il devait rester là à vérifier les cadrans, les témoins. Il y aurait forcément des pépins quelque part. Il fallait réchauffer tellement d'endroits vitaux, comme le château d'eau par exemple. Mais il faudrait vidanger l'installation à plusieurs reprises pour éliminer les germes de cette étrange maladie que l'on retrouvait également dans la farine de pommes de terre. Lien et les deux autres étaient certains qu'une volonté malfaisante avait souhaité la mort de milliers de personnes peu après le détournement de l'énergie de la centrale Magellan. On avait donné de la nourriture dangereuse, empoisonné les réserves d'eau.

Une lampe s'alluma, s'éteignit. Il s'agissait d'une fuite du réseau de chauffage urbain, sur un quai lointain.

Comme il ne pouvait y courir, il préféra couper la conduite en question, privant tout un quartier de chauffage. Un quartier désert. Ça n'avait donc aucune importance.

Dans l'heure qui suivit, il y eut plusieurs alertes dont une à la centrale électrique. Un manchon avait sauté et la pression de vapeur baissait à toute allure. Il dut détourner le flux sur une autre conduite, refroidir la première pour refaire un manchon. Dès le lendemain, il commencerait les soudures avec un arc électrique, promis.

À force de contempler le tableau de commande, il commença à dodeliner de la tête, dut se lever pour rester éveillé. Les deux autres dormaient, ivres de fatigue amoureuse, quelque part dans le lit de l'ancien chef de station ou dans celui du padre néo-catholique à côté du wagon-église. Le presbytère était une maison charmante avec un petit patio intérieur. Autrefois, un jet d'eau devait y gazouiller et des fleurs s'y épanouir toute l'année. Mais le froid avait ratatiné la végétation, gelé le jet d'eau.

Ils avaient fini par atteindre cette station non après quarante heures comme prévu par Kapul, mais au bout de soixante heures exténuantes. Ils avaient pu fabriquer du méthane ; pourtant la draisine n'avancait plus qu'au ralenti, à peine plus vite qu'un homme à pied. Leur nervosité était devenue telle qu'ils avaient failli se battre, Kapul et lui, et Leouan les avait séparés avec une énergie et une force peu communes, frappant le Noir d'un coup terrible à l'estomac et envoyant Lien dans le wagonnet, dans un fond de guano et d'excréments humains, gelés certes mais tout de même. La draisine avait expiré à deux kilomètres de San Martin et pour les parcourir il leur avait fallu deux heures. Lien n'en pouvait plus et Kapul l'avait porté, puis Leouan l'avait traîné tandis que le Noir partait en éclaireur, revenant avec une fiole d'alcool trouvée chez le chef de station.

Le premier soir... Le premier soir, tandis qu'il était enfoui dans son sac de couchage en train de grelotter, ils avaient allumé un feu de charbon dans une sorte de brasero. La fumée montait vers la verrière en tourbillonnant et la chaleur avait mis du temps à se répandre. Leouan lui avait donné à la cuillère une bouillie de farine et de lait. Il s'était endormi mais croyait les avoir vus faire l'amour à côté du brasero. Il ne savait si c'était un rêve ou la réalité mais ils étaient nus tous les deux et Kapul prenait Leouan à quatre pattes sur le quai à grands coups de reins. Il préférait penser que c'était un

rêve.

Le lendemain, il allait mieux et un jour plus tard ils organisaient le travail, leur mode de vie. Pour le moment, Leouan se partageait entre eux. Lien aimait se coucher dans la journée et elle le rejoignait. Le délégué africain avait déjà passé deux nuits complètes avec elle.

Il entendit un sifflement et chercha longtemps son origine. Il s'agissait d'un vase d'expansion où la pression venait d'augmenter. Au hasard, il ouvrit un robinet et le sifflement cessa.

La nourriture abondait dans les frigos extérieurs ; il y avait toutes sortes de marchandises : du lait congelé, de la graisse, du beurre, des farines, des conserves, des produits de luxe. En plus, on pouvait remettre en route les serres de production de légumes, les serres-étables. Mais les arbres fruitiers étaient morts.

Comment la Compagnie avait-elle toléré un petit paradis comme San Martin Star Station alors que le reste de la Patagonie avait toujours vécu dans une semi-famine et dans une chaleur relative ? Personne ne disposait des quinze degrés minimum et des quinze cents calories garanties aux travailleurs de la Panaméricaine dans le Nord. Un mystère de plus. La petite ville devait pourtant être connue, réputée, jalousée. Qui contrôlait les candidats attirés par cet eldorado ?

Peut-être existait-il des comptes rendus, des rapports en dehors du journal de bord du chef de station, disparu comme toujours. Un journal local rendait compte de la vie quotidienne mais Lien n'avait pas encore eu le temps de consulter ses archives. Tout ce bonheur venait du lignite et uniquement de lui. Mais l'économie de la petite ville recyclait de nombreux produits, comme le papier par exemple. Et il y avait des macérateurs produisant du méthane à partir des ordures ménagères et des égouts.

— Avec le méthane on peut réutiliser la draisine, affirmait Kapul qui n'envisageait pas de remettre une locomotive à vapeur en état.

Dans le parc de la station, il y en avait plusieurs dont une de manœuvre, petite et moins dégradée. Mais sa chaudière tubulaire, pourtant très bien protégée, avait fini par éclater. Dans le magasin des pièces de rechange, Lien avait aperçu la même. Sans ses deux compagnons, même avec des appareils de levage il ne pourrait

jamais faire l'échange. La réparation leur prendrait au moins un mois. Kapul, lui, voulait partir sans plus attendre. Leouan était partagée entre les deux hommes mais il avait peur qu'au dernier moment, elle ne suive l'Africanien. Il avait promis d'aller récupérer la draisine à méthane et de participer à sa réparation. Il existait une citerne que l'on pouvait remplir d'assez de méthane pour rejoindre la civilisation. Mais lui tenait à sa loco à vapeur. Avec une bonne provision de lignite on pouvait aller encore plus loin, se risquer sur la Banquise d'Atlantique Sud.

— Dès que vous sortirez de ce désert vous serez surveillé, contrôlé par tout le système électronique, envoyé sur une voie de garage. Ils peuvent vous laisser rouler un temps, vous diriger exactement là où ils vous attendront.

— Je sais, dit Lien Rag, mais ma réapparition fera grand bruit. À moins qu'on ne me désigne comme l'ennemi numéro un, j'ai mes chances. Et si moi je suis recherché, vous en tant qu'Africanien vous serez respecté. Mais la loco vous amènera plus loin que la draisine. Nous ignorons tout de ce qui se passe en Patagonie à l'heure actuelle. N'oubliez pas que Lady Diana a les mains libres pour de nombreux mois.

Il décida d'aller faire quelques vérifications et, en sortant de la chaufferie, il fut surpris de l'élévation perceptible de la température. Il y avait des claquements dans toutes les tuyauteries mais ce n'était pas inquiétant. Beaucoup avaient de petites fuites mais dans l'ensemble ce n'était pas si mal.

Il se demanda où pouvaient être les deux autres. Subitement, il souhaitait les voir en train de faire l'amour. Comment s'y prenaient-ils ? Jusqu'où allaient-ils dans leurs étreintes ? C'était un signe flagrant de fixation amoureuse et de jalousie mais il était entraîné contre sa raison. Il se rendit dans le presbytère. Le lit était défait ; il releva des traces suspectes mais déjà anciennes. Ils avaient dû aller ailleurs. Dans la salle à manger du padre, il trouva un flacon éclaté de vin très doux. Il cassa un morceau de cette glace d'un rouge très sombre, la suçà comme un bonbon. C'était fort, sucré et parfumé. Il se demanda s'il allait brancher le chauffage individuel mais pensa que tout ce qui avait gelé, les liquides surtout, allait fondre et se répandre partout. L'endroit si coquet serait affreusement souillé et il

n'avait pas une âme de vandale. Il regarda deux photographies de la Nouvelle Rome et du Nouveau Vatican. Tous deux construits en glace en contradiction avec les Accords de NY Station. Une basilique en glace. Le seul monument qui symbolisât vraiment le monde actuel. Il y avait aussi en Transeuropéenne une cathédrale de glace. Les autres compagnies n'en toléraient pas sur leur concession et les églises devaient être mobiles.

Sortant du presbytère, il se rendit chez un riche marchand exportateur de viande mais ils n'étaient pas là non plus. Il voulait leur annoncer que tout marchait. Quelques réverbères étaient allumés et ils finiraient par s'en rendre compte mais il poursuivit ses recherches, espérant les surprendre. C'était malsain et il n'aurait jamais cru receler ce désir dégoûtant dans son subconscient.

Sur la plus grande place, au milieu du mail autrefois décoré d'arbres en pots, il regarda autour de lui. Brusquement, il fut terrorisé par sa solitude et faillit les appeler.

## CHAPITRE XXVIII

Un jour, sur cette terre désormais glacée et enveloppée par les poussières lunaires, comme dans une toile d'araignée opaque, un jour une bande de fous avaient réussi à faire réapparaître le soleil durant quelques secondes. Ces fous appartenaient à l'organisation des « Rénovateurs du Soleil » mais on parlait plutôt de secte et on les traitait d'illuminés. Ils faisaient peur à tout le monde et on les traquait sans pitié. Ils étaient seuls, sans soutien important. Les puissantes compagnies qui établissaient leur pouvoir grâce à la Glace et aux Rails formaient des polices spéciales pour les combattre, les Roux évolués de la Zone occidentale les prenaient pour de dangereux terroristes sachant qu'avec le soleil, une chaleur même tempérée, leur race disparaîtrait très rapidement.

Les savants les plus tolérants n'approuvaient pas ces recherches de certains de leurs collègues, expliquaient que la fonte des Glaces entraînerait des catastrophes incontrôlables. Nul ne pouvait maîtriser une technique assez précise pour graduer l'apparition du soleil sur des années. Les Rénovateurs, eux, n'hésitaient pas affirmer qu'ils domineraient un jour suffisamment le problème pour augmenter insensiblement la température par la destruction lente et systématique des strates de poussières autour de la terre.

Les Rénovateurs qui avaient réussi à provoquer un éclair solaire de quelques secondes, se trouvaient approximativement sur la banquise au-dessus de l'ancien archipel d'Hawaii. Cinq couples de savants qui avaient usé de mille ruses pour se retrouver là sous l'identité de pêcheurs uniquement préoccupés de leur travail. Mais leur pêche leur procurait de l'huile de poissons gras avec laquelle ils faisaient tourner des diesels qui entraînaient des alternateurs puissants. Ils travaillaient avec des lasers importants nécessitant



une grosse production d'électricité. Leur chef, leur patron, était connu sous le nom de Julius Ker, mais ce n'était pas son vrai nom. Tous portaient une fausse identité. Tous étaient considérés comme morts dans des conditions diverses qui n'avaient pas attiré l'attention des autorités sur eux. Du moins le croyaient-ils, tout en se doutant que Lady Diana ne restait pas inactive.

Lorsque durant quelques secondes ils avaient pu détruire au laser les couches de poussières qui masquaient le soleil, le professeur Julius avait été frappé de cécité, la rétine brûlée. Il avait commis l'imprudence de fixer la couche de poussières au télescope optique parce qu'il ne croyait pas que ce jour-là ils obtiendraient un résultat, mais mystérieusement la croûte opaque s'était entrouverte et le soleil ardent était venu brûler ses yeux.

Après des semaines de prostration, il avait fini par supporter son infirmité avec plus de bonne humeur et se présenta brusquement à ses collaborateurs surpris comme la preuve vivante que le renouveau de l'astre était possible. Désormais, il travailla à sa façon, muré dans son obscurité, plus disponible pour réfléchir à certaines difficultés.

Ils se trouvaient avec leur pêcherie au bout d'une très ancienne ligne qui n'était plus exploitée depuis longtemps et leur méthode de pêche très au point leur permettait de camoufler leur activité clandestine. En trois fois moins de temps qu'un pêcheur ordinaire, ils prenaient la même quantité de poissons et ensuite se consacraient à leurs recherches. Un wagon autoguidé partait chaque semaine vers un centre commercial éloigné. Le plus fort, c'est qu'ils avaient reçu des primes pour créer leur station de pêche.

— Nous avons besoin d'un diesel plus puissant, décréta Julius Ker. Nous l'alimenterons à l'huile de baleine. Il faut donc que nous trouvions de grandes quantités d'huile et un diesel de grande puissance ainsi qu'un générateur adéquat.

— Tout achat de ce type nous fera remarquer si nous l'effectuons sur le territoire de la Panaméricaine, lui fit-on observer.

— Je sais. Mais vous avez entendu comme moi ces nouvelles émissions diffusées depuis le sud de la Banquise. À partir d'une ville nouvelle qui se nomme Kamenepolis. On est en train de créer là-bas une nouvelle compagnie et, d'après le ton des émissions, il y règne

une liberté peu habituelle. Les gens semblent y agir, y penser, s'y comporter sans la moindre censure.

— Oui, mais nous restons quand même l'ennemi. Surtout pour ces gens qui veulent se tailler un empire sur la Banquise.

— Je ne veux pas en faire des amis, mais nous irons chez eux acheter de l'huile de baleine et le matériel nécessaire.

— Mais comment ferons-nous ? Il n'existe aucune voie qui se dirige vers le sud. Il n'y en a jamais eu.

— Ça, nous ne pouvons le jurer. En trois cents ans de folie ferroviaire, pourquoi n'aurait-on pas construit une ligne dans ces immensités ? Et si elle n'existe pas pourquoi ne la financerions-nous pas ? C'est la seule façon d'avoir une porte ouverte sur le reste du monde, d'agir en toute liberté sans redouter les services secrets de la Panaméricaine... Par cette voie nous ferons venir le matériel, l'huile de baleine.

— Mais voyons, Julius, c'est une entreprise colossale... Il nous faudra des millions de dollars. La vente du poisson nous rapporte bien, mais nous n'avons que vingt à trente mille dollars d'économies.

— Avec cette somme, si nous l'avions, ajouta un autre, nous pourrions nous installer n'importe où pour continuer nos travaux.

Julius Ker souriait dans son fauteuil en les regardant de ses yeux morts :

— Réfléchissez. Cette nouvelle compagnie ne viendra pas fourrer son nez dans nos affaires. Pour créer un empire, il faut du monde, des pionniers et on n'est pas regardant sur le passé des volontaires. Nous sommes des savants. Nous pouvons l'aider. Elle veut s'étendre sur toute cette partie de la Banquise qui n'appartient à personne, sauf à quelques minuscules compagnies australasiennes qu'elle a rachetées. Nous ici nous dépendons de la Panaméricaine. Mais à cinq cents kilomètres, terminé ! Le no man's land et c'est là-bas que nous devons nous installer.

— D'accord. Mais dans cette hypothèse il faudra une voie ferrée pour nous relier à Kamenepolis. C'est-à-dire des millions de dollars. D'où allez-vous les sortir ?

— Excusez-moi, dit Julius Ker, mais c'est justement ce qui me

paralyse un peu. J'attends les suggestions. Mais ne me traitez pas de fou. Il n'y a que cette solution pour pouvoir poursuivre nos travaux. Nous savons tous qu'ils s'étendront sur des années et les agents secrets panaméricains ne mettront pas des années pour nous retrouver. Cet éclair qui m'a aveuglé a été perçu sur une partie de l'ancien Pacifique et doit faire parler de lui. Il est temps pour nous de disparaître une fois de plus.

— Avec quelques millions de dollars, dit sa femme.

— Rien de plus simple, ricana un adjoint du professeur.

## CHAPITRE XXIX

Ce fut une impression bizarre qui sortit Leouan de son sommeil. Elle avait chaud, très chaud. Elle dormait avec Kapul dans un grand lit moelleux de cette maison qui avait été un hôtel de quinze chambres très confortables. Une maison mobile sur deux étages avec de nombreuses salles de bains. Elle regarda son ami qui dormait enroulé dans une couverture en laine d'alpaga. La veille, ils étaient si las qu'ils n'avaient même pas fait l'amour. Elle eut un petit sourire triste en pensant à Lien qui devait s'imaginer qu'ils ne cessaient de s'aimer dès qu'ils étaient ensemble.

Étrange cette impression de chaleur. Elle rejeta la couverture et supporta très bien la température ambiante. Puis elle se réveilla complètement et quitta le lit. Depuis la fenêtre, elle vit une chose étrange. Une lumière qui illuminait le quai en dessous.

— Kapul, je crois...

Elle s'approcha du radiateur et constata qu'il était chaud.

— Kapul, Lien a réussi.

Il y avait aussi un frémissement sourd. Ce devait être la turbine de la centrale électrique. Rapidement, elle remit son pantalon, sa tunique.

— Kapul, il a réussi. Tu nous rejoins ?

Elle descendit vers le hall superbement décoré comme dans un western d'autrefois. Il y avait dans cette ville tant de choses qui évoquaient d'ailleurs ces vieux films. On devait y trouver un artisan qui s'inspirait des meubles et des décorations de cette époque ancienne.

Elle sortit sur le quai. Les lampadaires brillaient doucement dans une sorte de vapeur voilée. Comme un brouillard provenant de

la fusion de la glace un peu partout. C'était féérique et en même temps un peu angoissant. Elle marcha sur le quai, rejoignit le mail, un grand quai qui séparait deux voies de circulation pour les draisines publiques et privées, les tramways et les véhicules utilitaires. Tout au bout, là-bas dans le halo presque jaune d'un réverbère, il y avait une silhouette assise sur un banc.

Un instant, elle crut que c'était un inconnu et fut effrayée sans cesser d'avancer. Lien Rag était penché en avant, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains. Elle vint devant lui, s'agenouilla. Il avait les yeux fermés et dormait.

— Lien ?

Il ouvrit les yeux sans bouger, craignant de dissiper la vision.

— Tu es là ?

— Tu as réussi.

— J'ai cru que vous étiez partis, que je restais seul avec cette énorme machinerie.

— Tu pensais que je serais partie, murmura-t-elle surprise. Je ne comprends pas.

— Ça ne fait rien, je suis content de te voir.

— Viens.

Elle le prit par la main, le conduisit vers sa maison à lui. Il pensait qu'elle avait été la propriété d'un intellectuel, un professeur ou un chercheur. Elle le fit asseoir sur son lit, le déshabilla, puis alla faire couler de l'eau dans la baignoire.

— Notre premier bain.

Il avait du mal à rester éveillé et elle le lava avec douceur comme un enfant. Il dormait à moitié mais elle vit qu'il la désirait. Elle l'aida à sortir de la baignoire, le fit allonger sur des serviettes et lui fit doucement l'amour. Il s'endormit avant de conclure et elle eut toutes les peines du monde à le conduire dans son lit. Elle se rendormit en le tenant dans ses bras.

Dans l'hôtel, Kapul avait vaguement répondu à la jeune femme sans comprendre ce qu'elle lui voulait et il s'était rendormi. Lorsqu'il se réveilla la qualité du jour à l'extérieur le surprit. Il n'avait jamais rien vu de tel. Et il se leva précipitamment. La glace avait en partie fondu tout en haut de la verrière et déjà le jour

pénétrait mieux dans la station mais de plus il y avait des lampes allumées.

— Il a réussi !

Il se mit à sauter puis à danser sur place en se trémoussant et en riant puis se précipita vers ses vêtements de travail :

— Il a réussi ! Ce foutu Transeuropéen avec son sale caractère et son obstination a réussi.

Il constata que le radiateur marchait et dans la salle de bains l'eau coulait chaude. Mais il se souvint que Lien avait vaguement parlé de réservoirs contaminés et il n'osa prendre un bain.

Il sortit et se dirigea vers la chaufferie de la cité en pensant qu'ils seraient là-bas. Puis il se souvint que Lien avait passé la nuit à essayer de faire marcher cette chaudière. Il vit la vis sans fin qui apportait le lignite, il vit la centrale qui tournait rond. C'était quand même extraordinaire.

— Lien, Leouan ! cria-t-il sur les quais.

Pensant les trouver endormis dans la maison mobile de l'ancien chef de station, il s'y rendit. Mais ils n'étaient pas dans les chambres. Il retourna dans l'hôtel et se prépara du thé avec de la glace qu'il mit à fondre, par précaution, puis prit du pain qu'ils avaient confectionné avec Leouan la veille, se fit cuire de la viande congelée, délaya de la farine dans du lait. Il avait très faim, se sentait très en forme. Il espérait que ses amis viendraient partager son déjeuner mais il ne savait où les trouver.

Il retourna à la chaufferie, arriva à temps pour régler le débit de la vis qui s'emballait à vide. Le lignite encore durci par le froid récent de la station faisait bloc et il dut le casser à coups de barre à mine pour que la vis sans fin puisse travailler. Ensuite, il alla réparer un manchon de vapeur alimentant la centrale. Lien affirmait qu'il connaissait la soudure à l'arc et qu'il pourrait prochainement reboucher toutes les fuites des tuyauteries.

À midi, il commença de s'inquiéter et entreprit de visiter systématiquement les maisons mobiles où le couple avait pu chercher une chambre, et se souvint de cette maison un peu particulière appartenant à un professeur ou quelqu'un dans ce goût-là.

Il les appela du bas puis monta, assez gêné à la pensée que peut-être ils faisaient l'amour. Dans le couloir il vit une porte ouverte, celle d'une salle de bains. Il y avait de l'eau refroidie dans la baignoire, une eau savonneuse et noire de cambouis.

Fou d'inquiétude, il hurla et les découvrit dans la chambre voisine. Ils se débattaient l'un et l'autre, ne pouvant plus respirer normalement.

## CHAPITRE XXX

Lorsque Lien Rag ouvrit les yeux, ce fut à la suite de cauchemars horribles dans lesquels il se battait avec Kapul qui essayait de l'étrangler. Puis c'était Lady Diana qui le serrait fortement entre ses seins énormes, l'empêchant de respirer.

Il éprouvait une douleur violente au cou et il voulut y porter la main droite mais celle-ci ne répondait pas à sa volonté. Pas plus que la gauche. Il se rendit compte qu'il était attaché sur un lit étroit, dans une chambre-compartiment inconnue.

— Il y a quelqu'un ?

Tournant la tête à droite, il resta paralysé d'horreur.

Leouan était allongée sur un autre lit, pieds et mains attachés mais le pire était ce tuyau qui sortait de sa gorge, formait une boucle au-dessus du lit car il était suspendu au plafond.

— Du calme, Lien, je suis là.

— Que lui as-tu fait ?

Il comprit qu'il ne parlait que dans un murmure, que l'air nécessaire à la parole, au lieu de sortir ou d'entrer dans sa gorge, était détourné par le même tuyau que celui de Leouan.

— Trachéotomie, dit simplement l'Africanien.

Lien Rag le fixait intensément.

— Vous étouffiez... J'ai dû d'abord vous attacher tous les deux puis ouvrir la trachée-artère, mettre une canule prolongée d'un tuyau en plastique. Là-dessus j'ai multiplié les piqûres d'antibiotiques et de produits anti-contractions. Une chance que l'eau du bain n'ait été que faiblement empoisonnée. Il doit s'agir d'un dérivé de strychnine. Vous vous en sortirez tous les deux. Déjà vous respirez par le nez et la bouche. Demain on essaiera de retirer



la canule. Je crois qu'il faudrait vous alimenter mais je n'ai pas trouvé de quoi faire une perfusion potable. Cette maison que tu croyais être celle d'un professeur appartenait à un docteur.

Leouan sortit aussi de son sommeil provoqué par des sédatifs. Elle regarda Lien avec un petit sourire. Ce soir-là elle avait oublié ce qu'il avait dit au sujet du château d'eau certainement empoisonné. Lui était trop fatigué pour se rendre compte. Mais ils allaient s'en sortir.

Le lendemain, Kapul les détacha et retira la canule. Il leur plaça un pansement.

— Ça va se refermer tout seul. Il y aura juste une cicatrice. J'ai fait une fente et tout de suite enfoncé la canule en lisant un bouquin de médecine. Au début ça gargouillait un peu, alors j'ai aspiré pour libérer les caillots de sang, les glaires.

Il les laissait des heures pour aller s'occuper de la chaufferie, de la centrale. Il y avait des fuites un peu partout mais enfin ça fonctionnait.

— Sauf la vis sans fin qui me donne du souci. Son moteur a dû gripper. Il peine et je dois casser le lignite le plus fin possible. Sinon la vis s'engorge et tout est bloqué.

Leouan se leva deux jours plus tard, récupérant plus vite que le glaciologue qui fit encore une poussée de fièvre. Petite infection du côté de la gorge malgré les antibiotiques injectés. Il se sentait très faible.

Non seulement Kapul les soignait mais il s'occupait de tout le reste. Il vidangea trois fois le château d'eau puis, ayant trouvé dans un livre comment détecter la présence de strychnine quelque part, il put affirmer qu'il n'y avait plus trace de poison dans le château d'eau et les grosses conduites.

— Mais il vaudra mieux ne pas utiliser certains domiciles car le poison peut séjourner dans les installations.

Lien finit par se lever et ses forces revinrent rapidement. Il se rendit auprès de la vis sans fin et examina le moteur. Il n'y avait qu'un défaut de graissage, le regard étant bouché. Le moteur tourna ensuite sans forcer.

— Il faut récupérer la draisine, décréta Kapul un soir. C'est notre

seul moyen de transport.

— D'accord, dit Lien, mais je préfère la loco. Notre autonomie serait plus grande.

— J'ai pris Radio Magellan. Nous sommes considérés comme morts. Les travaux de déblaiement sont en cours dans Santa Paula Station mais il y a des milliers de tonnes de glace à dégager et pour l'instant ils n'ont même pas atteint les deux trains. Nous pourrions passer inaperçus avec une draisine...

— Une draisine à guano, fit remarquer Lien, c'est-à-dire d'un type particulier. Même avec un wagon-citerne, rempli de méthane au derrière elle provoquera la curiosité. Beaucoup plus qu'une vieille locomotive à vapeur. Il y a des collectionneurs pleins de fric, des notables, des fonctionnaires qui en utilisent.

— Ce serait trop long. Je dois rejoindre ma Compagnie le plus vite possible.

Le lendemain matin, ils essayèrent d'atteindre la draisine mais ce fut impossible à cause des congères. Kapul parlait de treuil, de câble. Il aurait fallu dégager les voies à coups de pelle, se servir d'une draisine manuelle, une simple plate-forme que deux hommes pouvaient faire avancer avec une sorte de balancier. Une fois vaincue la force d'inertie, un énorme volant entraînait le véhicule avec peu d'efforts. Mais au départ il fallait vraiment s'épuiser. Kapul parlait d'utiliser ce moyen pour redescendre dans des régions moins hostiles :

— D'après les instructions ferroviaires il n'y a que très peu de pentes défavorables.

— C'est encore trop. Cet engin est parfait pour de courtes distances sur le plat avec des rails non verglacés. Mais nous ne franchirons pas cinq cents kilomètres avec nos combinaisons isothermes où nous mijoterons ! Pas question.

— Vous ne pensez donc qu'à cette loco ?

— Il faut simplement changer la chaudière tubulaire. Pour ce faire, j'ai besoin de vous deux. Ensuite je pourrai travailler seul. Vous serez libres d'aller récupérer la draisine. Pour dégager les congères il vous faudra une semaine. Vous pourrez amener là-bas des bouteilles de méthane mais ce n'est pas certain que le moteur

accepte de fonctionner.

Pour atteindre la chaudière tubulaire, il dut déposer tout le carter de protection, le dôme de vapeur, la chambre à eau. Aucune des grues ne fonctionnant il dut installer un palan et, faute de pouvoir dévisser les arrivées et les départs d'eau, il dut scier. La locomotive n'était qu'une machine de manutention mais sa chaudière était énorme. Elle finit par être extraite au bout d'une semaine de travail intense. Lien avait les mains tailladées par les tôles ; il était noir de la tête aux pieds, le foyer étant rempli de résidus de charbon et de suie.

La mise en place de la nouvelle chaudière fut très délicate car il dut refaire tous les filetages, trouver ensuite un lut qui résiste aux hautes températures. La plupart des boîtes étaient inutilisables, le ciment ayant durci. Ils finirent par en trouver une et une seule où le lut était encore à l'état pâteux. Il soigna ses joints avec amour puis remonta l'ensemble, accroissant encore le nombre des matériaux isolants. Même si le foyer s'éteignait, l'eau resterait chaude au moins vingt-quatre heures.

La chaudière accepta de fonctionner au bout de quinze jours mais les deux pistons avaient besoin d'être démontés, réalésés. Kapul commença à désertier le chantier et Lien comprenait sa lassitude. Leouan l'aidait sans se plaindre. Mais toute la partie mécanique avait énormément souffert et un instant il songea à la remplacer mais aucun autre piston ne pouvait s'adapter. Le tiroir avait des fuites ; quant aux flexibles ils devaient tous être remplacés.

— Honnêtement, lui demanda Kapul un soir, combien de temps encore ?

— Mettons quinze jours.

— C'est-à-dire un mois ? J'ai comme l'impression que vous n'avez pas envie de quitter cet endroit.

Lien regarda autour de lui. Ils dînaient à la terrasse d'un des restaurants. Les réverbères donnaient une lumière agréable, le chauffage une température de serre. Ils ne portaient que des vêtements légers. L'un des arbres que l'on avait cru brûlé par le froid paraissait reverdir. Un seul sur une centaine mais c'était tout de même encourageant.

— Je ne veux pas y passer ma vie mais cependant je n'oublierai

pas San Martin de sitôt.

Jadis, la ville recevait son lignite d'une station encore plus élevée dans la montagne, reliée à San Martin par une voie étroite. Lien se demandait s'il y avait encore des mineurs là-haut, des gens qui désormais vivaient coupés de tout, se méfiant de la Panaméricaine et des étrangers. Reprendraient-ils un jour contact avec le reste du monde ou bien continueraient-ils une existence parallèle mais isolationniste, finissant par oublier dans quelques décennies l'existence même des autres hommes ? Il se murmurait qu'il existait des communautés dont on n'avait plus aucune nouvelle depuis cent, cent cinquante ans dans les régions les plus montagneuses mais aussi sur les banquises de l'Atlantique et du Pacifique.

Un matin, il remontait son premier cylindre lorsque Leouan accourut.

— Quelque chose s'est produit sur la ligne. Vers le nord. Une sonnerie retentit dans le poste d'aiguillage de la station, Kapul pense qu'une masse de glace a dû faire fonctionner un signal quelconque.

Lien se lava les mains et la suivit. Kapul lui montra un tableau lumineux où clignotaient des points verts et rouges.

— Je n'y comprends rien. Ce tableau s'est mis soudain à fonctionner.

— C'est que quelqu'un a débloqué un aiguillage vers le nord, réactivant le circuit électronique qui n'a pas besoin d'un courant très fort. Les piles blindées pouvant débiter pendant des années.

— Donc quelqu'un arrive.

— Pas quelqu'un, un véhicule. Mais certainement pas l'armée, pas plus que des gens à notre recherche. Ils auraient court-circuité le système électronique.

## CHAPITRE XXXI

La Pacific s'immobilisa devant le sas et deux hommes descendirent pour manœuvrer les portes de l'écluse d'air. Ils ne remarquèrent pas tout de suite la température douce qui régnait dans la ville, mais furent en revanche surpris par l'ordre et la tranquillité. Puis, soudain, Pecho ouvrit sa cagoule et se crut dans une serre surchauffée.

— Il est possible que la chaufferie fonctionne automatiquement, déclara Condor auquel il vint annoncer la chose. Il doit y avoir des stocks de charbon si les Instructions ferroviaires disent vrai.

La Pacific manœuvra en direction des bureaux de la Compagnie. Condor avait cinq hommes avec lui. Ils avaient roulé dix-huit heures pour atteindre San Martin. C'était leur expédition la plus lointaine mais ils ne trouvaient plus de cadavres pour alimenter le foyer. Alors ils entassaient tout ce qui pouvait brûler dans le tender, du bois, bien sûr, mais aussi des livres, toute une bibliothèque pillée dans un centre culturel dernièrement.

— C'est quand même étrange, disait Pecho, et ça me donne des frissons, cette ville déserte qui continue à être chauffée et éclairée : d'habitude tous les systèmes se dérèglent et ici il n'y a que les gens qui manquent.

— Va voir la chaufferie, ordonna Condor.

— Seul ?

— Prends deux hommes avec toi. Vérifie les frigos. Je suis sûr qu'ils sont pleins. On n'aura pas perdu notre temps et ça valait la peine de venir si loin.

Lorsque Pecho revint avec de bonnes nouvelles, il ne trouva plus personne auprès de la locomotive, ce qui était normal. Il regarda

autour de lui avec inquiétude cependant. Il avait eu l'impression que la chaufferie avait reçu de la visite dernièrement. On l'avait ouverte pour faire des réparations. Possible qu'il y ait des survivants cachés dans un coin. Ils n'étaient pas venus pour eux. Ils allaient remplir des wagons de charbon, de nourriture, au moins une demi-douzaine. Deux à trois jours de boulot minimum à condition de travailler dur. Pour le charbon pas de problème. Il y avait des entrepôts sur rails surélevés, avec trémie. Mais pour la viande il faudrait se coltiner les carcasses sur le dos, de même pour la farine, le sucre, tout le reste. Une mine d'or où ils pourraient venir régulièrement. Une fortune chaque voyage. Condor et eux tous allaient devenir les rois de Hedigo Station, leur bourgade d'origine.

— Condor ?

Un de ses hommes parti dans les bureaux de la station ne revenait pas et Pecho commença à regarder son dernier compagnon d'un air entendu.

Lentement, ils refluèrent vers la loco mais soudain il y eut le claquement sec d'un pistolet archaïque à chargeur que l'on arme.

— Ne bougez pas ! dit une voix d'homme. Vos amis sont maîtrisés. Ne vous retournez même pas.

Pecho ne put résister à la tentation et une balle siffla au-dessus de sa tête, fracassa la vitre d'un bureau. Il leva les mains et suivit les ordres de Kapul. Condor et les autres étaient alignés contre la cloison du dortoir des mécaniciens d'autrefois.

— Des pillards ! dit Kapul avec mépris. On les abat comme des chiens et on repart avec leur Pacifique.

— Du calme, conseilla Lien. Le grand costaud est un chef de station, donc un fonctionnaire. Bien sûr qu'il pille et tue à l'occasion mais c'est la Panaméricaine qui les a réduits à cette extrémité. Il leur fallait ravitailler leur station en carburant et en vivres. Ils ont des choses intéressantes à raconter.

Kapul désarma Pecho et son compagnon, les colla au mur.

— Ces gens-là sont des loups. Ne vous laissez pas leurrer.

— D'accord. Mais je ne veux pas qu'on les exécute.

— On va les fourrer en prison et les interroger les uns après les autres. Il y a quatre cellules à côté.

— Attendez, dit Lien. Condor sait des choses au sujet des disparitions des gens. Les cadavres ont été ramassés par des trains énormes, jusqu'à cent quarante wagons. Ils circulent toujours sur la ligne secondaire 1917. Lui aussi sait que certains vivres comme la farine de pommes de terre, les réserves d'eau étaient empoisonnées. Maintenant il semble qu'on aille chercher les cadavres très loin vers le sud, vers l'ouest et vers le nord. Il y aurait un dépôt énorme à Pampa Station, une minuscule station perdue dans le centre de la Patagonie avec des milliers de kilomètres carrés déserts tout autour. Une zone interdite.

— Oui, *señor*, gémit un des hommes, nous avons vu les cadavres en piles hautes comme des montagnes, peut-être un million, peut-être deux.

— Ils construisent une usine fantastique, ajouta Condor. Ils ont compris qu'on ne pouvait pas brûler les corps comme ça. On le sait, nous autres. Il faut arroser d'huile ou d'essence, ou avoir un bon feu. Ça graisse tout, ça sent mauvais, c'est très décevant et sans gros rendement. Eux, là-haut, à Pampa Station, ils ont trouvé. Ils broient les cadavres, de façon impalpable. Cette farine d'êtres humains est ensuite pulvérisée dans des brûleurs spéciaux avec un peu de kérosène mais très peu. Il paraît que le rendement est triple, qu'un corps humain ne représente plus quatre gallons de pétrole mais presque douze. Tout est utilisé. Absolument tout.

— D'où sortez-vous cette histoire horrible ? s'écria Leouan qui pointait, elle aussi, une carabine sur les pillards.

— Nous avons attaqué des éclaireurs qui repéraient un village dans la montagne. Ils étaient venus avec le poison, les tablettes de farine de pommes de terre. Trois cents personnes affamées, vous comprenez. Et le lendemain trois cents cadavres qu'ils chargeaient sur une draine et des wagonnets. Ils devaient rejoindre la ligne 1917 à un endroit précis. Un grand train de cent vingt wagons de grand format qui écumait toute la Patagonie. On dit qu'il transporte jusqu'à soixante mille corps et il y en a plusieurs par semaine. La centrale de Pampa Station entrera en fonctionnement sous peu mais l'électricité produite ne sera pas pour nous autres. On nous accordera vingt pour cent de Magellan mais le reste alimentera les lasers qui vont forer un deuxième puits à deux mille kilomètres au

nord de Patagonia Quarters. Puis il y en aura un autre deux mille kilomètres au nord, dans la province de Tucuman. Là-bas, il y a des millions d'habitants, des dizaines de millions. Ils vont recommencer avec le poison, la récolte des cadavres. Le système est simple et bien au point. On prive les gens d'électricité et de nourriture assez longtemps. Puis on commence à troquer les cadavres contre un peu de combustible, de nourriture, on gagne la confiance des survivants. Plus tard on les empoisonne tous. Plus de témoins, plus de sud-Américains qui consomment le peu qu'ils produisent sans grand bénéfice pour la Compagnie. Des millions de bouches inutiles, d'assistés, de gens qui n'ont jamais accepté les Panaméricains du Nord. On fait le vide et plus tard on enverra des colons quand le tunnel nord-sud commencera à dégorger ses richesses. Vous comprenez, *señores* ?

Kapul demanda ce qu'étaient devenus ces éclaireurs.

— Nous les avons tués, pris les cadavres pour nous, envoyé la draisine et les wagonnets dans une crevasse. Les gens de la Compagnie ont dit que c'était un accident.

— Mais vous, à Hedigo Station, vous êtes proches de la ligne 1917 donc vous recevez du courant, de la nourriture.

— Si peu, *señores*, si peu que nous crèverions tous si nous ne faisons pas ces raids. Je sais c'est illégal, cruel mais nous avons réussi à survivre. Tant que les convois passeront sur la 1917 ils nous épargneront mais la province de Patagonie commence à se tarir. Ils ne peuvent quand même pas s'attaquer aux grands centres et ils ont de quoi faire fonctionner leur centrale à poudre de cadavres durant des années. Au moins trois. Dans un mois, deux, ils cesseront de se fournir dans le coin et alors nous serons rayés de la carte. Ils ne peuvent pas laisser des témoins derrière eux.

— Vous êtes censés ne rien savoir.

— Nous avons vu des trains immenses sur cette ligne secondaire où il ne passait jamais plus d'un petit convoi chaque jour, et encore.



## CHAPITRE XXXII

Pendant deux heures, le Kid n'avait pas décoléré, puis il avait fini par se calmer pour ne garder qu'une expression amère sur son visage tourmenté. Yeuse avait enfin envoyé un rapport détaillé sur son arrivée en Panaméricaine et sur ses démarches. Il n'y avait absolument rien de positif dans ces trois feuillets.

Lien Rag avait disparu en Patagonie et de ce fait Yeuse perdait son principal contact et un homme qui aurait vraiment pu convaincre Lady Diana. D'après les bruits qui couraient à NY Station, le glaciologue serait entré en rébellion contre la principale actionnaire de la Compagnie et aurait été exécuté même si la version officielle parlait d'accident. Avec lui aurait disparu une commission d'enquête. Yeuse, en quelques mots, expliquait ce qu'elle avait appris : la Panaméricaine n'aurait pas respecté les accords dans cette partie australe de sa concession.

Lady Diana mettait un obstacle à l'admission de la Compagnie de la Banquise au rang de compagnie reconnue. Elle disposait d'un droit de veto. Dans ces conditions il n'était pas question que les usines de Panaméricaine fournissent une centrale de grande puissance ni les équipements électriques.

Le Kid avait l'impression de subir la plus grosse défaite de sa vie. Mais la disparition de Lien Rag le remplissait d'un sentiment de frustration. Tout ce qu'il avait accompli depuis plus d'un an, c'était pour rivaliser avec le glaciologue, pour le supplanter dans le cœur de Jdrien.

Jdrien !

Ces derniers temps, le Kid doutait de son propre comportement, commençait à penser que Jdrien serait mieux avec son véritable

père loin des Roux qui multipliaient leurs réclamations au sujet de l'enfant. Ils voulaient le voir souvent, pour l'adorer, pour que Jdrien leur inonde l'esprit de son affection et de sa fidélité à la race. Il voulait l'éloigner et raisonnablement, pensait-il, il n'y avait que Lien pour l'élever. Il pensait même que ce revirement ne pourrait que lui être profitable. Jdrien lui serait reconnaissant de le rendre à son père et Lien serait forcé de le remercier. Cette décision serait bénéfique pour tout le monde et surtout pour la nouvelle Compagnie.

Mais Jdrien pouvait-il rester dans l'ignorance de la mort de son père ? Ses pouvoirs exceptionnels ne l'avaient donc pas alerté de la mort de Lien ? Certes, il y avait une énorme distance jusqu'en Patagonie. La pensée, les ondes qu'utilisait un télépathe étaient-elles de portée réduite ?

Il attendrait pour prévenir l'enfant, ne le ferait que progressivement. Le plus important désormais était de se procurer cette énorme centrale pour Titan. Sans une production pléthorique d'électricité il n'obtiendrait jamais l'afflux des pionniers vers la future ville.

La Sibérienne ? L'effort de guerre absorbait ses ressources, sa technologie. De même pour la Transeuropéenne mais à un moindre degré. La notion de profit rendait cupides les industriels de cette compagnie. Ils étaient capables de détourner une partie de leur production pour lui vendre une centrale en pièces détachées.

L'Africana ? Oui, c'était possible mais à condition d'être patient, d'attendre deux ou trois ans. Or, il ne voulait pas dépasser un délai de six mois. Quatre auraient été encore plus souhaitables.

Il retrouva Miele dans le hall du Train Blanc.

— Je sors, dit-elle, je vais déjeuner avec des amis dans ce nouveau restaurant où l'on sert de l'authentique cuisine italienne d'autrefois.

— Écoute-moi un instant.

Miele devenait superficielle, lui semblait-il, ou alors c'était lui qui s'enfonçait de plus en plus dans la rigueur et l'austérité. En aimant les restaurants, les boutiques, la vie frivole de Kamenepolis, elle ne faisait qu'aggraver les choses. Jamais elle ne défendrait Titanpolis comme lui le ferait dès qu'il pourrait bâtir les fondations

de cette ville, c'est-à-dire des voies ferrées multiples, des quais, des voies ferrées étagées sur des viaducs harmonieux qui formeraient comme une dentelle à travers les dômes transparents, plutôt des bulbes comme les églises russes de jadis.

— Tu sais, je suis en retard, mes amies...

Il l'entraîna dans son bureau. Elle s'attendait à un discours moralisateur plein de reproches. Elle mangeait trop et s'alourdissait, elle sortait trop, elle ne pensait pas assez à ses projets, elle ne faisait aucun effort pour vivre sans peur sur la banquise là-bas près de Titan.

— Je viens d'avoir des nouvelles de Yeuse.

— Elle est bien arrivée ?

— Lien serait mort.

Miele le regarda tranquillement puis secoua la tête.

— Je ne le crois pas.

— Pourtant il aurait péri dans un endroit bien précis de Patagonie.

— Jdrien en aurait été averti. L'autre jour il m'a seulement dit que son père avait du mal à respirer et pendant deux jours il a été très inquiet.

— Curieux, dit le Kid. Yeuse écrit que Lien Rag et un groupe d'enquêteurs auraient été ensevelis sous une avalanche de glace du côté de Magellan Station.

— Maintenant Jdrien est tout à fait tranquille au sujet de son père et il ne demande qu'une chose, se rendre au Dépotoir pour y rencontrer les Roux.

Le Kid haussa les épaules mais ne répondit pas.

— Est-ce que je peux partir maintenant ? demanda Miele.

— Oui, va, va ! s'énerva-t-il. Va donner des gages à ceux qui veulent faire de cette ville le seul regroupement humain, ceux qui ont peur de la Banquise, ceux qui empêchent les pionniers d'aller vers l'Est. Mais patience. Un jour ils riront jaune. Un jour les gens iront fonder Titanpolis parce que tout y sera gratuit au départ. Le logement, la nourriture, la chaleur, les loisirs. Ils seront des milliers à prendre d'assaut les convois les plus hétéroclites pour cette nouvelle conquête de l'Est. Il n'y aura pas de wagons pour tous, ni

de place pour chaque candidat dans la ville.

Miele recula lentement vers la porte sans le quitter du regard. Le Kid avait sa crise de visionnaire. Ses yeux s'enflammaient, son visage se tordait comme si des convulsions le guettaient. Il devenait encore plus laid, encore plus fascinant, et, lorsqu'elle le voyait ainsi, elle avait peur, éprouvait une sorte de remords de ne pouvoir le suivre dans sa folie.

## CHAPITRE XXXIII

La Pacific roulait à moyenne vitesse dans les anciennes vallées de la cordillère des Andes remplies de glace. Elle haletait un peu dans les pentes mais arrivait sans trop de peine au sommet des cols, franchissait des viaducs de glace vertigineux, s'enfonçait dans des canyons impressionnants.

— Tu regrettes la loco de manutention ? demanda l'Africanien.

— J'aurais aimé la réparer complètement, partir avec elle mais celle-ci n'est pas mal.

— Condor et son gang la répareront quand ils auront réussi à sortir de leurs cellules. Ils devront faire vite car la chaudière finira par s'éteindre.

Ils les avaient abandonnés dans la prison pour plus de sécurité. Ces Cheminots devenus pillards et tueurs ne leur inspiraient pas confiance. Jusqu'au bout, le Noir avait insisté pour qu'on les tue mais Leouan et Lien avaient su l'arracher à cette idée fixe.

— Elle fonctionne certainement mieux au charbon qu'au cadavre, disait le Noir.

Ce qui fit frissonner Lien au souvenir du récit de Condor. Des montagnes de cadavres, des pyramides énormes en plein désert glaciaire, un à deux millions de corps et à côté une centrale énorme en train de se construire. Avec des broyeurs spéciaux qui transformeraient les hommes, les femmes, les enfants en farine impalpable qui serait ensuite injectée dans des brûleurs fonctionnant nuit et jour dans des fours à haute capacité. Une idée diabolique de Lady Diana à partir de ces photographies de cadavres du Gange ou de Chine. À combien lui revenait un corps ? Même pas un dollar. Pour douze gallons de combustible.

— Dans un jour et une nuit nous retrouverons le réseau électronique de la Compagnie. Il y a bien quelques petites lignes secondaires que nous aurions pu emprunter en d'autres temps, mais depuis le manque d'électricité les rails ont dû disparaître sous la glace.

— Que faudra-t-il faire ? demanda Leouan.

— Ruser, nous faire passer pour des marchands, accepter d'être dirigés sur les voies non prioritaires. Nous passerons plus de temps à l'arrêt qu'à rouler mais ce sera plus sûr. Nous atteindrons un port ferroviaire sur l'ancienne côte d'Argentine. Il y en a plusieurs. Il suffira de guetter un train-cargo africain.

Kapul restait opposé à ce projet. Il affirmait qu'il fallait au contraire aller vers les premières autorités qui se présenteraient, dévoiler leur identité.

— Personne n'osera s'attaquer à un délégué de la Commission de surveillance des Accords de NY Station. Le renom de cette Commission est mondial et chacun les respecte dans sa vie de tous les jours. Ces accords sont notre morale, notre éthique, notre constitution mondiale et nul ne s'aviserait de maltraiter un représentant. Vous verrez, mes amis. Nous serons bien accueillis, fêtés, et Lady Diana commencera à sentir son trône vaciller sous son énorme derrière. Est-ce vrai qu'elle a des rubis incrustés dans les fesses ?

— Je n'ai jamais eu le loisir de vérifier ! répliqua Lien Rag sèchement.

Il y eut un malaise. Dans les hautes sphères politiques, on chuchotait qu'il était l'amant en titre de Lady Diana et même Kapul s'était laissé abuser par ce mensonge.

— Nous exigerons un train spécial avec priorité absolue pour revenir à NY Station et dans trois jours au plus nous serons là-bas. Il y des voies ultra-rapides pour rouler à la vitesse maximum. La Commission se réunira d'urgence et nous déposerons des conclusions.

— Vous savez bien qu'elle n'hésitera pas ! Que là-bas à Santa Paula les blindés ont tiré sur la verrière sur la falaise.

— Oui, mais à Magellan ce sera autre chose. Personne n'osera.

Je demanderai à ce que le consul d'Africana soit prévenu. Et je vais m'adresser au gouverneur en particulier.

— C'est un homme lige de Lady Diana nommé depuis le détournement illégal de la centrale.

— Vous exagérez le danger. Je ne veux plus de cette clandestinité, de cette vie étriquée, misérable. Je ronge mon frein depuis des semaines, moi, le délégué d'Africana. Je n'ai pas le droit de douter du respect que l'on me doit. Je sais exactement ce que j'ai à faire.

Lien rencontra le regard de Leouan. Elle secouait la tête pour lui indiquer que Kapul ne pourrait pas être convaincu du contraire. Kapul était lui aussi fait de plusieurs individualités. Il était un amant fougueux, un ami dévoué jusqu'à la mort ; la preuve, il les avait soignés avec énergie et sans jamais désespérer. Mais il était aussi Africainien d'origine bourgeoise ; occupait un des postes les plus brillants qui soient.

— Vous pouvez me promettre une chose ? demanda Lien. Quand vous serez à Magellan Station, ne parlez ni de Leouan ni de moi. Trouvez une explication pour justifier votre survivance. Mais de grâce, ne mentionnez pas une fois que nous aussi sommes encore en vie.

## CHAPITRE XXXIV

Une voie de garage perdue dans les entrepôts comme Lien Rag en avait connu des milliers, une voie spéciale pour véhicules autonomes mais archaïques c'est-à-dire sans liaison radio, sans radar d'approche ni équipement électronique sophistiqué. Il n'y avait qu'à attendre que le signal passe au vert. Ils pourraient rouler à vingt à l'heure, peut-être pour être dirigés vers une autre voie de garage, peut-être vers le sas est de la ville.

Il y avait quatre heures que l'Africanien les avait quittés discrètement pour aller trouver le chef de station et lui demander d'alerter le gouverneur et son consul. Quatre heures.

Lien Rag venait de demander l'autorisation de départ à l'une des bornes téléphoniques du quai et il n'y avait plus qu'à attendre l'ordre de la tour de contrôle.

— Kapul est orgueilleux, très imbu de ses fonctions et de sa valeur, mais il ne parlera pas de nous, déclara soudain Leouan.

— J'en suis persuadé, répondit Lien.

Une heure passa et le signal vert ne venait pas. Il aurait voulu croire que le trafic était engorgé à la porte est, que la tour de contrôle l'avait abandonné, oublié.

— Tant pis, je vais les rappeler.

— Au risque de te faire repérer, lui dit Leouan.

Il attendit encore une demi-heure et juste comme il allait descendre de la cabine de conduite, le feu passa au vert.

— Pas possible, murmura-t-il.

Il était si excité qu'il donna trop de vapeur et que les roues patinèrent dans une gerbe d'étincelles.



— Hé ! hurla un haut-parleur, la Pacific Compound, arrêtez de piaffer de la sorte. Vous avez la voie, pas le droit de bousiller les rails.

Un feu rouge plus loin, qui passa au vert au dernier moment.

— Un miracle, dit la jeune femme.

— Il en faudra dix, vingt, mille, répondit Lien les dents serrées, mais il ralentit pour laisser une priorité à un croisement en angle droit.

Plus loin il eut tous les feux verts. Ils approchaient du sas est.

— J'en oublie Kapul, disait Leouan. Tu crois qu'ils vont le liquider ?

— Je ne sais pas, je préfère ne pas essayer de savoir pour le moment. Peut-être plus tard.

— Dans le sas, il y a des contrôles policiers ?

— C'est possible. Ils ont peut-être réagi en voyant Kapul et donné des ordres pour dresser des barrages.

— Nous en approchons.

C'était une véritable écluse à plusieurs niveaux avec des passages différents selon la longueur du convoi. Ils furent collés à un grand train de marchandises qui devait transporter du poisson et qui retournait à vide vers la banquise.

— On va le suivre, décréta Lien en composant sur le clavier du schéma directeur le nom qu'il voyait écrit en toutes lettres sur le dernier wagon de marée : CABO BLANCO PUERTO STATION.

*Fin du tome 9*